



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Soc 4865.57.2 (1)

HARVARD COLLEGE LIBRARY

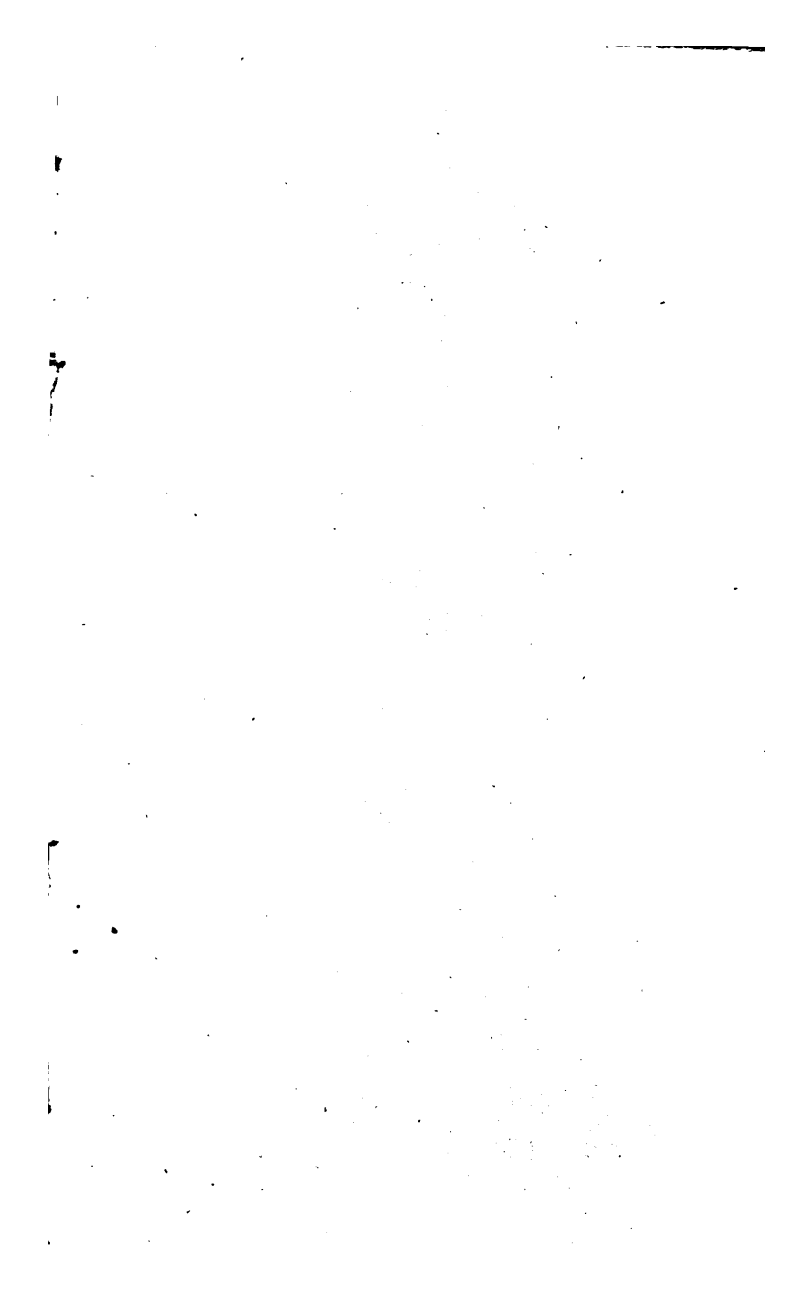


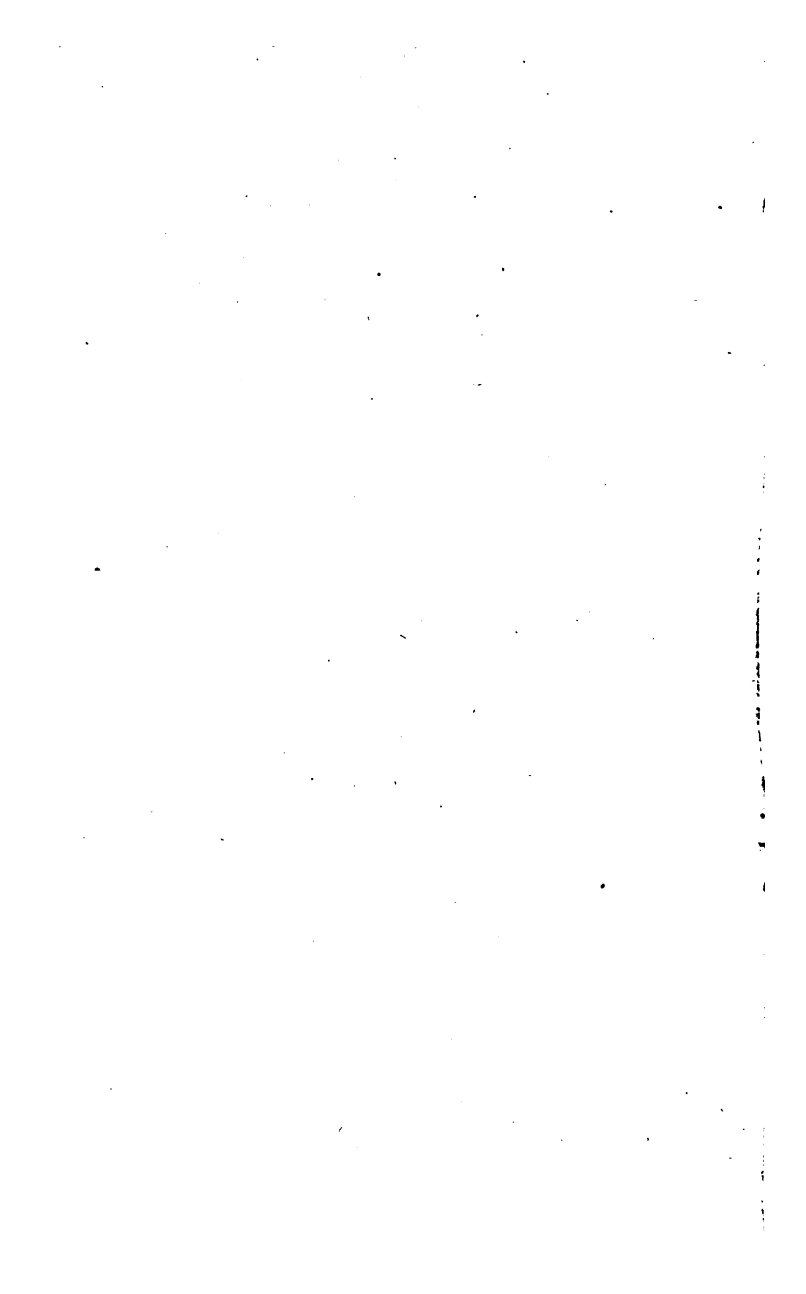
FROM THE
George Schünemann Jackson
FUND

FOR THE PURCHASE OF BOOKS ON
SOCIAL WELFARE & MORAL PHILOSOPHY



GIVEN IN HONOR OF HIS PARENTS, THEIR **SIMPLICITY**
SINCERITY AND FEARLESSNESS





BIOGRAPHIE
DES
JEUNES DEMOISELLES.

I.

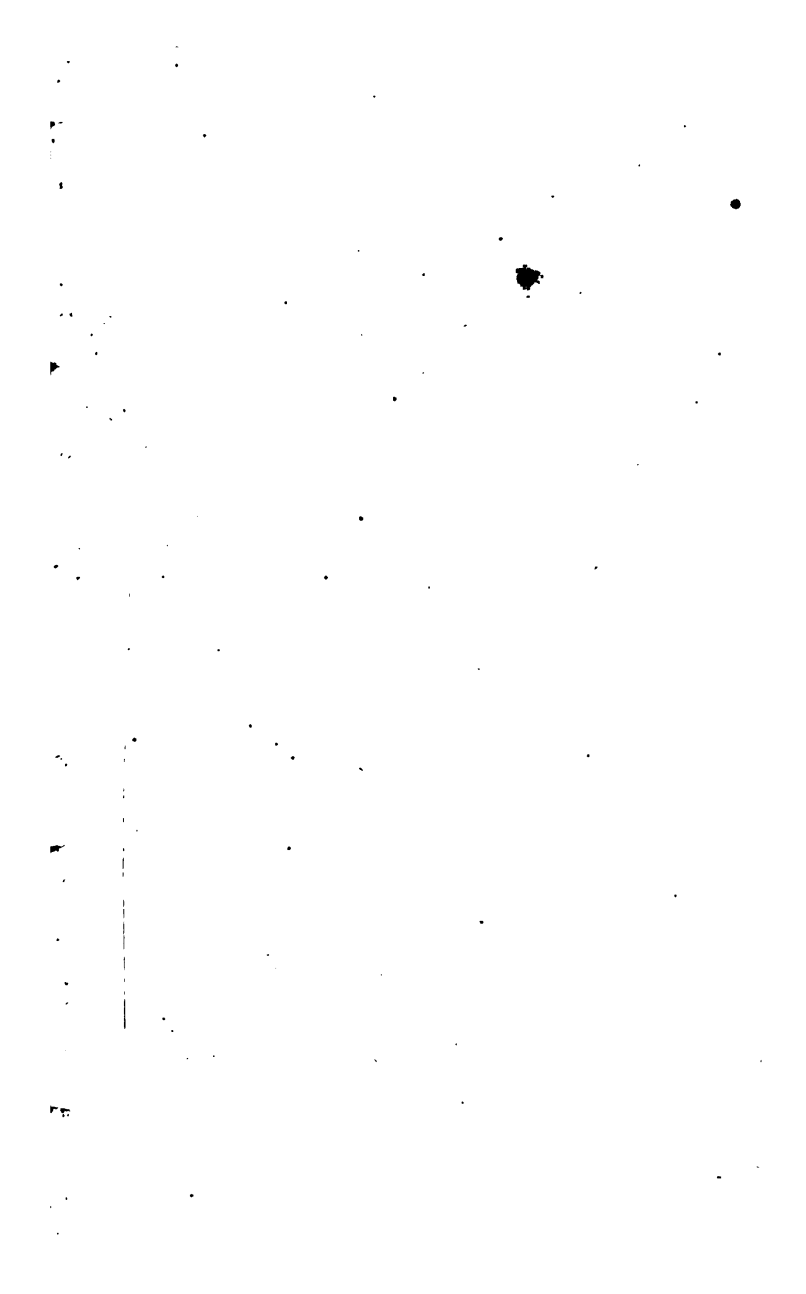
OUVRAGES DE LA MÊME LIBRAIRIE.

- Anecdotes chrétiennes, avec gravures. 2 f. 50 c.
 Biographie étrangère; 2 vol. in-8. 15 f.
 Biographie des jeunes gens, deuxième édition,
 4 vol. in-12, avec portraits. 12 f.
 Dictionnaire d'émulation, avec gravure; 1 vol.
 in-12. 3 f.
 Dictionnaire géographique, par Robert, deuxième
 édition, revue, corrigée et augmentée, avec
 cartes, dont une de tous les pavillons des puis-
 sances maritimes; 2 vol. in-8. (1820). 12 f.
 Enfants de la providence; 4 vol. in-18, avec fig. . 6 f.
 Enfants voyageurs, ou le petits botanistes, avec
 figures. 8 f.
 Merveilles du monde; 2 vol. in-12, avec 16 gra-
 vures. 6 f.
 Manuel d'économie rurale et domestique; 1 vol.
 in-12. 3 f. 50 c.
 Voyage au Monténégro; 2 vol. in-8 avec une très-
 belle carte et douze gravures coloriées des cos-
 tumes, vues, etc. 15 f.

Je regarderai comme contrefaits tous les exemplaires qui ne seront pas revêtus de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs.



ERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.





BIOGRAPHIE

DES

JEUNES DEMOISELLES,

OU

VIES DES FEMMES CÉLÈBRES,
DEPUIS LES HÉBREUX JUSQU'À NOS JOURS.

OUVRAGE DESTINÉ À L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE,
ET ORNÉ DE PORTRAITS EN TAILLE-DOUCE.

PAR M^{me} L. DUFRENOY.

SECONDE ÉDITION,
REVUE CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, RUE MAZARINE.

M. DCCC. XX.

65/251

Doc 4865.57.2(1)

L

Jackson



OUVRAGES DIVERS.

- ABRÉGÉ DES ANTIQUITÉS ROMAINES**, avec gravures; 1 vol in-18. 1 f. 50 c
- AGENDA DES ENFANS**, par Fréville; 1 vol. in-18 avec fig. et titre gravé. 1 f 25 c.
- AMI (l') DES ENFANS**, par M. et Mad. Azais; 24 vol. in-18, avec 48 jolies gravures. 24 f.
— Fig. coloriées. 30 f.
- APRÈS-DINERS (les) DE MA MARRAINE**, pour servir à l'amusement de l'enfance; 4 vol. in-18, avec 8 gravures. 5 f.
— Figures coloriées. 6 f.
- APOLOGUES SACRÉS**, tirés de l'Écriture-Sainte, mis en vers. Ouvrage destiné à l'enfance, par M. Laborie, ancien membre de la congrégation de la doctrine chrétienne, 1 vol. in-18, avec de jolies gravures. 1 f. 25.
- ARITHMÉTIQUE USUELLE ET DE COMMERCE**, ou Cours d'Arithmétique élémentaire mis à la portée de tout le monde. 1 in-12 (1819). 2 f.
— SOLUTIONS des exercices et problèmes renfermés dans le précédent ouvrage, 1 vol. in-12. 1 50.
- AVENTURES DE ROBINSON CRUSOË**, traduction nouvelle, conforme à l'édition originale de Londres, avec vingt-huit sujets nouveaux de gravures, 2 vol. in-12 de plus de 500 pages chacun. 6 f.
— Gravures coloriées. 8 f.
- BEAUTÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE**, ou Tableau des événemens qui ont immortalisé les Grecs; 1 vol. in-12, orné de huit belles gravures nouvelles. 3 f.
— Figures coloriées. 4 f.
- BEAUTÉS DE L'HISTOIRE ROMAINE**, ou Tableau des événemens qui ont immortalisé les Romains. 1 vol. in-12, orné de huit nouvelles gravures. 3 f.
— Figures coloriées. 4 f.
- BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE GERMANIQUE**, 2 vol. in-12. 6 f.
— Figures coloriées. 8 f.
- BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DES ESPAGNES**, ou Grandes époques de cette histoire, faits intéressans, usages, mœurs et coutumes; 1 vol. in-12 de plus de 500 pages, avec huit belles gravures. 3 f.
— Gravures coloriées. 4 f.

BEAUTÉS (les) DE LA NATURE, ou le Salon d'Été, dédié aux jeunes demoiselles, par Mad *** , avec gravures ; 1 vol. in-18. 1 f.

BEAUTÉS ET MERVEILLES DE LA NATURE EN FRANCE, ou Description de ce que la France offre de curieux et d'intéressant, sous le rapport de l'histoire naturelle, comme grottes, cascades, sources, montagnes, rochers, torrens, vues pittoresques, etc., etc., par J.-B. Depping ; quatrième édition, 2 vol. in-12. 6 f.
— Cartes et vues pittoresques coloriées. 8 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DU PORTUGAL, ou Abrégé de l'histoire de ce pays depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Durdent. 1 vol. in-12, avec figures. 3 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE, ou Tableau chronologique des époques et faits mémorables qui, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours, ont signalé les découvertes, les conquêtes et les établissemens des Européens dans le Nouveau-Monde ; 2 vol. in-12, avec trente-deux sujets de gravures représentant les différens habitans de l'Amérique dans leurs costumes. 6 f.
— Gravures soigneusement coloriées. 8 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE D'ITALIE, ou Abrégé des annales italiennes, avec le tableau des mœurs, des sciences, des lettres et des arts, depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours ; ouvrage orné de 12 belles gravures, à l'usage de la jeunesse ; par Giraud. 2 vol. in-12, deuxième édition. 6 f.
— Fig. coloriées. 8 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DE HOLLANDE ET DES PAYS-BAS, ou Époques historiques et faits mémorables, etc. ; 1 vol. in-12, avec gravures. 3 f.
— Figures coloriées. 4 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES, et des différens ordres religieux et militaires qui en sont nés, 1 vol. in-12. 3 f.
— Figures coloriées. 4 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DE LA PERSE DEPUIS CYRUS JUSQU'A NOS JOURS, ou Tableaux des Conquêtes et Révolutions de cet empire, etc. ; 2 vol. in-12, avec 12 belles gravures. 6 f.
— Figures coloriées. 8 f.

BIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE, ou Galerie universelle,

historique, civile, militaire, politique et littéraire, contenant les portraits politiques de plus de trois mille personnages célèbres, etc.; 2 vol. in-8, imprimé en petit-texte plein à deux colonnes. 15 f.

CHAUMIÈRE (la) DE CLICHI, nouvelle historique, avec une jolie gravure, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Cet ouvrage ne porte point de nom d'auteur, mais on le reconnaîtra facilement en le lisant. — Son style gracieux et facile ne pouvait appartenir qu'à madame Dufrenoy; cette nouvelle offre l'intérêt le plus vif et le plus soutenu; elle retrace l'histoire de ce malheureux dont la cabane fut abattue par ordre de l'autorité, et rebâtie avec le produit des charités des âmes sensibles.

COLLECTION de soixante-sept modèles d'écritures allemande, anglaise, française, russe et grecque moderne, avec tous les principes de l'art d'écrire, la manière de tailler les plumes, la position du corps et de la main, etc.; par C.-E. Ermeler, gravé par Lale, graveur du dépôt royal de la guerre, in-fol. oblong, cartonné, avec une très-belle couverture imprimée. Sur beau papier. 10 f. — Papier vélin. 18 f.

CHOIX DE RAPPORTS, OPINIONS ET DISCOURS PRONONCÉS A LA TRIBUNE NATIONALE DEPUIS 1789 JUSQU'A CE JOUR, recueillis dans un ordre chronologique et historique; 20 vol. in-8, qui finiront avec l'année 1815. A partir de cette époque, chaque session des chambres formera un volume que MM. les souscripteurs ne sont pas tenus de prendre. Tous sont ornés de 6 portraits des plus célèbres orateurs, dessinés et lithographiés par M. Marlet. Prix du volume sans portraits. 6 f.

— Avec portraits. 8 f.

Le 11^e. tome est en vente, (le 12^e. est sous presse.)

CHOIX DE RAPPORTS, OPINIONS ET DISCOURS.

— **SESSION DE 1819 à 1820**; 1 vol. in-8 de quarante-sept feuilles et demie d'impression, 10 f.

— Avec 8 portraits. 12 f.

ENTRETIENS SUR LA THÉORIE DE LA PEINTURE, pour servir aux jeunes personnes qui cultivent cet art; par M. Voyart, membre de l'Athénée des arts; 1 vol. in-12, avec une jolie gravure. 2 f. 50 c.

M. Voyart, connu par des ouvrages sur le Salon, est un amateur des plus distingués dans l'art des Raphaël et

des David. L'ouvrage que nous publions a été fait par lui pour diriger sa fille aînée dans l'étude de la peinture. Cet ouvrage, que l'on peut appeler classique, manquait à la jeunesse.

GRAMMAIRE DES GRAMMAIRES ITALIENNES, élémentaire, raisonnée, méthodique et analytique, ou Cours complet de langue italienne.

Toutes les règles établies dans cet ouvrage, au moyen duquel l'élève est dispensé de faire usage de dictionnaire, et peut même se passer de maître, sont prouvées par des exemples nombreux puisés dans les classiques les plus accrédités; par J.-Ph. Barberi. 2 vol. in-8 13 f.

JEUNE URSULE (la), Conte moral, destiné à former le cœur et l'esprit des jeunes personnes et propre à entretenir chez elles l'amour de la vertu, par M. H. Lemaire, 1 vol. in-18, avec 4 jolies gravures. 1 f. 25 c.

Cet ouvrage est encore un de ceux que l'on peut mettre en toute confiance entre les mains de la jeunesse.

SECRÉTAIRE DES ENFANS (le), ou correspondance entre plusieurs enfans de sexe différens sur divers sujets; propre à former par gradations au style épistolaire; — ouvrage moral, instructif et amusant pour la jeunesse; par M. D***, 1 vol. in-18, avec deux jolies gravures et titre gravé. 1 f. 25 c.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIE, contenant la nomenclature détaillée de tous les états, contrées, villes, mers, lacs, rivières et lieux habités du globe. Ouvrage dans lequel on a recueilli tous les éclaircissemens nécessaires à la connaissance des positions géographiques, des relations de commerce et de la situation politique actuelle des différens peuples; notamment pour ce qui concerne les divers états de l'Europe depuis les changemens nouvellement établis. Le tout d'après des notices exactes basées sur le recez du congrès de Vienne, le traité de Paris du 30 novembre 1815, et autres actes publics les plus récents; orné de cartes nouvelles, dessinées sur les meilleurs plans, et d'une carte détaillée des pavillons de toutes les puissances maritimes; par F. Robert, géographe ordinaire du roi, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, et de l'Institut de Bologne.

Multorum mores hominum qui vidit et urbes. VINO.

Deuxième édition, revue avec soin et considérablement augmentée; 2 vol. in-8 de plus de 600 pages chacun. (Paris. Juin 1820.) 12 f.

A MADAME DUFRENOY,

NÉE JAY.

DE mon fils, mon seul fils, épouse aimable et chère,
O toi, la fille de mon cœur,
Avant qu'un lien enchanteur
M'eût acquis l'heureux droit de me nommer ta mère!
Que pour toi mon tribut ne soit pas sans douceur.
Eh quoi ! tu parais alarmée ;
Je vois rougir ce front , siège de la pudeur :
Ne crains rien , ô ma bien-aimée !
Vertus , esprit , talens , bonté , raison , candeur ,
Tout ce qui dans toi m'a charmée ,
Je n'en instruirai pas l'agile renommée :
Le bruit interrompt le bonheur ;
Le mien est de t'aimer , de pouvoir te le dire ,
De voir entre tes bras ton premier-né sourire ,
Et , l'œil fixé sur son berceau ,
De penser quelquefois qu'un *Phocion* nouveau
Peut-être en cet enfant respire.
Déjà de ses hauts faits j'esquisse le tableau !
Aveugles comme les amantes ,

VI

Mères, vous caressez des erreurs séduisantes :

Mais des songes d'amour le réveil est cruel ;

Tandis que le cœur maternel ,

Détrômpé de fables brillantes ,

De son partage obscur bénit encor le ciel.

Moi, des rêves divins de ma vive jeunesse ,

J'abjure l'empire orgueilleux :

Adorer mes enfans, voilà ma seule ivresse ;

Je ne veux vivre que pour eux.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE succès de la *Biographie pour les Demoiselles* m'a fait un devoir d'apporter le plus grand soin à la seconde édition de cet ouvrage. L'auteur, toujours prêt à s'associer aux vues utiles, surtout quand elles ont pour but l'instruction des jeunes personnes de son sexe, ne s'est point rebuté de la longueur du travail, ni des nombreuses recherches qu'exigeait cette Biographie, la plus complète qui ait encore paru.

Encouragé par l'approbation du public, éclairé par des critiques judicieux, il a refait entièrement les vies de Blanche de Castille, de Jeanne d'Arc, et de plusieurs autres femmes qui ont exercé une grande influence sur le bonheur et sur la gloire de leur patrie : il a ajouté à son ouvrage les vies d'environ quarante femmes moins connues peut-être, mais non moins intéressantes.

Comme il n'est point de siècle ni de pays que des femmes n'aient illustrés, l'auteur a joint aux vies de celles qu'il présente à l'admiration, un abrégé de l'histoire des époques où elles brillèrent; de sorte que la *Biographie des Demoiselles*, classée par ordre des temps, a le rare avantage de donner une idée générale de l'his-

toire universelle. De courtes réflexions tirées du sujet se mêlent quelquefois au récit, mais sans le ralentir. Aucun fait important n'a été oublié ; aucune femme digne de mémoire, dans quelque classe qu'elle soit née, et quelque soit son genre de célébrité, n'a été omise, à moins que l'histoire ait eu des reproches graves à faire à ses mœurs, ou ait signalé en elle de grands crimes que ne rachetaient point de grandes qualités.

BIOGRAPHIE

DES

JEUNES DEMOISELLES.

SARA,

FEMME D'ABRAHAM.

(Avant Jésus-Christ, 1821.)

SARAE ou SARA naquit l'an du monde 2018 et 1821 ans avant Jésus-Christ. Elle épousa, à l'âge de vingt ans, Abram son oncle, riche pasteur, dont les possessions en terre étaient immenses. Abram, né d'ancêtres idolâtres, connut et adora le vrai Dieu, qui lui ordonna de quitter son pays et d'aller s'établir dans *la terre qu'il lui montrerait. Je vous bénirai*, lui dit le Seigneur, *je ferai sortir de vous un grand peuple, et votre nom sera célèbre.* Abram, alors âgé de 75 ans, abandonna la ville d'Io en Chaldée, lieu de sa naissance, emmenant avec lui Sara et tous les trésors qu'il possédait. Il se rendit à Chasan, ville de la Mésopotamie, y passa cinq ans, entra en-

suite dans la terre de Canaan, arriva au lieu appelé Sichem, et jusqu'à *la Vallée illustre*. Dieu lui promit de donner ce pays à ses descendants. Abram poursuivit sa route vers le Midi. Forcé de fuir de ces contrées, alors en proie à la famine, il fut en Égypte. Comme il craignait que la beauté extraordinaire de sa femme ne lui suscitât de puissans ennemis, il convint avec Sara qu'elle passerait pour sa sœur.

Le palais de Pharaon, roi des Égyptiens, retentit bientôt du bruit des louanges de Sara, et ce prince la fit enlever, mais il se vit promptement puni de sa témérité par les maux affreux dont le Seigneur l'accabla, ainsi que sa famille. Pharaon, au désespoir, ordonna qu'on amenât Abram en sa présence. Instruit par ce patriarche que Sara était sa femme, il lui reprocha vivement une feinte qui lui avait permis de se livrer à sa passion pour Sara. Pharaon combla de riches présens Abram, et commanda qu'il fût conduit avec sa femme hors du royaume d'Égypte. A cette époque, Sara entra dans sa soixante-septième année.

Abram retourna dans la terre de Canaan, où Dieu lui renouvela sa promesse de donner ce pays à sa postérité. Cependant Sara demeurait stérile. *Prenez, dit-elle à Abram, prenez, je vous prie, pour femme ma servante Agar,*

afin que je voie si j'aurai au moins des enfans par elle.

Abram céda à la prière de Sara. Agar devint mère d'un fils qu'on nomma Ismaël. Treize ans plus tard, Dieu apparut de nouveau à Abram, changea son nom en celui d'Abraham, qui signifie père de *plusieurs nations* : il changea aussi le nom de Saraë, qui veut dire *madame* en celui de Sara, qui veut dire *dame*. Il envoya à Sara des anges pour lui annoncer que l'année suivante elle engendrerait un fils. Sara, âgée de quatre-vingt-dix-ans, ne put s'empêcher de rire du discours des anges : son époux l'en réprimanda fortement. Peu de temps après, Abraham se rendit avec sa femme à la cour d'Abimelech, roi de Gesera. Sara conservait tant d'attraits et de fraîcheur, qu'elle produisit sur ce prince la même impression qu'elle avait produite sur Pharaon. La grossesse de Sara ne paraissait pas encore ; Abraham la faisait de nouveau passer pour sa sœur.

Abimelech, résolu de l'épouser, la fit enlever, mais aussitôt qu'il sut qu'elle était femme d'Abraham, il la lui renvoya.

Dieu enfante à son gré des miracles ; il accomplit sa promesse envers Sara : elle mit au monde un fils qu'on nomma Isaac. Dès qu'il fut un peu grand, Sara, ne pouvant penser sans une profonde douleur qu'Ismaël enlève-

rait un jour à Isaac une partie de ses droits à l'héritage paternel, exigea qu'Abraham chassât Agar et Ismaël.

Sara mourut âgée de cent vingt-sept ans : on l'enterra dans une grotte près de la ville d'Hebron(1).

(1) Genèse.

RACHEL,

FEMME DE JACOB.

(Avant Jésus-Christ, 1752.)

JACOB, fils d'Isaac et de Rebecca, ayant reçu la bénédiction paternelle, se rendit chez son oncle Laban, frère de Rebecca, riche pasteur en Mésopotamie, pour lui demander une de ses filles en mariage. Après qu'il eut traversé plusieurs villes, et fait un assez long trajet, Jacob entra dans un champ, où il aperçut des bergers. Il s'informa d'eux s'ils connaissaient Laban : « Oui, répondirent-ils. Voici l'heure à laquelle sa fille a coutume de se rendre ici : » elle ne tardera point à paraître. » Au même instant, brillante de fraîcheur et de jeunesse, s'avance Rachel, conduisant un nombreux troupeau de brebis, confié à ses soins par son père. Elle s'arrête près du puits où tous les troupeaux du voisinage venaient chaque jour se désaltérer. Jacob, frappé de la beauté de Rachel, la contemple un moment en silence ; ensuite il retire une énorme pierre qui fermait l'entrée du puits, y mène les brebis de Rachel, les fait boire, s'approche de la jeune fille, lui dit les

liens de parenté qui l'unissent à elle , et l'embrasse en versant des larmes d'attendrissement. Rachel quitte Jacob pour courir annoncer son arrivée à Laban. Le pasteur vient au-devant de Jacob , l'embrasse , apprend le sujet de son voyage , l'embrasse de nouveau , le serre étroitement entre ses bras , et l'emmène dans sa maison. Jacob s'y livre avec autant d'empressement que de zèle à toute espèce de travaux. Quand Jacob eut demeuré un mois avec son oncle , celui-ci lui dit : « Il n'est pas juste que » vous me serviez gratuitement : quelle récompense désirez-vous ? »

Laban avait deux filles , Lia et Rachel ; la première était disgraciée de la nature , la seconde avait une grande beauté.

Jacob aima Rachel , la demanda en mariage , et s'offrit , à cette condition , de servir Laban pendant sept années. Laban accepta : le terme convenu expiré , Jacob réclama l'exécution de la promesse de son oncle. Ce dernier fit les noces , et invita au festin tous ses amis , dont le nombre était considérable. Le soir de ce jour solennel , Laban , profitant de l'obscurité , substitua sa fille aînée à Rachel. Jacob ne s'aperçut qu'au lever de l'aurore de la supercherie de son beau-père : « Pourquoi m'avez-vous » trompé , dit-il à Laban ? — La coutume de ce » pays , répondit Laban , est de marier d'abord

RACHEL.

» les filles aînées. Gardez donc Lia pour femme,
» et , dans une semaine , je vous donnerai Ra-
» chel , si vous promettez de me servir sept au-
» tres années. » Jacob , décidé à tout supporter
plutôt que de renoncer à Rachel , accepta la
proposition de Laban , et sept jours plus tard
on célébra leurs noces.

Pendant Jacob , plein de tendresse pour
Rachel , ne montrait à Lia que du dédain. Le
Seigneur punit Jacob en rendant Lia féconde ,
et sa sœur stérile. Rachel ne pouvait se conso-
ler de son malheur ; mais sa douceur , sa pa-
tience , ses prières et ses larmes trouvèrent
enfin grâce devant Dieu. Au bout de vingt ans
elle mit au monde un fils qu'elle appela Jo-
seph. Jacob résolut alors de retourner dans sa
terre natale pour y établir ses enfans. Laban ,
affligé du départ de son gendre , à qui il de-
vait l'accroissement immense de ses troupeaux ,
convint de lui en laisser une partie en propriété ,
s'il voulait continuer de le servir. Jacob con-
sentit à ce traité ; mais les fils de Laban , en-
vieux de l'opulence de Jacob , se répandirent en
murmures contre lui. Laban même ne le traita
plus aussi bien , et le Seigneur dit à Jacob :
» Retournez au pays de vos pères et vers vo-
» tre famille , et je serai avec vous. »

Jacob instruisit Rachel et Lia du dessein qu'il
formait de quitter Laban : « Agissez , répondi-

» rent-elles , selon ce que Dieu vous a commandé. » En conséquence, il fit monter sur des chameaux ses femmes, ses enfans; et, suivi de tous ses troupeaux, il prit la route du pays de Canaan.

Tandis que Jacob était occupé des préparatifs de son départ, Rachel profita de l'absence de Laban pour lui dérober ses idoles.

Laban , au désespoir de la fuite de son gendre , se mit à sa poursuite; mais le Seigneur lui apparut en songe, et lui défendit de rien dire d'offensant à Jacob. Toutefois, l'ayant rejoint sur la montagne de Galaad , il lui reprocha l'enlèvement de ses dieux domestiques, et se plaignit de ce qu'il ne lui avait pas au moins laissé la consolation de donner à ses filles un dernier baiser. Jacob , ignorant que Rachel eût emporté les idoles de Laban , permit à son beau-père de fouiller dans tous ses coffres pour chercher ses dieux. Une ruse de Rachel les déroba aux yeux du vieillard , qui , convaincu de l'innocence de Jacob, éleva sur la montagne de Galaad un monceau de pierres en signe de l'alliance qu'il contractait pour toujours avec son gendre; ensuite il embrassa ses filles, les bénit, et s'en retourna dans la Mésopotamie.

Rachel invoquait depuis long-temps le Seigneur pour devenir encore mère. Elle obtint un second fils; mais elle mourut en lui donnant le

jour. Durant le cours de ses souffrances, avertie de sa fin prochaine, elle nomma ce fils Benbni, c'est-à-dire *le fils de ma douleur*. Jacob le nomma *Benjamin*, c'est-à-dire *le fils de ma droite*.

On enterra Rachel sur le chemin de la ville d'Ephrata, appelée depuis Bethléem. Jacob éleva à sa femme un tombeau qui subsista pendant plusieurs siècles.

On voit encore aujourd'hui dans ce lieu une espèce de dôme soutenu par quatre piliers formant autant d'arcades. Les érudits prétendent que ce dôme est le monument érigé jadis par Jacob à son épouse bien-aimée (1).

(1) Genèse.

RUTH,

FEMME DE BOOZ.

(Avant Jésus-Christ, 1254.)

LA famine assiégeait Israël. Eliméleck, né à Bethléem en Judée, se réfugia dans le pays des Moabites, avec sa femme Noémi et ses deux fils Mahalon et Chélion.

Eliméleck mourut peu de temps après. Noémi resta avec Mahalon et Chélion, qui prirent pour épouses deux filles de Moab, appelées l'une Orpha et l'autre Ruth.

Cette famille vivait depuis dix ans au sein de la plus parfaite union, quand la mort vint frapper Mahalon et Chélion.

Noémi partit avec ses belles-filles pour revoir le pays de ses aïeux, que la disette n'affligeait plus; mais, près de sortir de la terre des Moabites, elle leur dit : « Retournez sous le toit » maternel : que le Seigneur use de sa bonté » envers vous, comme vous en avez usé envers » ceux qui sont morts et envers moi; qu'il vous » fasse trouver le repos dans la maison des » maris que vous prendrez ! » Puis elle les embrassa tendrement.

Orpha et Ruth, fondant en larmes, répondirent : « Nous irons avec vous parmi ceux de » votre peuple. — Hélas ! reprit Noémi, je n'ai » plus d'enfants à vous offrir pour époux, et je » ne puis plus en porter dans mes entrailles. La » main du Seigneur s'est appesantie sur moi, » et votre affliction ajoute à la mienne. »

Les pleurs des deux jeunes Moabites redoublèrent. Orpha donna le baiser d'adieu à sa belle-mère, et s'en sépara ; Mais Noémi pressa vainement Ruth de suivre l'exemple de sa sœur. « Non, répondit-elle, dans quelque lieu » que vous alliez, j'irai avec vous ; partout où » vous demeurerez, je demeurerai ; votre peuple » sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu ; » la terre où vous mourrez me verra mourir, » et je serai ensevelie où vous serez ensevelie. La mort seule pourra me séparer de » vous (1). »

Noémi, profondément touchée de la tendresse de sa bru, ne s'opposa plus à son pieux dessein, et toutes deux s'en allèrent à Bethléem à l'époque de la coupe des orges ; et Noémi disait à ceux qui l'appelaient par son nom : « Vous devriez plutôt me nommer *Mara*, qui » signifie *douleur*, que Noémi, qui veut dire » *félicité*. » Ruth dit à sa belle-mère : « Si vous

(1) Bible, liv. de Ruth.

» le permettez, j'irai dans les champs ramasser les épis échappés aux moissonneurs, et le grain que j'en tirerai servira à nous nourrir quelque temps. » Le ciel voulut que le champ où elle se rendit appartînt à Booz, riche en terres et en serviteurs, et parent d'Éliméleck.

Booz remarqua la jeune Moabite. Il apprit qu'elle avait demandé la permission de suivre les moissonneurs pour recueillir les épis demeurés dans les champs, et que du matin [au soir elle ne quittait point la tâche laborieuse que lui imposait son attachement à Noémi. Pénétré de respect pour la conduite de Ruth, il ordonna à ses serviteurs de jeter des épis de leurs javelles, et de ne pas prendre garde à ceux que recueillerait Ruth; dût-elle même en couper : ensuite il s'approcha d'elle et l'engagea à venir glaner dans ses terres tant que durerait la récolte. Il l'engagea aussi à partager chaque soir le repas de ses moissonneurs. Ruth se prosterna à terre, et lui dit : « D'où me vient ce bonheur d'être traitée avec autant de bonté par vous, moi qui suis une étrangère ? » — « Je sais, lui répond-il, que vous avez abandonné votre terre natale pour suivre votre belle-mère, puissiez-vous en recevoir le prix du Dieu d'Israël, puisque vous êtes venue vers lui, et que vous avez cherché un refuge sous ses ailes ! » Grâce à la charité de Booz,

les épis ramassés par Ruth , dans le cours de cette journée, lui fournirent trois boisseaux de grain. Heureuse et fière de porter cette charge, elle revient à la ville offrir à Noémi et les trois boisseaux d'orge et une portion du pain qu'on lui avait servi pour son repas, et qu'elle avait soigneusement mise à part. « Où avez-vous » glané? demanda Noémi. Béni soit celui qui a » eu pitié de vous! Comment se nomme-t-il? » — « Il s'appelle Booz » — « Cet homme est » notre proche parent, reprit Noémi; il vaut » mieux aller travailler dans son champ que dans » celui d'un autre, où peut-être on vous ferait » de la peine. » Soumise aux avis de sa belle-mère, Ruth se joignit aux filles de Booz, et ne les quitta plus tant que dura la moisson.

Lorsque les grains furent serrés dans les greniers, elle revint auprès de sa belle-mère. « Je » pense, lui dit Noémi, à vous assurer une protection et le repos. Booz est notre proche » parent; il vanera ce soir son orge dans son » aire; lavez-vous, parfumez-vous d'huile, » parez-vous de vos plus beaux habits; remarquez l'endroit qu'il aura choisi pour dormir, et quand il dormira, vous vous placerez » à ses pieds, et vous y dormirez (1). » Ruth obéit à sa belle-mère.

(1) Bible.

Booz se réveilla sur les minuit, et voyant une femme étendue à ses pieds, il lui demanda avec inquiétude : « Qui êtes-vous ? » — « Je suis Ruth, » votre servante ; ne me renvoyez pas, vous » êtes mon proche parent. »

Booz répondit : « Ma fille, que le Seigneur » vous bénisse pour cette preuve touchante de » bonté, puisque vous avez cherché un vieil- » lard ! Je ne vous désavoue pas pour ma pa- » rente ; mais vous avez un parent plus proche » que moi ; il a le droit de vous pren- » dre pour épouse. S'il renonce à ce droit, » vous serez ma femme ; je le jure par le » Seigneur ; dormez là jusqu'au matin. »

Ruth dormit en paix : Dieu était avec elle. Dès le point du jour, elle prit congé de Booz, qui lui fit présent de six boisseaux d'orge. Ruth se hâta d'aller les porter à sa belle-mère et de l'instruire de tout ce qui s'était passé. Pendant cet intervalle, Booz se rendit à la porte de la ville, où se tenaient les assemblées et où se prononçaient les jugemens. Il s'y assit, et voyant passer le parent de Mahalon, il l'appela, le fit asseoir auprès de lui, et pria dix des anciens de la ville de se placer à côté d'eux ; ensuite il dit à ce parent : « Noémi, revenue » du pays de Moab, doit vendre une partie du » champ d'Élimleck ; voulez-vous l'acheter et » prendre Ruth, Moabite, veuve de Mahalon,

» pour votre épouse, afin de faire revivre le
» nom de votre parent dans son héritage? Si
» vous ne voulez pas, j'achèterai le champ, et
» j'épouserai Ruth, parce que je suis après
» vous le plus proche parent du défunt. » —
» Je ne dois pas, répondit le parent de Maha-
» lon, éteindre moi-même le nom de ma fa-
» mille; ainsi, je vous cède le droit qui m'est
» acquis. » Booz dit alors devant les anciens et
devant le peuple assemblé : « Je vous (1) prends
» tous à témoins que j'achète l'héritage de
» N. émi, et que je fais ma femme de la veuve
» de Mahalon. » Le peuple et les anciens ré-
pondirent : « Nous en sommes témoins; que le
» Seigneur rende cette femme, qui entre dans
» votre maison, comme Rachel et Lia, qui
» ont établi la maison d'Israël! Qu'elle soit un
» exemple de vertu dans Ephrata, et que son
» nom soit célèbre dans Bethléem: »

Booz épousa Ruth, et Dieu lui fit la grâce de concevoir un fils. Noémi prit l'enfant dans son sein; les femmes de la ville s'écrièrent avec joie : « Il est né un fils à Noémi, sa vieillesse
» ne sera pas sans soutien; » et elles appelèrent l'enfant Obed, nom qui signifie assistance, pour marquer qu'il assisterait son aïeule dans sa vieillesse. Obed fut frère de Jessé, qui eut pour

(1) Bible.

filz le roi David, dont les enfans régnèrent sur la nation juive jusqu'à la vingt-unième génération.

Ainsi se trouvèrent récompensés la candeur, la vertu, la foi de Ruth, et son pieux dévouement pour la mère de son époux.

SÉMIRAMIS.

(Avant Jésus-Christ, 1250.)

Les historiens ne sont pas d'accord sur la durée de l'empire des Assyriens , jadis un des empires les plus puissans de la terre. Quelques auteurs prétendent qu'il subsista quatorze cents ans ; d'autres bornent son existence à cinq siècles.

Quoi qu'il en soit , Babylone , ville capitale de l'Assyrie , a été bâtie par Nemrod , grand capitaine , et le premier des rois qui aient mérité le nom de conquérant. Nemrod , autrement nommé Bélus , fut depuis , sous ce dernier nom , adoré comme une divinité. Ce monarque bâtit plusieurs villes , subjuga les peuples ses voisins , et forma un petit état renfermé entre le Tigre et l'Euphrate.

Habile à marcher sur les traces de son père Bélus , Ninus s'illustra dès l'âge de dix-sept ans dans le métier des armes. Il conquît , de l'Euphrate à l'Indus , une étendue de pays considérable et acheva de bâtir la ville de Ninive , dont son père avait jeté les fondemens.

Cette ville contenait sept lieues de longueur et quatre et demie de largeur. Ses murs , revê-

tus et fortifiés de quinze cents tours, hautes chacune de deux cents pieds, étaient d'une épaisseur énorme, et s'élevaient jusqu'à cent pieds : on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. Ninus, à la tête d'une armée considérable, entreprit une expédition contre la Bactriane. Les avantages qu'il en retira furent dus en grande partie à Sémiramis, femme d'un courage et d'une adresse extraordinaires.

Sémiramis, épouse d'un premier officier de Ninus, naquit à Ascalon, ville de Syrie. Ses conseils fournirent à Ninus le moyen d'attaquer et de prendre la citadelle de Bactres, ce qui le rendit maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le roi ayant conçu un grand amour pour Sémiramis, son époux, conduit par un sentiment de jalousie et de crainte, se donna la mort. Ninus épousa Sémiramis, qui le rendit père d'un fils nommé Ninias.

Le roi ne tarda pas à mourir, et laissa à sa femme le gouvernement de l'empire. Sémiramis éleva un superbe tombeau à Ninus. Ce monument subsistait encore long-temps après la ruine de Ninive.

Jalouse d'éterniser son nom et de voiler l'obscurité de sa naissance par l'éclat de ses entreprises, résolue de surpasser ses prédécesseurs en magnificence, Sémiramis bâtit la ville de Babylone. Deux millions d'hommes, rassemblés de

toutes les parties de l'empire des Assyriens, furent employés à la construction de cette superbe cité, dont les quais, les murailles, les ponts, le lac, les digues, les canaux, les palais, les jardins suspendus, et surtout le temple de Bel, devinrent l'objet de l'admiration de l'univers.

Aux deux extrémités d'un pont qui portait six cent vingt-quatre pieds de long sur trente de large, s'élevaient deux palais communiquant ensemble par une voûte construite sous le lit de l'Euphrate. L'un de ces palais avait une lieue et demie de tour, et l'autre trois. Tous deux étaient environnés d'une triple muraille. Dans le plus grand on voyait ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs.

Le temple de Bel, un des plus étonnans ouvrages sortis de la main des hommes, contenait une tour prodigieuse de forme carrée, composée de huit tours bâties l'une sur l'autre, allant toujours en se rétrécissant. On montait à cet édifice par des degrés qui le ceignaient au dehors. Ces degrés faisaient huit fois le tour du bâtiment, et formaient une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. Au sommet de ce majestueux monument, s'élevait un observatoire, auquel les Babyloniens durent l'avantage de se rendre plus habiles en astronomie qu'aucune autre nation. Les richesses

renfermées dans le temple de Bel s'élevaient à la valeur de plus de deux cent vingt-cinq millions.

Lorsque Sémiramis eut achevé ces merveilleux ouvrages, elle fit sa principale occupation du bonheur de ses peuples : aussi avait-elle sur leurs cœurs une grande autorité. Un jour que, tout en réfléchissant aux intérêts de l'état, elle s'occupait pourtant du soin de sa parure, elle apprit que quelque mouvement séditieux éclatait dans la ville. Aussitôt elle se présente au milieu du peuple, les cheveux encore épars ; sa seule présence apaisa le tumulte. Pour consacrer cette action de Sémiramis, on lui érigea une statue qui la représentait dans ce désordre.

Sémiramis ajouta au vaste empire que son mari lui avait laissé, une grande partie de l'Éthiopie, conquise par ses propres armes. Pendant son séjour dans ce pays, elle visita le temple de Jupiter-Ammon, et interrogea l'oracle sur sa destinée. Il lui répondit qu'elle verrait arriver le terme de ses jours à l'époque où son fils Ninias chercherait à lui ravir la couronne, et qu'après sa mort une portion de l'Asie lui rendrait les honneurs divins.

Sa dernière et sa plus fameuse expédition fut dans les Indes. Elle rassembla, pour cette entreprise, des troupes innombrables recrutées de

toutes les provinces de son empire, et choisit Bactres pour le lieu de leur rendez-vous.

A son approche, le roi des Indes lui députa des ambassadeurs pour lui demander qui elle était, et de quel droit elle venait l'attaquer lorsqu'il ne lui avait fait aucune injure. « Tant » d'audace, ajoutait-il, sera bientôt punie. » — « Dites à votre maître, répondit Sémiramis, que » dans peu je lui apprendrai qui je suis. » Elle s'avance aussitôt vers le fleuve qui donne son nom au pays, prépare un grand nombre de barques, et s'empare du passage, après un sanglant et terrible combat, à la suite duquel les ennemis prirent la fuite. Les Indiens eurent plus de mille barques coulées à fond, et Sémiramis leur fit plus de trois cent mille prisonniers.

Ce succès enflammant son audace, elle laisse soixante mille hommes pour garder le pont qu'elle avait construit, et pénètre dans l'intérieur du pays.

Le roi n'avait pris la fuite que pour engager Sémiramis dans une démarche imprudente. Au moment où la reine se flattait de remporter une entière victoire, les Indiens reviennent sur leurs pas, lui livrent une bataille, et mettent son armée en déroute. En vain Sémiramis emploie tous ses efforts pour rallier les siens : leur courage était vaincu. Le monarque indien

aperçoit sa vaillante ennemie au milieu de la mêlée, il marche à sa rencontre, l'attaque, lui fait deux blessures. La reine fuit avec précipitation sur son cheval, et échappe à l'Indien.

Les troupes de la reine se pressant en foule vers le pont pour gagner la rive opposée, le désordre et la confusion causèrent la perte du plus grand nombre.

Sémiramis mit en sûreté ceux de ses soldats qui avaient pu échapper à la mort, rompit le pont, et par ce moyen arrêta la marche des ennemis, parce qu'un oracle révéral des Indiens leur défendait de passer le fleuve.

Cette princesse fit à Bactres l'échange des prisonniers, et retourna dans ses états, où elle ne ramena qu'à peine le tiers de son armée.

Sémiramis seule, et, mille ans plus tard, le seul Alexandre ont osé porter la guerre au delà du fleuve Indus; mais de nos jours un conquérant aussi habile, non moins ambitieux, entreprit une expédition non moins téméraire, et qui devint de même la source des revers les plus éclatans.

De retour dans son royaume, Sémiramis apprit que son fils formait contre son autorité une conjuration dans laquelle il avait engagé un de ses principaux officiers. Cette découverte lui rappela l'oracle rendu par Jupiter-Ammon. Confiante dans la prédiction du dieu, et per-

suadée que le terme de ses jours n'était pas éloigné, Sémiramis rendit la liberté à l'officier qu'elle avait fait conduire en prison, abdiqua l'empire, remit le gouvernement à son fils, et se déroba à la vue des hommes, heureuse de l'idée qu'elle jouirait bientôt des honneurs divins.

Sémiramis vécut soixante-deux ans, dont elle passa quarante-deux sur le trône. On assure que les Assyriens l'adorèrent comme une divinité, sous la forme d'une colombe (1).

(1) Diodore de Sicile, Hérodote, Strabon, Platon, Rollin.

ARGIE,

FILLE D'ADRASTE , ROI DES ARGIEUS.

(Avant Jésus-Christ, 1240.)

ARGIE , aussi célèbre dans l'antiquité par sa tendresse conjugale , qu'Antigone le fut par sa tendresse filiale , était fille d'Adraste , roi des Argiens , et femme de Polynice , l'un des deux fils d'OEdipe , connus sous le nom des *frères ennemis*.

Animés l'un contre l'autre d'une implacable haine , fatigués de répandre le sang de leurs vaillans soldats dans une guerre où la victoire incertaine flottait tour à tour entre chaque parti , sans se décider pour aucun , Étéocle et Polynice s'appelèrent , sous les murs de Thèbes , à un combat singulier où tous deux périrent. Créon , roi de Thèbes , aimait tendrement Étéocle ; il lui fit dresser un bûcher magnifique , et , dans la douleur qu'il ressentait de sa perte , il défendit qu'on donnât la sépulture aux Grecs restés morts sur le champ de bataille.

Cependant la nouvelle des terribles événemens qui venaient de se passer fait sortir de la ville d'Argos , vide de citoyens , une troupe de femmes

éplorées. A leur tête marchaient la reine et la malheureuse Argie. Cette dernière, sans être retenue par aucune considération, ni par le respect qu'elle porte à son père, marche, le sein palpitant et les yeux baignés de larmes, vers les lieux où sont les restes de Polynice. Elle ne sait que trop combien ce prince fut coupable ; mais l'amour, autant que l'hymen, le fit son époux : il n'est plus, et la tendre et vertueuse Argie saura braver la mort pour recueillir ses dépouilles.

Un soldat nommé Ormite, appuyé sur un bâton que l'épuisement de ses forces lui rendait utile, traversait la plage solitaire où la douleur conduisait la veuve de Polynice. Il voit plusieurs femmes dont le visage portait l'empreinte d'une affliction profonde ; il devine le motif qui les amène : « Où courez-vous, infortunées ? » En vain vous espérez rendre les devoirs de la sépulture à vos maris ; l'étranger veille en grand nombre autour des corps inanimés de nos braves, pour empêcher qu'ils ne soient recueillis. Craignez d'approcher ces lieux dont l'accès est défendu ; on n'ose même y verser des larmes. Dérobez-vous, par une prompte fuite, au danger qui vous menace. » Ce discours a rempli de terreur les compagnes d'Argie : les unes veulent retourner à Argos, les autres veulent essayer de fléchir Créon. Argie,

que n'arrête aucun obstacle , que n'intimide aucun péril , forme soudain un dessein héroïque : l'image du corps ensanglanté de son époux, abandonné sur la terre et privé des honneurs de la sépulture , déchirait son âme. Pour accomplir le projet qui seul adoucit son désespoir , elle se sépare avec adresse de ses compagnes.

« Allez chercher , leur dit-elle , des troupes » à Athènes, et puisse la fortune favoriser votre » religieuse entreprise ! Quant à moi , j'irai à » Thèbes m'exposer la première au courroux » d'un roi injuste. Un secret pressentiment » m'avertit que ma résolution sera couronnée » de succès. »

Elle a dit , choisit pour guide Menète , et s'avance à grands pas , au milieu des ténèbres , sur le chemin de Mégare. Les forêts , les rivières , rien ne l'arrête : son vieux conducteur s'impatiente de marcher plus lentement qu'elle. Argie arrive sous les murs de la ville ; elle étend les mains pour se reconnaître , et , saisie d'effroi en touchant ces murs ennemis , elle se réfugie dans la cabane d'une bergère , y ranime son courage un moment abattu , et se jette ensuite avec précipitation parmi les corps dont la plaine est couverte.

Une reine naguère redoutée de toutes les villes de la Grèce ; une reine , objet des vœux de tant de princes , marche seule dans l'obscur-

rité, à travers les cadavres et les armes : ses pieds délicats en sont meurtris. Elle contemple ces corps privés de la vie, retourne ceux dont le visage est contre terre, et se plaint de la nuit qui l'empêche de distinguer les traits de son époux.

Cependant, un rayon de la lune a dissipé l'épaisseur des ténèbres. La reine reconnaît l'armure de Polynice, ouvrage de ses mains, malgré le sang dont elle est souillée. Bientôt elle le reconnaît lui-même, quoique presque enseveli dans la poussière : « Voilà donc mon époux !
» le chef d'une brillante armée, le gendre du
» puissant Adraste ! Est-ce là ton triomphe ?
» Lève tes yeux sur moi ; c'est Argie ! intro-
» duis-moi dans les murs de Thèbes ; montre-
» moi le palais de tes aïeux. Hélas ! étendu sur
» la terre, d'un si vaste royaume tu n'as que la
» place qu'occupe ton cadavre ! Ton frère n'est
» pas plus roi que toi. N'est-il personne dans
» ta famille qui daigne te donner quelques
» larmes ? Où est ta mère ? où est la pieuse
» Antigone ? Argie seule pleure tes revers et
» ta mort. Abandonné de tous, il ne te reste
» qu'Argie. Fortune, je te rends grâce ; je
» trouve en entier le corps de mon Polynice :
» mais quelle blessure ! c'est donc ton frère
» qui te l'a faite ? Le barbare ! où est-il lui-
» même étendu ? les flammes l'ont-ils déjà ré-

» duit en cendres ? Toi , Polynice , tu ne res-
» teras plus exposé aux outrages des oiseaux
» de proie , aux yeux mêmes de ton ingrate
» patrie ! tu seras mis sur le bûcher ; mes lar-
» mes couleront sur toi , malgré la défense
» d'un prince impie. Témoin de mes douleurs ,
» ton jeune fils sera sans cesse devant mes yeux ;
» sans cesse il me représentera l'image de mon
» cher Polynice. »

Argie couvre de caresses le visage de son époux , essaie à rappeler , mais inutilement , un souffle de vie , et s'abandonne aux regrets les plus amers. Tout à coup la lumière d'un flambeau lui inspire une vive frayeur. Son vieux conducteur la supplie de retenir ses plaintes : il tremble au moindre bruit , et n'ose lui-même faire le plus léger mouvement. On s'approche d'Argie , on l'interroge ; elle se jette sur le corps de son Polynice. Contrainte enfin de répondre , elle reconnaît , dans la personne dont elle redoutait d'être vue , Antigone , princesse de Thèbes , qu'un sentiment de pitié fraternelle conduisait dans ces tristes lieux. Les malheureuses princesses tombent dans les bras l'une de l'autre : toutes deux embrassent en même temps le corps de Polynice , en faisant retentir l'air des noms sacrés et de frère et d'époux. Le retour de l'aurore les avertit cependant de presser l'exécution de leurs pieux desirs : aidées de

Menète, elles portent les déplorables restes de Polynice sur le rivage du fleuve Ismène, dont les ondes sont encore rougies de sang humain. Après l'avoir lavé, elles le placent sur un bûcher, le seul qui restât, et qui avait été destiné à brûler le corps d'Étéocle. Mais dès que le feu dévorant eut touché les membres de Polynice, tout le bûcher trembla : les flammes qui sortaient avec violence se divisèrent et se repoussèrent. Antigone épouvantée s'écrie : « Nous » sommes perdues ; ce bûcher est celui d'É- » téocle : j'aperçois quelques morceaux de sa » ceinture et de son bouclier. Hélas ! la haine » que mes frères se portaient vit encore au-delà » de leur mort. »

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un tremblement de terre se fait sentir. Un soldat, couché non loin, se lève tout à coup, et le vieillard qui accompagne les deux princesses craint d'être surpris. Mais, rassurées par l'excès même du danger et voyant que le corps de Polynice était consumé, elles restent tranquillement devant le bûcher, et répondent avec calme qu'elles ont bravé les ordres de Créon pour remplir les devoirs que la nature et l'amour leur imposaient. Menées devant le roi, il commande qu'on les envoie à la mort, les mains liées derrière le dos avec une chaîne de fer. Fières de périr pour une cause semblable,

déjà elles présentaient leur tête au glaive du bourreau, quand un ambassadeur de Thésée arrêta l'exécution de leur supplice. Le prince athénien, n'ayant pu résister aux prières des femmes qui avaient imploré sa générosité, arrivait à la tête d'une troupe nombreuse de soldats, et s'était fait précéder par un ambassadeur chargé d'offrir à Créon la guerre ou la paix. Le roi de Thèbes, redoutant le guerrier que suivait toujours la victoire, réprima d'abord les mouvemens de sa colère; mais, reprenant peu à peu sa fureur, il rassemble ses soldats et se prépare à combattre. Le lendemain les armées en viennent aux mains sous les murs de Thèbes. Dans la mêlée Thésée ôte la vie à Créon; et, reçu en vainqueur dans la ville, il rendit les deux princesses à la liberté (1).

(1) Stace.

ANTIGONE.

FILLE D'OEDIPÉ.

(Avant Jésus-Christ, 1240.)

OEDIPÉ, roi de Thèbes, que la fatalité de son destin rendit coupable d'un crime involontaire, après s'être privé lui-même de la vue, et avoir renoncé au trône, s'était retiré sur le mont Cythéron, et, dans son désespoir, avait maudit Étéocle et Polynice, fruit de son déplorable hymen avec Jocaste.

Étéocle et Polynice furent appelés à régner alternativement pendant une année sur Thèbes. Étéocle, comme l'aîné, régna le premier, et, voulant garder le pouvoir, exila Polynice. Ce prince, errant de contrée en contrée, trouva enfin un asile chez Adraste, roi d'Argos, qui lui donna en mariage sa fille Argie, et leva des troupes pour l'aider à conquérir son héritage.

Antigone, sœur d'Étéocle et de Polynice, avait accompagné OEdipe dans son bannissement. Elle apprend que ses deux frères allaient, les armes à la main, se disputer l'empire ; elle se couvre le visage d'un voile noir, et accourt au milieu des armées pour empêcher cette ba-

taille sacrilège : tous ses efforts sont inutiles.

Antigone désespérée s'enferme dans l'endroit le plus reculé du palais, avec Jocaste sa mère, et toutes deux déplorent les infortunes de leur famille. Cependant elles apprennent le combat singulier des deux frères. Jocaste éperdue vole auprès d'Étéocle, tandis qu'Antigone, dans l'égarement de sa douleur, monte sur une tour élevée, d'où l'on découvre le camp ennemi. Elle cherche Polynice, l'aperçoit encourageant ses soldats à escalader les murailles ; et, d'une voix forte :

« Arrêtez, arrêtez ! dit-elle. Est-ce ainsi que vous
» réclamez l'exécution du traité juré entre
» votre frère et vous ? Exilé, malheureux, tous
» les cœurs s'intéressaient pour vous, et par
» vos fureurs, vous vous rendez aussi crimi-
» nel qu'Étéocle. Je vous en conjure au nom des
» dieux d'Argos, car les dieux de votre pays
» vous sont devenus étrangers, au nom de tout
» ce que vous avez laissé de plus cher dans
» votre nouvelle patrie, fléchissez ce courage
» fratricide ; les Grecs et les Thébains vous en
» supplient. Antigone même, Antigone suspecte
» à son père par son attachement pour vous,
» votre sœur enfin se jette à vos pieds. Notre
» mère a calmé la rage de cet autre barbare
» que je n'ose appeler mon frère ; elle a désar-
» mé sa main impie. N'accorderez-vous rien à
» une sœur qui pleurait nuit et jour votre exil ?

» Notre père sollicitait contre vous les furies; j'ai
» rappelé pour vous la tendresse dans son
» cœur. Voulez-vous donc, par un crime, jus-
» tifier l'usurpation de votre frère? Tout in-
» juste qu'il est, vous le voyez, il ne se pré-
» sente pas contre vous au combat. »

La voix d'Antigone, ses larmes ont ému le cœur de Polynice. Il garde un morne silence : honteux d'un coupable dessein, il va prononcer des paroles de paix, quand Étéocle s'avance.

La vue d'un frère parjure a réveillé la haine de Polynice. Les glaives étincelans ont brillé. Saisie d'horreur, Antigone se précipite pour arrêter le combat. Ses sens l'abandonnent; et, quand elle les retrouve, ses frères ne sont plus.

OEdipe apprend dans sa retraite le crime de ses fils. Appuyé sur Antigone, il marche vers le lieu du combat. Antigone craint que son père n'ait conçu quelque dessein funeste : tremblante, elle soutient les pas chancelans du vieillard sur le sol inondé de sang, et pousse un cri à la vue du corps de ses frères. OEdipe se laisse tomber sur eux. Il veut mourir : déjà ses mains étendues cherchent le glaive qui a percé ses enfans. La piété filiale a écarté les armes meurtrières; Antigone épargne à son père ce nouveau crime.

« Où sont les javelots dont ils se sont frappés?

» s'écrie OEdipe. O fureur ! le fer se serait-il
» perdu tout entier dans leurs corps ? »

Antigone presse OEdipe contre son cœur, le relève, cache sa propre douleur, et veut calmer la douleur de son père.

Créon, proclamé roi par les Thébains, défend d'accorder les honneurs de la sépulture à l'ennemi. Revêtu des attributs du pouvoir souverain, il s'avance vers les portes de la ville. OEdipe s'offre à ses regards, soutenu par la pieuse Antigone. Créon lui commande de s'éloigner. OEdipe retrouve alors dans son âme des sentimens dignes d'un roi, et lui répond avec une noble fermeté. Antigone craint pour les jours de son père ; elle craint qu'on ne lui refuse d'accompagner ses pas : « Créon, dit-elle, » je vous en conjure par les mânes sacrés de » votre fils, pardonnez à un père au désespoir ; » pardonnez l'orgueil de ses discours. Ses longues infortunes l'ont aigri. Ce n'est pas contre » vous seul qu'il s'emporte ; tous les jours il accuse le sort et les dieux. Le désir de la mort » fermente dans son cœur indomptable ; il » voudrait qu'elle le délivrât du supplice de » vivre. Ayez quelques égards pour les tristes » restes des rois qui vous ont précédé. Cet in- » fortuné fut autrefois élevé sur le trône : il » tendait alors une main secourable aux mal- » heureux ; il ne lui reste plus que moi. Faut-il

» qu'il essaie encore les rigueurs de l'enil? Est-
» il à redouter dans l'état déplorable où le sort
» l'a réduit? Un vieillard, aveugle et sans ap-
» pui, pourrait-il exciter le courroux d'un roi
» puissant? Hélas! il ira pleurer loin de votre
» palais; j'imposerai silence à son orgueil; je
» lui apprendrai à s'humilier sous l'autorité
» d'un maître. Si vous exigez qu'il sorte de
» Thèbes, quelle ville lui ouvrira ses portes?
» où ira-t-il, tout couvert de sang et de pous-
» sière? à Argos, à Mycène? les dissensions de
» notre famille nous les rendent ennemies. Vou-
» lez-vous qu'il aille mendier de tristes secours
» pour subsister? Devons-nous rendre les na-
» tions étrangères témoins de notre honte?
» Ayez pitié d'un vieillard, d'un père sur le
» bord du tombeau. Ne le privez pas de la douce
» espérance de reposer avec ses ancêtres.
» Qu'il nous soit permis de donner la sépulture
» aux Thébains. »

Touché de la prière d'Antigone, Créon ac-
corde au vieillard la liberté d'habiter le terri-
toire thébain, Thèbes exceptée.

Cependant Antigone, résolue de rendre à
son cher Polynice les honneurs de la sépulture,
trompe la vigilance des gardes, pénètre dans
le camp, y rencontre Argie, épouse de Poly-
nice; et toutes deux, victimes de leur dévoue-
ment sublime, courbaient sous le fer assassin

leur tête innocente, quand Thésée délivra Thèbes de la tyrannie de Créon. Rendue à la liberté, Antigone, vertueux et touchant modèle de l'amour filial, consacra tous ses jours à son malheureux père (1).

(1) Stace.





SUZANNE,

FILLE JUIVE.

(Avant Jésus-Christ, 1230.)

SUZANNE, fille d'Helcias, était parfaitement belle. Ses parens l'avaient élevée dans la loi de Moïse et dans la crainte de Dieu. Ils la marièrent à Joakim, riche propriétaire de Babylone.

Joakim possédait une vaste maison entourée d'un jardin fruitier. Les Juifs allaient souvent chez lui, comme l'homme le plus considérable de leur nation.

Deux vieillards établis juges du peuple se rendaient ordinairement le matin à la maison de Joakim, où ils prononçaient sur les différens élevés entre les citoyens.

A midi, heure à laquelle le peuple se retirait, Suzanne descendait respirer l'air dans le jardin de son mari. Les deux vieillards l'y voyaient entrer. Épris pour elle d'une ardente passion, ils ne tournèrent plus leurs regards vers le ciel, oublièrent les lois du Seigneur, et, pleins du coupable désir de corrompre Suzanne, se dissimulèrent réciproquement

leur criminel amour. Néanmoins tous deux épièrent avec le même soin l'instant de voir la femme de Joakim. Un jour, l'un dit à l'autre : « Il est temps de prendre notre repas, re- » tournons chez nous ; » et ils se séparèrent. Mais revenant bientôt chacun de leur côté, ils se rencontrèrent, se confièrent les motifs de leur retour, et convinrent de se prêter un mutuel appui pour le succès de leur infâme dessein. Ils s'étaient cachés à cette intention dans le jardin, lorsque Suzanne entra accompagnée seulement de deux servantes. La chaleur engageant Suzanne à se baigner, « Allez me cher- » cher, dit-elle aux servantes, de l'huile de » parfum et des pommes ; surtout, fermez » bien les portes du jardin. »

Les servantes obéirent. A peine furent-elles sorties, que les vieillards s'approchèrent de Suzanne, et lui firent les plus honteuses propositions, la menaçant de porter témoignage contre son honneur, si elle refusait de les accepter.

« Le Seigneur me voit, répondit Suzanne. » J'aime mieux, innocente, périr votre vic- » time, que de pécher devant le Seigneur. » Suzanne jette de grands cris ; les vieillards appellent de leur côté, et l'un d'eux court ouvrir la porte du jardin.

Les gens de la maison s'empressent de ve-

nir s'informer de la cause de ce bruit. Les vieillards calomnient la vertu de Suzanne.

Le lendemain, le peuple se rendit à la maison de Joakim ; les vieillards y vinrent aussi, et commandèrent qu'on amenât en leur présence Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joakim. Elle se présente la tête voilée et suivie de son père, de sa mère, de ses enfans, et de toute sa famille. Les vieillards, voulant contempler encore une fois les charmes de celle qu'ils s'apprétaient à immoler, ordonnent qu'on lui ôte son voile. On leur obéit. Ils posent la main sur la tête de Suzanne et répètent avec serment leur fausse accusation. Les parens de Suzanne et toutes les personnes qui la connaissaient, répandaient des larmes. Elle leva en pleurant les yeux vers le ciel ; son âme espérait dans le Seigneur. L'assemblée crut les vieillards, qui étaient les anciens et les juges du peuple, et condamna Suzanne à la peine capitale. Alors elle dit : « Dieu éternel, qui pé-
» nétrez les crimes les plus cachés, et qui les
» connaissez même lorsqu'ils ne sont encore
» commis que par la pensée, vous savez que
» ces vieillards ont porté contre moi un faux
» témoignage ; et cependant on va me con-
» duire à la mort. »

La prière de Suzanne monta jusqu'au trône de l'Éternel, et lorsqu'on la menait au sup-

plice, il se servit, pour la sauver, de l'organe d'un jeune enfant nommé Daniel, qui cria : « Je suis innocent du sang de cette femme. »

- Tout le monde, se tournant vers Daniel, dit : « Que signifie cette parole que vous venez » de prononcer ? » Daniel répondit : « Êtes-vous si » insensés, enfans d'Israël, que d'avoir ainsi, » sans juger et sans connaître la vérité, con- » damné une fille d'Israël ? Retournez pour la » juger de nouveau, parce qu'ils ont porté un » faux témoignage contre elle. »

Le peuple retourna à la maison de Joakim, et les plus anciens dirent à Daniel : « Venez, » prenez votre place au milieu de nous, et in- » struisez-nous, parce que Dieu vous a donné » la prudence de la vieillesse. »

Daniel dit au peuple : « Séparez les accusa- » teurs et je les jugerai. »

Cette précaution prise, Daniel interrogea les vieillards l'un après l'autre, et leur déposition ne se rapportant pas, ils furent convaincus de mensonge. « Hommes vieilliss dans le mal, leur » dit Daniel, les péchés que vous avez commis » autrefois sont retombés maintenant sur vo- » tre tête. Vous qui rendiez des jugemens ini- » ques, qui opprimiez les innocens, et qui » sauviez les coupables, vous ne disposerez » plus de la vie du juste. Vous traitiez ainsi les » filles d'Israël, et, dans la crainte que vous

» leur inspiriez, elles écoutaient vos discours;
» mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre ini-
» quité. Tremblez, l'ange du Seigneur est tout
» prêt, et tient suspendu sur vous le glaive ven-
» geur. »

Soudain le peuple bénit Dieu, et pour exé-
cuter la loi de Moïse, on fit mourir les deux
vieillards. Ainsi la faible innocence, confiante
en l'appui du Seigneur, triomphe du crime puis-
sant (1).

(1) Daniel, ch. 12. Bible.

DÉBORA,

JUGE ET PROPHÉTESSE.

(Avant Jésus-Christ, 1000.)

LES Hébreux témoins des merveilles opérées par Moïse étant morts, leurs descendants moins fermes dans la foi se laissèrent peu à peu corrompre par l'exemple des païens, et Dieu, pour les punir, se retira d'eux et les abandonna aux Philistins, dont ils devinrent les esclaves. Cependant Dieu rendit bientôt sa protection à son peuple, et, pour le délivrer, il le soumit au commandement de juges choisis parmi les Hébreux les plus fidèles à sa sainte loi.

Indociles à la voix du Seigneur, ils retombèrent dans l'idolâtrie, et furent vaincus par Chusan, roi de Mésopotamie, qui les retint huit ans captifs.

Le Seigneur, toujours bienfaisant pour son peuple, suscita Othoniel pour juge et vengeur d'Israël. Othoniel affranchit Israël du joug de Chusan : mais le bonheur et la victoire rendaient toujours les Juifs à leurs égaremens, et Dieu les livra tour à tour à Églon, roi de Moab, à Jabin, roi de Chanaan et d'Azor. Sisara commandait alors l'armée de Jabin.

Les Hébreux élevèrent leurs cris jusqu'au Seigneur, qui eût encore compassion de leur infortune.

Dans ce temps vivait une prophétesse nommée Débora, et femme de Lapidoth. Débora, juge du peuple, rendait la justice sous un palmier, auquel on avait donné son nom. Ce palmier croissait entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Éphraïm. Les enfans d'Israël s'y présentaient pour faire juger leurs différens. Débora envoya chercher Barac, de la tribu de Nephtalie, et lui dit : « Le Seigneur, le Dieu » d'Israël, vous donne cet ordre : allez et » menez l'armée sur la montagne de Thabor. » Quand vous serez près du torrent de Cison, » je vous amènerai Sisara, général de l'armée » de Jabin, avec ses chariots et toutes ses » troupes, et je vous les livrerai entre les » mains. »

Barac lui répondit : « Si vous venez avec » moi, j'irai ; si vous ne voulez point venir, » avec moi, je n'irai pas. » Débora répliqua : « Je veux bien aller avec vous ; mais la vic- » toire ne vous sera point attribuée, parce que » Sisara sera livré entre les mains d'une » femme. »

Tous deux s'en allèrent à Cédès suivis de Zabulon, de Nephtalie et de dix mille combattans. Haber, Cinéen, s'était depuis long-temps

séparé de ses frères Cinéens, fils d'Hobab, allié de Moïse, et il avait dressé ses tentes près de Cédès.

Sisara, averti que Barac s'avancait sur la montagne de Thabor, fit rassembler 900 chariots armés de faux, et marcha à la tête de ses troupes vers le torrent de Cison. Débora dit alors à Barac : « Courage, voici le jour où le » Seigneur a livré Sisara entre vos mains : » voilà le Seigneur lui-même qui vous conduit. »

A l'instant, Sisara, frappé de terreur, vit ses troupes passées au fil de l'épée, ses chariots brisés sous les yeux de Barac, et s'enfuit à pied. Barac poursuivit l'armée ennemie et la tailla en pièces. Sisara se réfugia dans la tente de Jahel, femme d'Aber Cinéen; Jahel le reçut et le couvrit d'un manteau. Sisara lui demanda un peu d'eau pour se désaltérer. Jahel lui apporta un vase plein de lait, lui en donna à boire, remit le manteau sur lui et le tua en lui enfonçant avec un marteau un clou dans la tempe. Barac ne tarda pas à arriver. Jahel se présenta au-devant de lui, et lui dit : « Venez, je vous montrerai l'homme que vous » cherchez. » Il vit Sisara étendu mort à terre, et la prophétie de Débora accomplie.

Dieu confondit les projets du roi de Chanaan, et délivra tous les enfans d'Israël. En

ce jour-là, Débora et Barac fils d'Abinoëm chantèrent ce cantique.

« Vous qui vous êtes signalés parmi les enfans d'Israël, en exposant volontairement votre vie au péril, bénissez le Seigneur.

» Écoutez, rois; princes, prêtez l'oreille; c'est moi, c'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, qui consacrerai des hymnes au Seigneur, le Dieu d'Israël.

» Seigneur, lorsque vous êtes sorti de Séir, et que vous passiez par le pays d'Edom, la terre a tremblé, les cieux et les nuées se sont fondues en eau.

» Les montagnes se sont écoulées comme l'eau, devant la face du Seigneur, aussi-bien que Sinaï en la présence du Seigneur, du Dieu d'Israël.

» Au temps de Samgar fils d'Anath, au temps de Jahel les sentiers n'étaient plus battus de personne; et ceux qui devaient y aller, ont marché par des routes détournées.

» On a cessé de voir de vaillans hommes dans Israël. Il ne s'en trouvait plus, jusqu'à ce que Débora se soit élevée, jusqu'à ce qu'il se soit élevé une mère dans Israël.

» Le Seigneur a choisi de nouveaux combats, et il a renversé lui-même les portes des ennemis; au lieu qu'auparavant on ne voyait

» ni bouclier ni lance parmi quarante mille
» soldats d'Israël.

» Mon cœur aime les princes d'Israël. Vous
» qui vous êtes exposé volontairement au péril,
» bénissez le Seigneur.

» Parlez, vous autres, vous qui montez sur des
» ânes d'une force et d'une beauté singulière,
» vous qui remplissez les sièges de la justice,
» vous qui êtes sur les chemins.

» Que là où l'on voit ce débris de chariots
» renversés, où l'on voit le carnage de l'armée
» ennemie, que là même on publie la justice
» du Seigneur, et sa clémence envers les bra-
» ves d'Israël : alors le peuple du Seigneur a
» paru aux portes des villes, et il s'est acquis
» la principauté.

» Courage, courage, Débora ; excitez-vous,
» animez-vous, et chantez un cantique au
» Seigneur. Excitez-vous, ô Barac. Saisissez-
» vous des captifs que vous avez faits, fils
» d'Albinoëm.

» Les restes du peuple de Dieu ont été
» sauvés ; c'est le Seigneur qui a combattu dans
» les vaillans hommes.

» Il s'est servi d'Éphraïm pour exterminer
» les Chananéens dans les personnes des Ama-
» lécites, et il s'est servi encore depuis de Benja-
» min contre tes peuples, ô Amalec. Les prin-
» ces sont descendus de Machin, et il en est

» yenu de Zabulon pour mener l'armée au
» combat.

» Les chefs d'Issachar ont été avec Débora,
» et ont suivi les traces de Barac, qui s'est jeté
» dans le péril comme s'il se fût précipité dans
» un abîme. Ruben était alors divisé contre
» lui-même, et les plus vaillans de cette tribu
» n'ont fait autre chose que disputer.

» Pourquoi donc demeurez-vous entre deux
» limites pour entendre les cris des troupeaux ?
» Ainsi Ruben étant divisé contre lui-même,
» les plus vaillans de cette tribu ne se sont oc-
» cupés qu'à contester.

» Pendant que Galaad était en repos au delà
» du Jourdain, et que Dan s'occupait à ses
» vaisseaux, qu'Aser demeurait sur le rivage
» de la mer, et se tenait dans ses ports, Za-
» bulon et Nephtali se sont exposés à la mort
» au pays de Méromée.

» Les rois sont venus, et ont combattu ; les
» rois de Chanaan ont combattu à Thanach
» près les eaux de Mageddo, et ils n'ont pu
» remporter aucun butin.

» On a combattu contre eux du haut du
» ciel ; les étoiles, demeurant dans leur rang et
» dans leur cours ordinaire, ont combattu con-
» tre Sisara.

» Le torrent de Cison a entraîné leurs corps
» morts, le torrent de Cadumim, le torrent de

» Cison ! O mon âme , foule aux pieds les corps
» de ces braves.

» Leurs chevaux se sont rompu la corne du
» pied dans l'impétuosité de leur course, les
» plus vaillans des ennemis fuyant à toute bride
» et se renversant les uns sur les autres..

» Malheur à la terre de Meroz , dit l'ange
» du Seigneur : malheur à ceux qui l'habitent ,
» parce qu'ils ne sont point venus au secours
» du Seigneur , au secours des plus vaillans
» guerriers !

» Bénie soit entre les femmes Jahel , femme
» d'Haber Cinéen , et qu'elle soit bénie dans sa
» tente !

» Lorsque Sisara lui demanda de l'eau , elle
» lui donna du lait ; elle lui présenta de la
» crème dans un vase digne d'un prince. .

» Elle prit le clou de la main gauche ,
» et de la droite le marteau des ouvriers ; et
» choisissant l'endroit de la tête de Sisara où
» elle donnerait son coup , elle lui enfonça son
» clou dans la tempe.

» Il roula à ses pieds , et perdit toute sa
» force ; il rendit l'esprit , après s'être débattu et
» agité devant elle , et il demeura étendu mort
» sur la terre dans un état misérable.

» Cependant sa mère regardait par la fenêtre ,
» et parlant de sa chambre , elle criait : pour-
» quoi son char ne revient-il pas encore ? Pour-

» quoi son char ne revient-il pas encore ? Pour-
» quoi ses chevaux tardent-ils tant ?

» Et la plus sage d'entre les femmes de Si-
» sara répondit ainsi à sa belle-mère.

» Peut-être que maintenant on partage le
» butin, et qu'on choisit pour Sisara la plus
» belle d'entre les captives ; on choisit , entre
» toutes les dépouilles, des vêtemens de diver-
» ses couleurs pour les donner à Sisara , et on
» lui destine quelque écharpe précieuse brodée
» à l'aiguille , qu'il puisse porter sur lui comme
» un ornement.

» Qu'ainsi périssent , Seigneur, tous vos en-
» nemis ; mais que ceux qui vous aiment , bril-
» lent comme le soleil , lorsque ses rayons écla-
» tent au matin ! »

Pendant quarante ans que Débora resta juge d'Israël , ce pays goûta les douceurs de la paix. Sous son gouvernement il ne s'éleva aucune plainte , on ne lui reprocha aucune faute ; elle passa en sagesse Moïse , Aaron , Josué , Samson , Daniel et Salomon. Sa gloire est venue pure jusqu'à nous ; rien ne fut plus utile que ses victoires , plus admirable que ses lois. Débora réunissait en elle les vertus nécessaires pour former trois grands hommes (1).

(1) Bible , livre des juges.

PANTHÉE,

FEMME D'ABRADATE.

(Avant Jésus-Christ , 570.)

PANTHÉE, épouse d'Abradate, roi de la Suziane, était la plus belle de toutes les femmes de l'Asie. A ces grâces décentes qui servent à la fois de parure et de sauvegarde à la beauté, cette princesse joignait des charmes qui ne se flétrissent jamais : une âme forte animait son corps délicat ; la chasteté, la pudeur, la modestie, se trouvaient en elle les compagnes du courage, et tempéraient ce qu'il peut avoir quelquefois de trop éclatant dans un sexe que la nature ne destina point à commander. Tendre et sublime modèle de l'amour conjugal, Panthée préféra son époux à la vie, et l'honneur de son époux à son époux lui-même.

Tandis qu'Abradate était allé dans la Bactriane chercher des secours pour les Assyriens ses alliés, la victoire avait livré leur camp à Cyrus. Lorsqu'on distribua le butin, Panthée devint le partage de ce héros, ainsi que la tente magnifique où elle se trouvait.

Cyrus, aussi sage que brave, possédait toutes

les qualités qui conduisent à la pratique de toutes les vertus : la sobriété, la modération et la défiance de soi-même. Il prenait autant de soin à fuir la dissipation, que les autres monarques en prennent ordinairement à la chercher. « Les princes, disait-il, sont obligés de » porter plus loin que leurs sujets l'activité, la » prévoyance et l'amour du travail. (1) » Entièrement occupé de ses nobles devoirs, il fit appeler Araspe, jeune seigneur mède, son ami dès l'enfance, pour confier à sa fidélité la garde de la princesse. « Avez-vous vu, seigneur, demande le favori, la femme que vous mettez sous ma surveillance? — Non, répondit Cyrus. — Nous l'avons choisie pour vous, reprit Araspe, comme le plus digne prix qu'on pût offrir à la vaillance. Lorsque nous entrâmes dans sa tente, elle était assise à terre, entourée de ses femmes, et portant un vêtement semblable au leur; mais quoique la tête couverte d'un voile noir, et les yeux baissés, nous la distinguâmes d'abord. Sur l'ordre que nous lui donnâmes de se lever, ses femmes se levèrent à la fois. Elle les surpassait toutes par la hauteur de sa taille, par l'élégance de ses formes, par la noblesse de son maintien, et par la grâce de ses mouvemens. Sa robe était baignée de ses larmes : ses pieds

(1) *Cyropédie*, Xénophon, liv. II.

même en étaient mouillés. Ne vous livrez pas à cette douleur, lui dit le plus âgé d'entre nous. Sans doute Abradate est doué de qualités brillantes, et mérite votre amour; mais Cyrus, à qui nous vous destinons, égale au moins votre époux en puissance, en esprit, en beauté : l'Orient entier le reconnaît pour le prince le plus accompli. A ces mots, Panthée déchira le voile qui lui couvrait la tête, et poussa de longs sanglots. Ses femmes y mêlèrent leurs cris; le désordre de la princesse nous fournit l'occasion de l'admirer à loisir, et je vous assure que jamais l'Asie n'a possédé une personne aussi parfaite. Vous en jugerez bientôt par vos propres yeux. »

Non, dit Cyrus, je ne la verrai pas : je craindrais de me laisser séduire; je ne la verrai pas, l'intérêt de l'état et ma gloire m'imposent le devoir de la fuir. Vous, Araspe, craignez de vous prendre au piège que j'évite. »

Le jeune Mède protesta qu'il pouvait contempler sans cesse la belle captive sans courir aucun danger. Cyrus alors lui recommanda de veiller exactement sur elle, et de la traiter avec les égards dus à sa naissance.

Araspe avait trop présumé de lui-même : il en fut puni. La douce habitude de vivre auprès de Panthée, les marques touchantes qu'elle lui donnait de sa reconnaissance, égarèrent sa

raison. Il ne rougit pas d'adresser à la reine des vœux que condamnait la vertu; et, furieux de les voir rebutés, il osa recourir aux menaces. Instruit en secret, par Panthée, du dessein coupable d'Araspe, Cyrus envoya un messenger qui lui reprocha fortement l'indignité de sa conduite. Le jeune Mède, plein de confusion et de douleur, n'osait plus paraître aux regards de son roi; mais Cyrus le fit venir en sa présence, et loin de l'accabler de sa colère (1): « Je ne vous impute pas, lui dit-il, une faute » dont je suis le premier l'auteur, moi qui, en » vous confiant la princesse, vous ai exposé à des » périls trop certains. » Le repentir du jeune Mède s'accrut encore de la bonté de son maître, et comme il lui en faisait entendre l'expression: « Profitons, reprit Cyrus, de la dis- » position des esprits. Je veux être instruit des » forces, des projets de mes ennemis: passez » dans leur camp; votre fuite simulée leur fera » croire que vous êtes en disgrâce; et vous at- » tirera leur confiance. — J'y vole, répond » Araspe, trop heureux d'expier ma faute par » un si faible service (2)! » Araspe, chargé des ordres particuliers de son roi, se rendit à l'armée des Assyriens.

(1) *Cyropédie*, Xénophon, liv. II.

(2) *Idem*.

Dès que Panthée apprit le départ d'Araspe, elle fit dire à Cyrus que, s'il voulait lui permettre d'envoyer un courrier à son époux, qui avait à se plaindre des Assyriens, elle espérait le détacher de leur parti, et lui procurer par ce moyen un ami plus utile et plus fidèle que celui qu'il venait de perdre. Cyrus ayant accepté cette proposition, Abradate rassembla promptement deux mille cavaliers, et se présenta aux premières gardes des Perses.

Aussitôt que Cyrus fut instruit de l'arrivée du roi de la Suziane, il donna l'ordre qu'on le conduisît à l'appartement de Panthée. Cette princesse entretint Abradate des circonstances de sa captivité, de l'audace d'Araspe et de la générosité de Cyrus. Impatient de témoigner sa reconnaissance au roi de Perse, Abradate se rendit soudain dans sa tente, et lui serrant la main, lui dit : « Ah, Cyrus, pour tout ce » que je vous dois, je ne puis vous offrir que » mon amitié, mes services et mes soldats ; » mais soyez bien assuré que, quels que soient vos projets, Abradate en sera toujours le plus ferme soutien (1). » Cyrus reçut avec joie les offres d'Abradate, et concerta avec lui les dispositions de la bataille.

Le roi de la Suziane demanda le commande-

(1) Cyropédie de Xénophon.

ment des chars qu'on devait opposer au centre de l'armée ennemie; ce poste, le plus périlleux de tous, était brigué par les principaux chefs de l'armée des Perses. Cyrus ne voulut pas prononcer entre tant de braves gens, qui tous méritaient une égale confiance, et fit tirer ce poste au sort. Il échet à Abradate. Au moment où, prêt à monter sur son char, il endossait sa cuirasse de lin, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassarts et des bracelets de même métal, une tunique de pourpre, plissée par le bas, qui descendait jusqu'à terre, et un panache couleur d'hyacinthe (1). Abradate, attendri à l'aspect de ces armes brillantes fabriquées en secret avec les ornemens dont sa femme se servait quelquefois, s'écria : « Eh » quoi ! ma chère Panthée, vous m'avez sacrifié jusqu'à votre parure ? — Hélas ! répondit-elle, je n'en veux pas d'autre, si ce n'est que vous paraissiez aujourd'hui à tout le monde » tel que vous me paraissiez sans cesse à moi-même. » En prononçant ces paroles, elle armait son époux, et cherchait à lui dérober les pleurs qui coulaient en abondance de ses yeux.

Quand elle vit Abradate se saisir des rênes de son char, elle pria les spectateurs de s'éloigner, et dit : « Si jamais femme a mille fois

(1) Cyropédie de Xénophon.

» plus aimé son époux qu'elle-même, c'est la
» vôtre, et sa conduite doit vous le prouver
» mieux que ses discours. Eh bien! malgré la
» violence de ce sentiment, je préférerais ex-
» pirer avec vous victime de l'honneur, que de
» vivre avec vous dans la honte. Souvenez-
» vous des obligations que nous avons à Cyrus,
» souvenez-vous que j'étais dans les fers, qu'il
» m'en a tirée : que j'étais exposée à l'insulte,
» qu'il a pris ma défense; souvenez-vous que
» je l'ai privé de son ami, et qu'il a cru, sur
» mes promesses, en trouver un plus vaillant
» et plus fidèle dans mon cher Abradate (1). »

Le princee, extrêmement ému, passa la main sur la tête de son épouse, et levant les yeux au ciel, il s'écria : « Grand Dieu! faites que je me
» montre aujourd'hui digne ami de Cyrus, et
» surtout digne époux de Panthée.

Bientôt il s'élance sur le char; la princesse éperdue n'a que le temps de presser ce char de ses lèvres tremblantes. Il s'éloigne rapidement; elle le suit à pas précipités dans la plaine; enfin Abradate aperçoit son épouse, la supplie de se retirer, et lui adresse un tendre et dernier adieu. Alors les femmes et les eunuques de la princesse la prirent dans leurs bras, la conduisirent à son chariot, la couchèrent, et la recou-

(1) Cyropédie de Xénophon.

vrèrent d'un pavillon. La bataille se donna près du Pactole; elle fit tomber les Lydiens sous la puissance de Cyrus; mais elle lui enleva son intrépide ami. Abandonné dès le commencement de l'action par les autres conducteurs de chars, Abradate poussa le sien au milieu des rangs ennemis, où il trouva la mort.

Le lendemain de la victoire, Cyrus, inquiet de l'absence d'Abradate, en demanda des nouvelles. On lui apprit qu'il n'était plus, que Panthée avait fait transporter son corps sur le bord du Pactole, et qu'elle s'occupait à lui élever un tombeau.

Cyrus, en proie à la douleur, ordonne qu'on transporte en ce lieu ses plus riches ornemens, pour en revêtir le corps du héros, et qu'une grande quantité de victimes y soient immolées aux mânes d'Abradate. Ensuite il se met en marche avec mille cavaliers, et se rend sur le bord du Pactole. Quel spectacle frappe soudain sa vue! Panthée, assise à terre et l'œil égaré, contemple le corps sanglant de son mari étendu à ses côtés. Cyrus s'avance, le visage baigné de larmes : il veut serrer la main qui naguère l'a défendu; elle reste dans la sienne. Le fer égyptien l'avait tranchée au milieu du combat. Les larmes de Cyrus redoublent. Panthée pousse des cris déchirans; elle ramasse la main de son époux, la couvre de pleurs et de

baisers, cherche inutilement à la rejoindre au bras, et de sa bouche s'échappent avec peine ces mots : « Tout son corps, Cyrus, est dans le » même état que cette main. Hélas ! c'est pour » moi, c'est pour vous qu'il a perdu le jour. In- » sensée ! je voulais qu'il méritât votre estime : » trop fidèle à mes conseils, il a moins songé à » ses intérêts qu'aux vôtres ; je le sais, mais en » fin il est mort, et moi je vis encore. »

« La victoire a couronné sa vie, répondit » Cyrus, et sa fin ne pouvait être plus glo- » rieuse. Acceptez ces ornemens qui doivent » l'accompagner jusqu'au tombeau, et ces vic- » times que l'on doit sacrifier en son honneur. » J'aurai soin de lui consacrer un monument » qui éternisera sa mémoire. Quant à vous, je » ne vous abandonnerai jamais. Je respecte » trop vos vertus et vos malheurs ; indiquez- » moi les lieux où vous voulez être conduite. »

Panthée répondit au prince qu'il ne tarderait pas à le savoir. Cyrus se retira aussitôt. L'infortunée commande à ses eunuques de s'éloigner, et fait approcher sa nourrice : « Ayez soin, » lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, » de couvrir du même voile le corps de mon » époux et le mien. » La nourrice ; ayant en vain essayé de détourner sa maîtresse de son funeste projet, s'assit auprès d'elle en pleurant. Panthée saisit un poignard, s'en perce le sein,

et laisse, en expirant, tomber sa tête sur le cœur de son époux. Les femmes et les esclaves de la reine firent retentir l'air des cris du plus affreux désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent à côté de son cadavre, ne voulant pas survivre à leur souveraine; et Cyrus, accouru au bruit de ce nouveau malheur, ordonna que les deux fidèles époux fussent réunis dans un même tombeau (1).

(1) Xénophon, Barthélemi.

TÉLÉSILLE,

FILLE GRECQUE.

(Avant Jésus-Christ, 550.)

TÉLÉSILLE, illustre par ses poésies et par son courage, a de plus que les autres femmes célèbres de la Grèce, un titre immortel à la reconnaissance de sa patrie; elle la sauva du joug de l'étranger.

Cléomène, roi de Sparte, avait vaincu les Argiens dans plusieurs combats. Six mille hommes, élite de leur armée, venaient d'être tués en pièces. Les autres, réfugiés dans un bois sacré voisin d'Argos, firent des propositions de paix aux Lacédémoniens, qui feignirent de les accepter, afin de rendre leur triomphe plus facile. Investis de toutes parts au moment où ils se reposaient sur la foi des traités, les Argiens se décidèrent à mettre le feu au bois, et à se laisser consumer par les flammes plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Ce dernier événement ayant enlevé à l'Argolide le reste des hommes en état de porter les armes, Cléomène s'avança avec ses troupes victorieuses jusqu'aux portes de la

capitale. Déjà il s'en croyait le maître, lorsque Télésille, indignée de la perfidie des Lacédémoniens, et brûlant du désir de soustraire Argos à l'esclavage, prend la résolution héroïque de défendre la ville. Elle en fait sortir les enfans et les vieillards, va chercher dans les temples et dans les maisons particulières toutes les armes qu'on y avait laissées, rassemble les femmes assez fortes pour s'en servir, les harangue; et, quand elle les voit animées de la noble énergie qui remplissait son âme, elle se met à leur tête et les conduit à l'endroit de la ville par lequel il était le plus aisé d'entrer. A la voix éloquente de Télésille, à son air intrépide, ces femmes croient au succès de leur entreprise hardie. Devenues en un moment de vaillantes guerrières, aucune ne s'étonne ni de l'approche ni des cris de l'ennemi. Elles soutiennent même l'assaut avec tant de fermeté, qu'elles parviennent à remporter de grands avantages. Les Lacédémoniens, craignant de se couvrir d'une honte éternelle, ou par la défaite ou par la victoire, rougirent de se mesurer plus long-temps avec des femmes et levèrent le siège.

On rendit une sorte de culte à la mémoire de ces guerrières. Celles qui périrent dans le combat furent inhumées le long du chemin d'Argos; les autres obtinrent le droit d'élever

une statue au dieu Mars. On plaça en face du temple de Vénus une statue de Télésille; à ses pieds étaient des volumes de poésies, et ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur un casque qu'elle tenait dans sa main, et qu'elle s'apprêtait à poser sur sa tête. Enfin, pour célébrer à jamais la délivrance d'Argos, ainsi que l'action généreuse qui en fut cause, on institua une fête annuelle, où les femmes sont vêtues en hommes, et les hommes en femmes. (1).

(1) Plutarque, Pausanias, Hérodote.

CLÉLIE,**FILLE ROMAINE.**

(Avant Jésus-Christ , 507.)

ROME, fatiguée de la tyrannie de Tarquin-le-Superbe, le chassa du trône, et s'érigea en république. Ce roi fugitif alla trouver Porsenna, roi des Clusiens, en Étrurie, et le sollicita de lui prêter son appui pour reconquérir sa couronne. Jaloux d'un peuple dont la gloire et la puissance s'accroissaient chaque jour, Porsenna promit à Tarquin de soutenir sa cause de tout son pouvoir, et fit le siège de Rome. Après plusieurs alternatives de succès et de pertes, il renonça au projet de rétablir les Tarquins, et songea sérieusement à traiter de la paix : les conditions en furent arrêtées. Porsenna exigea que les Romains lui donnassent en otage dix jeunes patriciens, et dix jeunes filles des plus nobles familles de Rome. Clélie, désignée pour en faire partie, fut conduite au camp de Porsenna avec ses compagnes.

Les parens de Clélie avaient pris soin de former son âme aux vertus pudiques et à l'amour de la liberté; mais on ne lui avait point ap-

pris la différence qui existe entre un otage et une captive. Son âme noble et fière s'indigna de l'esclavage ; sa pudeur s' alarma du tumulte des camps, elle résolut de s'y soustraire. Dans ce dessein, elle harangua ses compagnes, leur parla avec enthousiasme de l'honneur et de la liberté, et s'offrit à leur rendre l'un et l'autre. Ces jeunes Romaines, animées par son discours rempli d'une sublime exaltation , traversèrent le Tibre à la nage sous la conduite de Clélie, bravèrent les traits qu'on leur lançait du rivage, et rentrèrent dans Rome comme en triomphe.

Valère, alors consul , craignant que leur fuite ne fit accuser les Romains de perfidie , renvoya aussitôt ces jeunes filles à Porsenna ; mais ce prince , qui savait apprécier le mérite jusque dans ses ennemis, donna de grands éloges à l'action de la jeune Clélie. Pour preuve de son estime, il ordonna qu'on lui remît un beau cheval superbement équipé, et lui permit de prendre six d'entre les otages, et de s'en retourner avec eux à Rome. Clélie choisit de préférence les plus jeunes de ses compagnes, comme exposées par leur âge à plus de dangers. Porsenna, pénétré d'admiration pour un peuple chez lequel les femmes rivalisaient avec les hommes de grandeur d'âme et d'héroïsme, rendit tous les prisonniers romains

sans rançon , et leur abandonna son camp avec les richesses immenses qu'il renfermait.

Le sénat , pour laisser à la postérité un témoignage de la vertu de Clélie , lui érigea une statue équestre dans la place publique (1).

(1) Rollin.

AGNODICE,

FILLE ATHÉNIENNE ET MÉDECIN.

(Avant Jésus-Christ, environ 500.)

L'ANTIQUITÉ ne nous a transmis aucun détail sur l'époque de la naissance et sur celle de la mort d'Agnodice ; il paraît néanmoins qu'elle a vécu environ cinq siècles avant Jésus-Christ. Elle était à peine à la fleur de son âge, quand le sentiment d'une tendre pitié lui inspira le dessein de cacher son sexe, et de s'instruire dans le premier et le plus utile des arts.

Une loi d'Athènes défendait aux femmes de se livrer à la médecine et à la chirurgie : parmi les Athéniennes, beaucoup de femmes, plus jalouses de leur pudeur que de leur vie, aimèrent mieux mourir que d'appeler des accoucheurs à leur secours. Agnodice, touchée de compassion et de respect pour ces jeunes femmes, alla sous l'habit d'homme étudier la médecine et la chirurgie dans la célèbre école d'Hiérophile.

Lorsqu'elle eut acquis assez de savoir et de pratique pour être certaine de remplir les fonctions d'un bon accoucheur, elle révéla son se-

cret aux dames d'Athènes, qui ne voulurent plus se confier qu'à ses soins. Des médecins, envieux de sa fortune et de sa réputation, l'accusèrent de corrompre les femmes qu'elle délivrait.

Agnodice, calomniée et citée devant le sénat, prouva son innocence en faisant connaître son sexe ; alors ses accusateurs réclamèrent l'exécution de la loi qui interdisait aux femmes de pratiquer la médecine et la chirurgie. Agnodice fut condamnée.

Les femmes d'Athènes, au désespoir, accoururent au sénat, reprochent aux sénateurs d'être plutôt leurs meurtriers que leurs maris, puisqu'ils portent un arrêt contre la seule personne qui pouvait les soustraire à la mort, ou au malheur plus affreux de violer la pudeur. Ce discours, leurs larmes et surtout la crainte de les voir s'exposer aux dangers les plus imminens, attendrirent le sénat ; il abolit la loi dont elles se plaignaient et permit aux femmes de recouvrer le droit d'exercer la médecine (1).

(1) Arrien.

VÉTURIE,

MÈRE DE CORIOLAN.

(Avant Jésus-Christ, 495.)

LE nom de Véturie passera, de siècle en siècle, jusqu'à la dernière postérité. Véturie honora son sexe par son austère vertu, et se rendit illustre en sauvant sa patrie.

Restée veuve avec son fils en bas âge, nommé Marcius, elle se livra tout entière à son éducation, et ouvrit de bonne heure son âme aux sentimens nobles et généreux, source des grandes actions; mais elle ne put modérer en lui un naturel altier, qui le rendit souvent intraitable dans le commerce de la vie, et lui fit commettre de grandes fautes.

Véturie avait inspiré à son fils l'amour de la gloire. Elle recueillit promptement le fruit de ses instructions. Marcius, jeune encore, se distingua dans la guerre entreprise contre les Volsques par les Romains. Ces derniers furent repoussés en faisant le siège de Corioles. Marcius, qui servait en qualité de simple soldat, rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, met en fuite les uns, abat les autres sous ses coups, et s'empare de la ville.

Le consul romain reconnut publiquement qu'on devait la victoire à Marcius, le couronna de sa propre main, et lui fit présent d'un cheval de bataille richement caparaçonné, et revêtu de tous les ornemens dont, à cette époque, on ornait celui du général. Le consul accorda en outre au jeune héros dix prisonniers, et la plus riche partie de butin. Marcius n'accepta que le cheval et un seul des prisonniers, qui était son hôte et son ami.

La modestie et le désintéressement avec lesquels il refusa de si grandes récompenses, lui méritèrent l'estime et l'admiration des Romains, qui, pour éterniser dans sa personne leur victoire, le surnommèrent Coriolan.

Deux ans après il sollicita le consulat, et ne put l'obtenir. Irrité d'un refus qu'il regardait comme une ignominie, il éclata en plaintes, en reproches, et sa fierté ne lui permit point dès lors de garder aucun ménagement. Le peuple romain, jaloux de sa liberté, ne vit plus en Coriolan qu'un ennemi de la puissance tribunitienne. On l'accusa d'un penchant secret à la tyrannie, et on le condamna au bannissement perpétuel. Coriolan reçut cette sentence sans laisser échapper aucune plainte. La vue de sa mère, de sa femme, de ses enfans, qui, dans leur douleur, poussaient de grands cris et déchiraient leurs vête-

mens , n'ébranla pas un moment son courage. Il les exhorta à prendre leur malheur en patience , et se sépara d'eux sans dire le lieu qu'il choisissait pour retraite.

Cependant , sorti de Rome , plein de fureur et méditant une éclatante vengeance , il se rendit à Antium , chez les Volsques , et se logea dans la maison d'Attius Tullus , l'homme le plus riche et le plus puissant de cette nation. Leur haine commune contre Rome les ayant bientôt unis d'une étroite amitié , ils s'occupèrent à chercher un moyen de contraindre les Romains à rompre la trêve de deux ans qu'ils avaient faite avec les Volsques. Ce dessein exécuté , ils accusèrent les Romains d'avoir commis les premières infractions au traité. En conséquence , on convoque l'assemblée des Volsques ; la guerre contre les Romains est déclarée ; le commandement des troupes est donné à Coriolan et à Tullus.

Coriolan marcha d'abord contre la ville de Circé , assiégea ensuite les plus fortes places , en prit plusieurs , s'avança vers Rome avec ses troupes , et campa à cinq milles de cette ville. L'alarme et l'épouvante se répandirent à son approche. Ces mêmes Romains qui naguère ont traité avec mépris ce vaillant capitaine , réduits à s'abaisser devant lui , ne trouvent plus de ressource que dans sa clémence , à laquelle , malgré l'avis des sénateurs , ils veulent absolument

avoir recours. Le sénat se voit donc forcé d'envoyer des ambassadeurs à Coriolan , pour lui offrir son rappel, et pour le supplier de mettre fin à la guerre. Il les reçoit avec hauteur et dureté, et leur déclare que, *si les Romains voulaient traiter de la paix , il fallait d'abord qu'ils rendissent aux Volsques tout ce qu'ils leur avaient pris dans les guerres précédentes, et qu'ils leur accordassent, comme ils l'avaient fait en faveur des Latins, le droit de bourgeoisie ; qu'autrement il leur ferait sentir que l'exil, loin d'abattre son courage, n'avait fait que l'irriter.* Ils se retirèrent, et vinrent une seconde fois le prier de modérer son ressentiment ; il refusa de les entendre.

Rome, consternée, ne perdit pas néanmoins toute espérance. On envoya à Coriolan une nouvelle députation, composée des pontifes, des augures, des prêtres, vêtus comme aux jours des fêtes publiques. Ce cortège imposant n'émeut pas son âme ; Coriolan reste inflexible.

On connaissait dans Rome la tendresse profonde qu'il portait à sa mère ; on savait que le désir de la rendre heureuse était le premier sentiment qui lui avait fait rechercher avec tant de passion la gloire, et qu'il ne souhaitait de s'illustrer que pour se montrer aux yeux de sa mère orné de la couronne triomphale, récompense de son courage et de ses exploits.

La majesté d'une auguste ambassade, le respect dû à la religion et au sacerdoce, n'avaient pu ébranler l'implacable Coriolan ; mais, dès qu'un officier l'eût instruit que sa mère, sa femme et ses enfans s'avançaient vers lui, plein de trouble et d'agitation, il courut au-devant de sa mère, et se jeta dans ses bras. Saisie d'une noble colère, Véturie repousse son fils de la main : *Attends*, lui dit-elle d'un œil et d'un ton irrités, *attends que je sache, avant de recevoir tes embrassemens, si c'est à un fils ou à un ennemi que je parle, et si tu me regardes ici comme ta mère ou comme ta captive. Est-ce donc là ce que me réservait une vieillesse infortunée ? N'ai-je vécu si longtemps que pour te voir d'abord exilé, et ensuite l'ennemi de ta patrie ? As-tu bien pu ravager cette terre qui t'a vu naître, et qui t'a élevé dans son sein ? Quelque violent que fût en toi le désir de la vengeance ; quelque ressentiment qui te possédât, comment ta colère n'a-t-elle point été désarmée à la vue de ces campagnes ? Et quand Rome s'est offerte à tes yeux, comment ne t'es-tu point dit à toi-même : Les murs que je vais attaquer renferment tout ce que j'ai de plus cher au monde ; ma maison, mes dieux domestiques, ma mère, ma femme et mes enfans. Si donc je n'avais point été mère, Rome ne serait point assiégée ! Si je*

n'avais un fils, je mourrais libre au milieu de ma patrie, libre aussi-bien que moi. Encore ne suis-je pas la plus à plaindre, puisque je ne puis rien souffrir qui ne te cause plus de déshonneur qu'à moi de misère, et que, même quand je serais réduite à l'état du monde le plus malheureux, ce ne peut pas être pour long-temps ; mais vois ce que tu veux que deviennent ces enfans qui ne peuvent éviter, si tu persistes, ou une mort prématurée, ou une longue servitude.

Ces reproches firent une forte impression sur Coriolan ; son cœur se rouvrit tout entier aux sentimens de la nature, et l'amour filial triompha de la haine que son orgueil blessé lui avait fait concevoir contre sa patrie. Ce tendre et respectueux fils s'élança dans le sein de sa mère ; il la serra entre ses bras en s'écriant : *Véturie, vous remportez sur moi une cruelle victoire, qui bientôt me sera fatale.*

Coriolan, après avoir prononcé ces mots, fit lever le camp et se retira à Antium, où il se conclut un traité entre les Romains et les Volsques. La généreuse résolution de Véturie, sa fermeté, son éloquence, devinrent alors plus utiles à Rome que les armes souvent victorieuses de ses guerriers (1).

(1) Tite-Live.

ARTÉMISE,

REINE D'HALICARNASSE.

(Avant Jésus-Christ, 490.)

ARTÉMISE, fille de Lygdamis et reine d'Halicarnasse, devenue veuve quand son fils était encore en bas âge, prit les rênes du gouvernement, et mérita la vénération et l'amour de ses peuples par la sagesse et par la fermeté de son administration.

La grandeur d'âme et le courage d'Artémise éclatèrent surtout dans l'expédition de Xercès contre les Grecs. Cette princesse entra de son plein gré dans l'entreprise des Perses, et vint les retrouver avec cinq vaisseaux, les mieux équipés de tous ceux de la flotte. Aucun des alliés de Xercès ne lui donna d'aussi bons conseils qu'Artémise. Après avoir fait des prodiges de valeur en combattant sur mer près de l'Eubée, seule entre tous les rois des diverses nations entrées dans la ligue persane, elle prévint le danger de livrer une bataille navale du côté de Salamine, et tâcha d'en détourner Xercès en lui développant son opinion en ces mots : « Les preuves que j'ai données de ma

» vaillance, et les belles actions que j'ai faites
» m'ont peut-être acquis le droit de vous dire
» ce que je pense, et ce que je crois le plus
» avantageux à vos intérêts. Mon avis est donc
» que vous épargniez vos vaisseaux, et que
» vous évitiez un genre de combat où les Grecs
» sont aussi supérieurs aux vôtres, que les
» hommes sont d'ordinaire supérieurs aux fem-
» mes. Je ne vois aucune nécessité de risquer
» une bataille sur mer. N'êtes-vous pas maître
» d'Athènes, l'objet principal de votre expédi-
» tion? Le reste de la Grèce n'est-il pas en vo-
» tre puissance? Ceux qui ont voulu se mesu-
» rer avec vous ont été vaincus. Si, au lieu de
» vous presser de combattre sur mer, vous rete-
» nez ici vos vaisseaux à la rade, ou si vous
» avancez vers le Péloponèse, vous viendrez
» facilement à bout de vos desseins, car les
» Grecs ne peuvent faire une longue résis-
» tance; vous les dissiperez, et ils s'enfuiront
» dans leurs villes. Ils n'ont point, j'en suis bien
» informée, de vivres dans cette île, et il n'est
» pas vraisemblable que, si vous faites marcher
» vos troupes de terre vers le Péloponèse, les
» Péloponésiens qui sont venus à Salamine y
» restent tranquillement. Ils ne se soucieront
» pas de combattre pour les Athéniens. Mais, si
» vous vous pressez de livrer sur-le-champ un
» combat naval, je crains que la défaite de votre

» armée de mer n'entraîne encore après elle
» la défaite de vos troupes de terre. Enfin ,
» seigneur, vous avez au nombre de vos alliés
» les Égyptiens, les Cypriens, les Cyciliens et
» les Pamphiliens, peuples lâches et méprisables ,
» sur qui vous ne pouvez pas compter (1). »

Le discours d'Artémise produisit une impression différente sur chacun de ceux qui composaient le conseil. Les amis de cette princesse craignirent qu'il ne lui attirât la disgrâce du roi ; ses envieux se réjouirent de l'idée qu'elle venait de provoquer elle-même sa perte. Mais, loin que Xercès s'offensât de la franchise des avis de la reine d'Halicarnasse, il fit d'elle un magnifique éloge. Cependant il se décida à suivre l'opinion du plus grand nombre ; et, persuadé que son absence avait empêché ses troupes de faire leur devoir dans le combat près de l'Eubée, il résolut d'assister à celui de Salamine.

Artémise avait prévu ce qui arriva. Les barbares, combattant avec confusion, sans règle, sans jugement, contre des troupes bien disciplinées, furent en grande partie défaits et leur flotte mise en pièces par les Athéniens et par les Éginètes. L'attitude d'Artémise au milieu de la déroute générale augmenta beaucoup sa renommée, et

(1) Hérodote, liv. 8.

l'estime que le roi lui portait déjà. Cette princesse, voyant l'impossibilité d'échapper à la poursuite des vaisseaux athéniens, fit enlever du sien le pavillon persan, fondit sur un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par Damasithyme, roi de Calynde, et le coula à fond. Elle retira un double avantage de sa manœuvre : le premier de se venger de Damasithyme, qui lui avait donné des sujets de mécontentement ; le second, de se soustraire aux coups des ennemis, qui, prenant son vaisseau pour un des leurs, le respectèrent. Attentif à regarder le combat, Xercès fixa long-temps ses yeux sur le vaisseau de la princesse. N'admirez-vous pas, seigneur, lui dit un des officiers de service auprès de lui, n'admirez-vous pas l'intrépidité d'Artémise, et comme elle a fait justice de ce bâtiment ennemi ? Personne ne s'étant sauvé du vaisseau calyndien, la ruse de la reine fut ignorée de Xercès. Loin donc d'imaginer qu'il eût à se plaindre de sa victoire, il loua son courage en disant : « Les » hommes se sont conduits en femmes, et les » femmes en hommes. » On prétend même qu'il envoya à la reine une armure complète à la grecque, comme le prix de la valeur, et qu'il fit remettre au commandant de sa flotte une quenouille avec un fuseau, comme le prix de la lâcheté.

Artémise devait, plus que personne, chercher à tromper les regards des Grecs, parce que les Athéniens, indignés de ce qu'une femme osât porter les armes contre eux, avaient promis dix mille drachmes à quiconque la ferait prisonnière. Mardonius, voyant le roi au désespoir de la perte de sa flotte, et dans la crainte qu'il ne le punît de lui avoir conseillé de porter la guerre en Grèce, l'assura que le succès de cette expédition ne dépendait pas de ses vaisseaux, mais de sa cavalerie et de son infanterie, et l'engagea à attaquer sur-le-champ le Péloponèse. « Toutefois, seigneur, ajouta Mardonius, si vous voulez vous en retourner dans vos états avec votre armée, ne permettez pas du moins que les Perses servent de jouet aux Grecs; laissez seulement sous mes ordres trois cent mille hommes, et je répons de soumettre la Grèce entière à votre joug. »

Xercès, un peu consolé par ce discours, convoqua les grands de Perse pour délibérer sur les deux propositions de Mardonius. Tandis qu'ils agitaient encore la question, le roi, se souvenant que la reine d'Halicarnasse était la seule personne qui lui eût jusqu'alors donné de bons conseils, rompit l'assemblée pour consulter cette reine en secret, sur le parti qu'il devait prendre.

« Il est difficile en ce moment, lui dit Arté-

» mise, de juger avec certitude quels seront les
» événemens de cette guerre, cependant je
» suis d'avis que vous retourniez en Perse, et
» que vous laissiez ici Mardonius avec les trou-
» pes qu'il vous demande, puisqu'il s'engage à
» subjuguier la Grèce. S'il en fait la conquête ,
» c'est à vous, son souverain, qu'en reviendra
» toute la gloire; s'il échoue au contraire, ce
» ne sera point un grand malheur, pourvu que
» vous viviez, et que votre maison demeure
» florissante; car alors les Grecs auront de fré-
» quens combats à soutenir pour défendre
» leur liberté. Si Mardonius éprouve des re-
» vers, eh bien, vos ennemis n'auront remporté
» qu'un faible avantage en faisant périr un de
» vos esclaves; quant à vous, seigneur, vous
» rentrerez dans votre royaume après avoir
» brûlé la ville d'Athènes; ainsi vous aurez
» atteint au principal but de votre expédition. »

Le conseil d'Artémise flatta d'autant plus Xercès, qu'il s'accordait avec sa manière de penser. Il donna les plus grands éloges à cette princesse, et lui confia plusieurs de ses fils pour qu'elle les conduisît à Éphèse.

On combla d'honneurs la reine d'Halicarnasse, et sa statue fut placée à Sparte parmi les statues des généraux persans (1).

(1) Hérodote.

SISYGAMBIS,

MÈRE DE DARIUS.

(Avant Jésus-Christ, 480.)

ALEXANDRE-LE-GRAND portait la gloire de ses armes dans l'Asie, qu'il soumettait à sa domination par ses conquêtes. Lors de la bataille d'Issus, qui lui donna l'empire des Perses, on le vit joindre la science d'un grand capitaine à l'intrépidité d'un soldat qui méprise la mort. Blessé à la cuisse, il ne cessa de combattre pour assurer sa victoire. Mais Darius, qui avait déjà perdu ses généraux les plus expérimentés et ses plus fidèles amis, tremblant d'être renversé de son char, parce que ses chevaux, percés de coups et rendus furieux par la douleur, commençaient à se cabrer, se précipita sur un cheval préparé pour sa fuite, et quitta honteusement les marques de sa dignité, dans la crainte d'être reconnu. Sa retraite porta la terreur parmi ses troupes. Alexandre en profita habilement ; il les tailla en pièces, et courut ensuite sur les traces de Darius. Dans cet intervalle, les Macédoniens marchèrent vers le camp des Perses, s'en emparèrent et le pillèrent.

Non contents des trésors immenses qu'il renfermait, ils se portèrent au quartier des femmes, et leur arrachèrent les diamans, l'or et les effets précieux dont elles étaient ornées. Heureuses, si elles n'eussent eu à redouter que l'avarice des Macédoniens ! Les gémissemens de ces déplorables victimes de la guerre attestaient la cupidité et la brutalité du soldat victorieux. Cependant il respecta le pavillon de Darius, le plus magnifique de tous ; et les mêmes officiers qui venaient de le préparer pour leur roi, gardaient avec soin tout ce qu'il contenait pour Alexandre, comme s'il en eût été l'ancien maître, parce qu'un usage antique voulait qu'on reçût le vainqueur dans le pavillon du roi vaincu.

La mère et l'épouse de Darius, devenues prisonnières, attiraient tous les regards : Sisygambis, vénérable par la majesté de sa personne et par son âge, et Statira, remarquable par son éclatante beauté, et que son malheur rendait plus touchante encore.

Elle pressait entre ses bras son fils, à peine âgé de six ans, dont la naissance l'avait remplie d'orgueil et de joie, comme héritier de la haute fortune de Darius. Sur le sein de la reine mère se tenaient deux jeunes princesses, en âge de recevoir un époux, et succombant sous le poids de leur douleur et de celle de leur

aïeule. Ces augustes personnes étaient environnées d'une foule de femmes nobles qui s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs vêtements et donnaient à ces princesses le nom de reines et de maîtresses, nom qu'elles possédèrent long-temps à juste titre, et qui depuis un moment ne leur appartenait plus. Oubliant leur propre désastre, les princesses s'informaient dans quel endroit avait combattu Darius, et quelle avait été l'issue du combat, ne se regardant pas comme captives si le roi vivait encore (1).

Cependant Darius fuyait au loin; et son vainqueur, arrêté dans sa poursuite par les approches de la nuit, se rendit au camp, dont les siens étaient alors en possession. Il venait de se mettre à table avec ses plus intimes favoris, quand un cri lugubre, parti d'une tente voisine, et accompagné de gémissemens, troubla la joie du festin. La troupe placée devant la tente d'Alexandre, craignant une émeute, prit les armes. Ce bruit provenait des cris de la mère et de l'épouse de Darius, qui, croyant ce prince tué, le pleuraient, ainsi que les autres captives, avec des gémissemens prolongés, à la manière des barbares. Le manteau du roi de Perse, ramassé sur la route par un soldat macédonien,

(1) Quinte-Curce, liv. 3.

et vu dans ses mains par un des eunuques prisonniers , avait donné lieu à cette fausse nouvelle.

Alexandre , attendri jusqu'aux larmes du sort de Darius , et du tendre attachement que lui portaient les princesses , leur dépêcha Léonatus , un des premiers seigneurs de sa cour , pour les tirer de leur erreur.

Léonatus , suivi de quelques soldats , se présenta au pavillon où étaient les princesses , et les envoya avertir qu'il venait de la part d'Alexandre. A la vue de soldats en armes , les gens des princesses , épouvantés , se précipitèrent dans leur tente , en s'écriant qu'elles étaient perdues , et qu'on allait leur donner la mort. N'osant ouvrir l'accès de leur tente au vainqueur , et sentant qu'elles n'avaient aucun moyen de le lui fermer , Sisygambis et ses compagnes , incertaines de ce qu'elles devaient faire , ne rendaient aucune réponse. Léonatus , lassé d'avoir long-temps attendu sans que personne se fût présenté pour l'introduire , laissa ses gardes à la porte , et pénétra dans le pavillon. Sa présence redouble l'effroi des captives ; les deux reines se précipitent à ses pieds , et le conjurent , au nom des dieux , de leur permettre au moins , avant leur mort , d'ensevelir le corps de Darius , suivant la coutume de leur pays , l'assurant qu'ensuite elles mourront sans regret.

Léonatus leur affirma que Darius vivait, et que non-seulement elles ne devaient rien craindre pour leurs jours, mais qu'elles seraient traitées en reines avec tout l'éclat de leur première fortune. La mère de Darius, un peu plus calme, souffrit alors que Léonatus l'aidât à se relever.

Le lendemain, Alexandre visita les blessés, et, devant son armée rangée en bataille dans le plus superbe appareil, il fit donner la sépulture à ceux des siens dont on avait retrouvé les corps, rendit le même honneur aux cadavres des guerriers les plus distingués d'entre les Perses, et permit à Sisygambis de faire enterrer ceux qu'il lui plairait, d'après la coutume de son pays. Cette princesse ne profita de cette permission qu'en faveur d'un petit nombre de ses proches; encore n'en usa-t-elle qu'avec la réserve et la modestie convenables à sa fortune présente, parce qu'elle jugea que la somptuosité des Perses, dans leurs cérémonies funèbres, blesserait la simplicité des Macédoniens, accoutumés à voir brûler, sans aucune pompe, les corps mêmes des vainqueurs.

Alexandre, libre des nobles soins qu'il s'était imposés, fit prévenir les reines qu'il souhaitait les voir; et, congédiant sa suite, il entra dans leur tente, accompagné seulement d'Héphestion, son plus cher favori, qu'il consultait sur toutes ses affaires secrètes. Héphestion, élevé

avec le roi , avait contracté l'habitude de lui donner des avis ; mais , aussi adroit que sincère ; il paraissait toujours ne prendre cette liberté que pour obéir à son maître. Tous deux étaient de même âge. Quand ils parurent dans la tente, la beauté de la taille et de la figure d'Héphestion frappèrent d'abord les reines ; elles le prirent pour Alexandre , et lui rendirent les plus grands honneurs. Quelques-uns des eunuques prisonniers les ayant averties de leur méprise , Sisygambis se jeta aux pieds d'Alexandre , et s'excusa sur ce qu'elle ne l'avait jamais vu. « Non , ma mère , vous ne vous êtes point trompée : car celui-ci est aussi Alexandre , » dit le roi en lui tendant la main pour la relever. Sisygambis , pénétrée de cette généreuse conduite , lui répondit : « Vous méritez , seigneur , que nous fassions pour vous les mêmes vœux que nous avons faits autrefois pour notre cher Darius , et je vois que vous étiez né , tout grand roi qu'il est , pour le surpasser en bonheur comme aussi en vertu. Vous daignez , il est vrai , me qualifier de mère et de reine , mais moi je confesse que je suis votre servante. Sans perdre de vue la dignité de mon ancienne fortune , je peux supporter le joug de ma fortune présente. C'est à vous qu'il importe de voir jusqu'où doit aller votre puissance à notre égard ; si vous aimez mieux

» y faire éclater votre clémence que votre rigueur. »

Alexandre rassura les princesses, puis il prit dans ses bras le fils de Darius. Cet aimable enfant, sans s'intimider, l'embrassa. *Que je voudrais de bon cœur*, dit-il en se tournant vers Héphestion, *que Darius eût quelque chose de ce caractère* (1).

La fortune d'Alexandre n'était pas encore plus forte que son âme. Les princesses retrouvèrent dans sa libéralité tous les biens qu'elles avaient perdus. Traitées en souveraines, elles furent dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un temple saint, asile des vertus, et dont aucun profane n'osait franchir le seuil.

La reine Statira passait pour la plus belle princesse de l'Orient. Alexandre, par une retenue semblable à celle du grand Cyrus envers Panthée, s'imposa la loi de ne plus revoir la femme de Darius, après cette première visite : hommage rendu à des malheurs illustres !

Au lieu de conduire son armée victorieuse dans le cœur des états du roi de Perse, Alexandre s'était dirigé vers la Syrie et la Judée, emmenant avec lui les deux princesses et leur suite. A peine sortait-il de Tyr pour prendre divers ar-

(1) Quinte-Curce, liv. 3.

rangemens , qu'un des eunuques prisonniers vint lui annoncer que Statira , épouse de Darius , touchait à ses derniers momens. Épuisée par la fatigue d'une marche continuelle , et par les fatigues plus cruelles de l'âme , cette reine infortunée , qui portait dans son sein un gage nouveau de l'amour conjugal , venait de tomber en faiblesse entre les bras des jeunes princesses ses filles et de la reine sa belle-mère , où bientôt après elle mourut. Instruit de cette nouvelle par un second message , Alexandre , les yeux mouillés de pleurs , retourna sur ses pas pour aller au pavillon de Sisygambis. Le spectacle le plus triste l'y attendait. Baignée de larmes , assise à terre auprès du corps inanimé de Statira , la mère de Darius tenait sur son sein les jeunes princesses , qui , abîmées dans leur propre douleur , cherchaient néanmoins à modérer la sienne. En face de Sisygambis était placé son petit-fils , jeune enfant d'autant plus digne de compassion , qu'il ne sentait pas encore l'infortune de sa famille , infortuné dont le poids devait surtout retomber sur sa tête. Alexandre regarde , pleure , et semble plutôt être venu pour chercher de la consolation que pour en donner. Il ne prit aucun aliment pendant cette journée , et fit faire à la reine de magnifiques funérailles , suivant la coutume des Perses.

Après la fameuse bataille d'Arbelles , dans la-

quelle, à la tête de quarante-sept mille combattans, il mit en déroute l'armée de Darius, forte de six cent quarante mille hommes, Alexandre laissa à Suze la mère et les enfans de Darius. Ayant reçu de Macédoine, à cette époque, des étoffes de pourpre, il les donna à Sisygambis avec les ouvrières qui les avaient tissées, en lui envoyant dire que, si ces ouvrages lui plaisaient, elle pouvait faire apprendre à ses petites-filles à en fabriquer de semblables pour s'amuser et pour les donner en présens. Les femmes persanes ne connaissaient pas de honte plus grande que de travailler en laine. Sisygambis, à ces mots, laissa éclater une vive douleur. Alexandre, instruit par les porteurs de ses dons, combien la reine était affligée de les recevoir, se hâta d'aller la consoler. « Ma mère, lui dit-il, vous voyez, dans l'habit » que je porte, non-seulement un présent de » mes sœurs, mais l'ouvrage de leurs mains. » Ce sont nos usages qui m'ont trompé. Ne » prenez pas, je vous en supplie, pour une in- » sulte ce qui n'est que l'effet de mon ignorance. » Ce que j'ai su être conforme à vos manières, » je me flatte de l'avoir exactement observé. » Je sais, par exemple, qu'un fils ne doit s'as- » seoir en présence de sa mère qu'avec sa per- » mission. Aussi chaque fois que je suis venu » vous voir, je me suis tenu debout jusqu'à ce

» que vous me fissiez signe de m'asseoir. Sou-
» vent vous avez voulu vous prosterner devant
» moi pour m'honorer ; je l'ai toujours empê-
» ché. Enfin, pour plus grande marque encore
» de mon respect, je vous ai toujours nommée
» du doux nom de mère, qui n'appartient
» qu'à Olympia seule, à qui je dois la nais-
» sance. »

Quatre jours après, Alexandre ayant soumis le canton des Uxiens, où commandait Madatès, parent de Sisygambis, condamna à mort ce gouverneur, ainsi que tous ceux qui avaient défendu la place, et qui se tenaient renfermés dans la citadelle. Sisygambis écrivit au roi pour lui demander la grâce de Madatès. Il la lui accorda, et mit en liberté tous les prisonniers, ainsi que tous les soldats qui s'étaient rendus. Il les maintint dans leurs privilèges, sauva la ville du sac, et permit aux habitans de labourer leurs terres sans leur imposer de tribut. Sisygambis n'eût pas obtenu une faveur plus grande de son fils, s'il eût été victorieux.

Sisygambis, privée de la liberté, fut traitée par Alexandre avec tous les égards dus à une mère chérie. Ce prince étant mort à Babylone après une longue suite d'exploits, la consternation de ses soldats fut extrême ; mais personne ne versa autant de larmes que la mère de Darius. Sa douleur devint si vive, qu'elle s'enveloppa la

tête et se laissa mourir de faim. Elle avait survécu à son fils Darius; elle ne put survivre à Alexandre (1).

(1) Quinte-Curce, lib. 5. Arien, lib. 3.





ESTHER,

FEMME D'ASSUÉRUS, ROI DE PERSE.

(Avant Jésus-Christ, 450.)

ASSUÉRUS, roi de Perse, dans un moment de colère, répudia la reine Vasthi, son épouse. Lorsque son courroux contre elle fut apaisé, il sentit vivement sa perte. Pour adoucir l'ennui du roi, ses serviteurs et ses officiers lui proposèrent de publier, dans les cent vingt-sept provinces soumises à ses lois, un édit par lequel il ordonnerait qu'on conduisît à Suze, capitale de son royaume, et qu'on remît sous la garde de l'eunuque Égée, gouverneur de ses femmes, toutes les jeunes filles les plus belles et les plus sages de son empire, afin qu'il choisît celle qui lui plairait le plus, pour occuper la place de Vasthi.

Assuérus adopta ce conseil, et bientôt le palais de ses femmes se remplit des beautés les plus parfaites de l'Asie.

Dans ce temps vivait, à Suze, un Juif nommé Mardochée. Ce Juif, issu de la race des anciens rois de Juda, avait élevé près de lui, et adopté pour sa fille, sa nièce Édisse, ou Esther, restée orpheline en bas âge.

Esther réunissait aux charmes de la figure une grâce touchante, et la douceur de son caractère lui gagnait le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Quand l'édit d'Assuérus parut, on la mena à l'eunuque Égée, qui la comprit au nombre des femmes destinées au roi, et lui donna de superbes parures et sept esclaves. Esther, d'après la recommandation de Mardochée, cacha soigneusement son origine et le nom de son pays.

Dix mois s'étaient passés avant que son tour ne vînt d'être présentée au monarque; et, pendant cet intervalle, Mardochée, inquiet de sa nièce, se promenait chaque jour devant le vestibule du palais pour s'instruire de ce qu'elle deviendrait.

Enfin arriva l'instant où le sort d'Esther devait se décider. Elle parut aux regards de son maître. La candeur empreinte sur son front, la douce expression de ses traits, la modestie de ses regards, la noblesse de son maintien, frappèrent d'abord le roi : ému jusqu'au fond de l'âme, il ne donna plus de regrets au souvenir de Vasthi, et posa son diadème sur la tête d'Esther. Les noces de la nouvelle reine furent célébrées avec une magnificence digne de la grandeur d'Assuérus; et les peuples des différentes provinces de la Perse bénirent un hymen qui les fit affranchir de plusieurs tributs.

Tandis que Mardochée s'était tenu à la porte du palais d'Assuérus, il avait découvert un complot formé contre la vie de ce prince par deux eunuques, Bagathan et Tharis, commandant à la première entrée du palais. Il en fit passer avis à la reine, qui prévint son époux, au nom de Mardochée, du péril qu'il courait. Les deux esclaves, convaincus du crime de lèse-majesté, périrent sur l'échafaud, et l'histoire de leur conspiration fut inscrite dans les annales royales, par l'ordre d'Assuérus.

Quelque temps après, le roi éleva au rang de son favori, un seigneur nommé Aman, de race amalécite, et commanda que tout le monde fléchît le genou devant lui et l'adorât. Le seul Mardochée n'obéit pas à cet ordre qu'il regardait comme une profanation envers le Dieu d'Israël. Aman, furieux qu'il osât braver son pouvoir, résolut de s'en venger sur la nation entière des Juifs. Sous le prétexte de l'intérêt public, Aman surprit au roi un édit portant l'ordre, à tous les satrapes et à tous les juges, de faire tuer, le treizième jour du mois d'adar, tous les Juifs répandus sur la surface de l'empire des Perses, sans en excepter les enfans encore à la mamelle. Heureusement pour les Juifs, ce jour se trouvait éloigné de onze mois.

Aussitôt que cet édit fut affiché dans Suze, Mardochée déchira ses vêtemens, s'enveloppa

d'un sac, se couvrit la tête de cendres, puis se présenta aux portes du palais, parce qu'il n'était pas permis d'y pénétrer en habit de deuil; mais il envoya copie du décret à la reine, en la priant d'aller trouver Assuérus, et d'intercéder pour son peuple.

Esther fit savoir à Mardochée qu'une loi condamnait à mort toute personne, quel que fût son rang, qui, sans un ordre exprès du roi, pénétrerait dans la salle intérieure du palais, à moins que, pour lui faire grâce, il ne lui tendît le sceptre d'or qu'il tenait à la main. « Comment » donc, ajouta-t-elle, pourrais-je m'offrir à ses » yeux, puisqu'il ne m'a point fait appeler depuis trente jours ? »

« Ne croyez pas, répondit Mardochée, que » vous sauverez votre vie parce que vous êtes » dans la maison du roi. Si vous demeurez maintenant dans le silence, Dieu trouvera quelque moyen pour sauver votre nation, et vous » périrez ; vous et la maison de votre père. Qui » sait, d'ailleurs, si ce n'est pas pour que vous » fussiez en état d'agir en cette circonstance, » que le Tout-Puissant vous éleva sur le » trône (1). »

Esther envoya, cette seconde fois, répondre à Mardochée : « Assemblez tous les Juifs que

(1) Bible, liv. d'Esther.

» vous trouverez dans Suze, et priez tous pour
» moi. Passez trois jours et trois nuits sans man-
» ger ni boire; je jeûnerai de même avec les
» filles qui me servent; ensuite j'irai trouver
» le roi, m'abandonnant, s'il le faut, à la mort.»

Mardochée exécuta sur-le-champ les ordres de sa nièce.

Le troisième jour, Esther quitta les vêtemens de deuil, revêtit les habits royaux, invoqua le Dieu d'Israël, traversa le palais appuyée sur une de ses femmes, et se présenta devant Assuérus au moment où, assis sur son trône, brillant d'or et de pierres précieuses, il se montrait dans l'éclat imposant de la majesté royale. Le regard terrible qu'il lui lança la frappa de terreur; et, prête à perdre l'usage de ses sens, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa compagne.

Assuérus, tremblant de l'état où il voyait la reine, descendit de son trône, et la soutenant entre ses bras, lui dit : « Qu'avez-vous, Esther ? » je suis votre frère; cette loi n'est pas faite » pour vous, ne craignez point; » et, comme la reine continuait de garder le silence, il étendit vers elle son sceptre d'or, le lui présenta à baiser, en ajoutant : « Que voulez-vous, reine » Esther ? que demandez-vous ? Quand vous » me demanderiez la moitié de mon royaume, » je vous la donnerais. »

Esther répondit : « Je supplie le roi de venir

» aujourd'hui au festin que je lui ai préparé, et
» d'amener Aman avec lui. »

Assuérus fit appeler sur-le-champ son favori, pour qu'il obéît aux ordres de la reine. Au milieu du repas, le monarque dit : « Que désirez-vous, Esther, que je vous donne, et que me demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais ? » Esther répondit : « Si j'ai été assez heureuse pour trouver grâce devant le roi, et qu'il lui plaise de m'accorder la faveur que je réclame, je le prie de venir demain avec Aman au festin que je leur ai préparé, et demain je déclarerai au roi ce que je souhaite (1). »

Aman sortit plein d'orgueil et de joie de chez la reine. Ayant aperçu Mardochée, qui, toujours assis à la porte du palais, non-seulement ne fléchit pas le genou à son approche, mais ne se leva même pas, il retourna chez lui le front sombre, la fureur dans le sein, et dit à sa femme et à ses amis qu'il trouva rassemblés : « La reine Esther m'a seul admis au festin qu'elle avait aujourd'hui préparé pour le roi ; demain je recevrai le même honneur ; cependant je ne tiendrai nul compte de ma fortune, tant que je verrai Mardochée assis à la porte du pa-

(1) Bible, liv. d'Esther.

» lais , me refuser l'honneur qui m'est dû. »

« Faites dresser une potence de cinquante
» coudées de hauteur , lui répondirent sa femme
» et ses amis ; demandez au roi , demain matin ,
» qu'on y pendre Mardochée ; et , tranquille après
» cette exécution , allez au festin de la reine. »
Cet avis plut à l'Amalécite ; il commanda qu'on
préparât la potence.

Assuérus , livré la nuit suivante à l'insomnie ,
se fit lire les annales des dernières années de son
règne ; et , quand on arriva à l'histoire de la con-
spiration découverte par Mardochée , il s'in-
forma quelle récompense avait reçue ce fidèle
sujet. Aucune , répondit-on.

Au même instant , Aman entra dans la salle
la plus voisine de la chambre du roi. Voyez
quel seigneur attend à ma porte , dit Assuérus
à ses officiers , et lui ordonnez d'entrer. Aman
venait solliciter le supplice de Mardochée. Ap-
prochez , s'écria le monarque , et dites-moi de
quelle manière je puis honorer dignement un
homme à qui je dois de la reconnaissance.
Aman , persuadé que le roi songeait à répandre
sur lui quelques nouvelles faveurs , répondit :
» Il faut revêtir cet homme des habits royaux ,
» poser le diadème sur sa tête , le faire conduire
» sur le cheval monté ordinairement par le roi ,
» et que le premier des grands de la cour
» tienne les rênes du cheval , et crie , en mar-

» chant devant lui, dans les places publiques :
» C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira
» au roi d'honorer (1). »

Hâtez-vous donc, reprit Assuérus; allez prendre Mardochée à la porte du palais, et faites exactement, pour l'honorer, ce que vous venez de me conseiller.

La rage au fond de l'âme, Aman obéit néanmoins à son maître; et, déguisant son désespoir sous un air de gaieté, se rendit au festin de la reine.

Le roi, ce second jour, plus épris que jamais des charmes pudiques d'Esther, lui répéta :
« Que me demandez-vous, et que désirez-vous
» que je fasse? Quand vous me demanderiez la
» moitié de mon royaume, je vous la donnerais. »

« O roi, répondit Esther, si j'ai trouvé grâce
» devant vos yeux, accordez-moi ma propre vie
» et celle de mon peuple. Un ennemi barbare
» veut nous exterminer, et son crime retombe
» sur vous-même. »

Qui serait assez puissant, répliqua le monarque, pour oser faire ce que vous dites? Aman! répondit-elle. L'Amalécite interdit baisse les yeux. Le roi, enflammé de colère, sort de table et va se promener dans les jardins du palais. Aman se voit perdu; il tombe aux pieds

(1) Bible. (livre d'Esther).

d'Esther, et la conjure de le sauver. Assuérus, rentre dans la salle du festin, regarde Aman et s'écrie : « Eh quoi ! cet homme veut-il donc » outrager la reine ! » Aussitôt un eunuque couvre le visage de l'Amalécite, ce qui, chez les Perses, était un signe de condamnation, et dit : Aman, a fait préparer dans sa maison une potence haute de cinquante coudées pour qu'on y pende Mardochée. Le roi commande qu'elle serve sur l'heure même à pendre Aman.

Assuérus fit présent à la reine de la maison de l'Amalécite, révoqua l'édit porté contre les Juifs, remit son anneau, signe de sa faveur, à Mardochée, qu'il combla de bienfaits et de dignités.

Mardochée, devenu premier ministre et l'homme le plus puissant de la Perse après le roi, fonda une fête annuelle en réjouissance de la délivrance des Juifs. Cette fête, qui se célèbre encore aujourd'hui parmi les hommes de cette nation, est pour eux ce que les bacchanales étaient pour les païens ; hommes, femmes, enfans et domestiques sont tenus d'y assister. On y lit le livre d'Esther en entier, et, quand on prononce le nom d'Aman, tous frappent des pieds et des mains, et crient : *Que sa mémoire périsse !*

VIRGINIE,

FILLE ROMAINE.

(Avant Jésus-Christ, 449.)

VIRGINIE, fille de Virginius, tribun du peuple, perdit sa mère dès son enfance. Elevée sous la conduite de gouvernantes qui prirent soin de la former à la pratique de toutes les vertus, elle ne se faisait pas moins remarquer par les qualités du cœur que par les charmes de la figure. Mais sa beauté lui devint funeste.

Appius, l'un des décemvirs qui accablaient alors Rome sous le poids de leur tyrannie, conçut pour Virginie, à peine âgée de quinze ans, et promise pour épouse à Icilius, ancien tribun du peuple, une passion criminelle. La pudeur de la jeune fille opposant un obstacle invincible à ses desseins, il résolut d'arracher par la violence ce qu'il ne pouvait obtenir par la séduction. Il gagne un de ses chiens, nommé Claudius, et le charge de revendiquer Virginie en justice, comme une esclave qui lui aurait été enlevée. A cette époque, Virginius, père de la jeune fille, était absent de Rome pour le service de la république.

Claudius, un de ces hommes méprisables qui s'étudient à gagner la confiance des grands par de honteuses complaisances, joignait à beaucoup de hardiesse une grande effronterie. Il chercha donc avec soin l'occasion d'accomplir l'infâme promesse qu'il avait faite au décemvir. Un jour que Virginie, accompagnée de sa gouvernante, se rendait aux écoles qui se tenaient autour de la place publique, Claudius arrête la jeune fille; déclare qu'elle est née dans sa maison, d'une de ses esclaves, et lui ordonne de le suivre, la menaçant, si elle n'obéit pas, de l'emmener de force. Tremblante, éperdue, Virginie demeure sans voix; sa gouvernante pousse des cris lamentables, implore l'assistance du peuple, et fait retentir l'air des noms de Virginius et d'Icilius. Soudain de toutes parts accourent les parens et les amis de ces deux Romains; la foule embrasse bientôt leur cause, et préserve Virginie des effets de la menace de Claudius.

Ce lâche, forcé de renoncer, pour le moment, à son odieux dessein, proteste, avec une feinte douceur, qu'il n'a jamais eu l'intention d'user de contrainte, mais seulement d'invoquer les voies ordinaires de la justice, et il appelle Virginie en jugement. Les partisans de la jeune Romaine lui conseillent de répondre à

l'appel, et tous se rendent au tribunal où siégeait Appius.

Le client débite, devant son patron, la fable qu'il avait inventée de concert avec lui :
« Virginie, dit-il, reçut la vie d'une de mes esclaves. Cette misérable m'a enlevé sa fille pour la livrer à l'épouse de Virginus, qui, affligée de se voir stérile, a fait croire que cet enfant lui devait le jour. J'ai des preuves certaines de ce que j'avance, et je m'en rapporte à Virginus lui-même, à qui cette supposition fait injure ; mais comme son absence s'oppose à ce que cette affaire soit maintenant jugée à fond, je demande que provisoirement il soit ordonné à l'esclave de suivre son maître. »

Numitorius, oncle de Virginie, alléguait, en faveur de sa nièce, une loi rendue par les décemvirs eux-mêmes. Cette loi portait que toute personne en possession de sa liberté, en jouirait, nonobstant toute accusation, jusqu'au jugement définitif prononcé contre elle. Numitorius ajouta qu'on ne pouvait, sans la plus horrible injustice, décider du sort de la famille de Virginus en son absence, qu'il fallait le faire avertir, et que, deux jours lui suffisant pour revenir à Rome, il ne tarderait pas à se présenter pour défendre en personne sa fille.

Appius objecta que la loi qu'on citait prou-

vait le zèle qu'il avait toujours montré pour le maintien de la liberté; mais que cette loi ne s'appliquait point au cas présent. « J'ordonne, » ajouta-t-il, que Virginie soit confiée à Claudius, qui s'obligera, sous bonne caution, à la représenter après l'arrivée de son prétendu père. »

A ces mots, Virginie et les femmes qui l'accompagnaient, font retentir l'air de leurs gémissemens. Tous les spectateurs frémirent d'indignation; mais aucun d'eux n'osa élever la voix contre cette sentence inique. Icilius se fait jour à travers la foule; le licteur veut l'empêcher de s'avancer près du décomvir. Icilius, les yeux enflammés de colère, et d'un ton menaçant : « C'est le fer à la main qu'il faut » que tu m'éloignes d'ici, dit-il à Appius. As- » semble, si tu veux, tous tes licteurs, et ceux » de tes collègues; fais préparer les faisceaux » et les haches : l'épouse d'Icilius ne demeurera » point hors de la maison de son père. Si tes » collègues et toi, vous avez enlevé au peuple » les deux appuis de sa liberté, le tribunat et » l'appel, ne croyez pas que vous puissiez » exercer, au gré de vos passions, un empire » tyrannique sur nos femmes et sur nos enfans. » Exercez-le, si vous voulez, sur nos personnes; mais que leur chasteté soit à l'abri de vos violences. » Icilius conclut en disant qu'un

pur et légitime amour lui donnerait le courage de défendre jusqu'à la mort la liberté de celle qui lui est destinée comme épouse.

Les accens d'Icilius retentissent dans l'âme de chaque spectateur : la multitude attendrie est prête à se porter aux dernières extrémités. Appius s'en aperçoit ; il ne s'était pas attendu à rencontrer tant d'obstacles dans l'exécution de son projet ; et, craignant de compromettre la sûreté de sa personne et son autorité, il n'insiste plus : « Je vois, dit-il, qu'Icilius a con- » servé l'orgueil et la violence des tribuns, et » que son désir est d'exciter du trouble. Je ne » lui en fournirai pas l'occasion. Je veux bien , » en faveur de Virginius absent, et de sa qua- » lité de père, par égard surtout pour la cause » commune de la liberté, remettre le jugement » de cette affaire à demain ; mais , si Virginius » ne comparaît point d'ici à cette époque, je » déclare dès à présent à Icilius, comme à tous » ceux qui m'écoutent, que je passerai outre ; » et, s'il est des réfractaires, je n'aurai pas be- » soin, pour réprimer leur insolence, d'em- » ployer d'autres licteurs que les miens. »

Appius, après ces mots, resta encore quelques momens sur son siège, afin qu'on ne soupçonnât pas qu'il n'était venu au tribunal que pour cette affaire ; et, personne ne se présentant pour plaider devant lui, il se retira très-

inquiet des suites de l'événement qui venait de se passer.

A son retour dans sa maison, il envoya un courrier à ses collègues, et leur recommanda de retenir Virginus sous bonne et sûre garde. Mais Icilius et le fils de Numitorius, jeunes gens pleins de zèle et d'énergie, s'étaient empressés de monter à cheval, et d'aller prévenir le père de Virginie du danger que courait sa fille. Virginus obtint un congé avant l'arrivée du courrier d'Appius, et se rendit promptement à Rome.

La nouvelle de son arrivée déconcerta le décemvir, sans néanmoins le faire renoncer à son coupable projet. Le lendemain, Virginus se rend, dès le matin, à la place publique avec sa fille. Les regards craintifs de la jeune Romaine, sa contenance modeste, sa candeur, son front triste et baissé, l'altération de son teint, les larmes qui baignaient ses paupières, révélaient sa douleur, et prêtaient à sa beauté un attrait irrésistible. Son père, les bras étendus vers ses concitoyens qui remplissaient le forum, implore leur secours. Il leur peint, dans les termes les plus touchans et les plus énergiques, et son propre malheur et les périls dont leurs femmes et leurs filles sont elles-mêmes menacées. Icilius, avec cette éloquence d'une âme forte et sans reproche, représente,

de son côté ; au peuple combien le bonheur général est intéressé à la répression des attentats de la puissance. Appius arrive ; il monte sur son tribunal d'un air assuré, menaçant ; et, pour prévenir toute résistance, il fait descendre du Capitole les troupes sous son commandement, et leur enjoint de s'emparer de la place publique.

Claudius se présente. Il se plaint de ce qu'on ne lui a pas rendu justice la veille ; il expose de nouveau la demande qu'il a déjà faite. Le père de Virginie et ses autres parens démontrent jusqu'à l'évidence l'horrible mensonge de Claudius. Le décemvir, tout entier à son aveugle passion, refuse d'écouter jusqu'à la fin leur défense, et prononce que Virginie appartient à Claudius.

Le peuple frémit, et contient difficilement sa fureur : « Je sais bien, dit Appius, qu'il existe » des factieux et des rebelles qui ne veulent » que le désordre ; je saurai bien les punir. » Après ces paroles, il commande aux licteurs d'écarter le peuple, et de faire place à Claudius pour qu'il puisse enmener son esclave. La multitude se retire, et l'infortunée Virginie est livrée au complice d'Appius.

Le désespoir inspire tout à coup à Virginie la résolution la plus terrible. Il supplie Appius de lui permettre d'interroger, en présence

de sa fille, la femme qui l'a allaitée, afin de s'assurer de la vérité des faits soutenus par Claudius, et de se consoler par-là du jugement qui vient d'être rendu. Cette faveur lui est accordée : le peuple se retire, Virginius prend à l'écart sa fille avec sa nourrice, entraîne Virginie vers l'étable d'un boucher, se saisit d'un couteau, le lui enfonce dans le sein, et dit : « Voilà, ma chère fille, l'unique moyen de » te conserver l'honneur et la liberté ; » et retirant le couteau du corps de son enfant : « Par ce sang innocent, crie-t-il à Appius, » je dévoue ta tête aux dieux infernaux. »

Icilius et Numitorius entourent le corps de la victime : pénétrés de la plus vive indignation contre Appius, ils déplorent la funeste beauté de Virginie, et la cruelle vertu de son père. Les femmes fondent en larmes, et disent : « Est-ce donc pour assouvir la brutalité d'un » infâme déceuvr que nous mettons nos enfans » au monde ? »

Cependant Icilius se plaint de l'oppression où gémit le peuple depuis qu'on lui a retiré les deux plus fermes remparts de sa liberté, le tribunat et le consulat. La multitude s'enflamme. Appius envoie des licteurs pour se saisir d'Icilius : le peuple se range autour de lui et le défend. Appius accourt avec une troupe de jeunes patriciens ; on brise leurs faisceaux, on

l'on s'en sert contre eux. On élève le corps de Virginie sur la place publique; on demande vengeance. Appius est contraint de se soustraire à la fureur du peuple. Le spectacle des funérailles de Virginie ajoute à la haine déjà portée aux décemvirs. Les dames romaines parsement de fleurs, ornent de couronnes le lit sur lequel son corps est étendu. Quelques-unes y jettent leurs ceintures et leurs bracelets, d'autres les ornemens de leur tête.

Tandis qu'on rend les plus grands honneurs à Virginie, son père arrive au camp d'Algidum, harangue les soldats, et se dirige avec eux vers Rome. Les citoyens se joignent à l'armée : le gouvernement des décemvirs est détruit; les tribuns militaires sont créés; et, si le sang de l'innocence fut répandu, il servit du moins à rendre un grand peuple à la liberté (1).

(1) Tite-Live.

CHÉLONIDE,

FEMME DE CLÉOMBROTE, ROI DE SPARTE.

(Avant Jésus-Christ, 427.)

L'ÂME de Chélonide fut le sanctuaire de toutes les vertus. Fille respectueuse et dévouée, épouse fidèle et tendre, elle eut à supporter l'horrible douleur de voir Léonide son père, et Cléombrote son époux, détrônés tour à tour l'un par l'autre. Dans ces circonstances fatales, Chélonide se fit toujours un devoir de partager l'infortune ou de son époux ou de son père.

Les Lacédémoniens, maîtres de la Grèce et vainqueurs de l'Asie, acquirent le plus haut degré de gloire et de puissance, tant qu'ils observèrent les sages lois de Lycurgue. Mais l'amour de l'or s'introduisit chez ce peuple, et y fit naître le luxe et la mollesse. Telle était la situation de Sparte, lorsque Léonide parvint au trône. Pendant son séjour en Asie, Léonide avait contracté le goût des richesses et de la volupté. Il voulut transporter le faste et l'orgueil des rois de Perse dans un gouvernement dont la modération et la justice furent autrefois la base. La conduite de Léonide menaçait

de sa ruine prochaine une ville qui n'avait dû son antique gloire qu'à ses mœurs simples et pures.

Agis, à peine âgé de vingt ans, venait d'être nommé roi concurremment avec Léonide. Le caractère d'Agis différait entièrement de celui de son collègue. Il disait hautement qu'il ne se souciait pas d'être roi, s'il ne devait faire revivre les lois et la discipline de l'ancienne Sparte, et mit tout en usage pour y réussir. Ce projet, qui flattait la classe pauvre du peuple, en lui accordant l'abolition des dettes et le partage des terres, la rangea du parti d'Agis. Les riches soutinrent en vain la cause de Léonide. Il fut accusé et poursuivi en vertu d'une ancienne loi qui condamnait à mort celui qui, sorti de Sparte, serait allé s'établir chez les étrangers. Dans ce procès, on fit intervenir Cléombrote, et on lui persuada de demander la couronne, comme étant de race royale et gendre de Léonide.

Léonide, effrayé des poursuites dirigées contre lui, se réfugia dans le temple de Minerve. Chélonide l'y suivit, et se rendit suppliante avec lui. Léonide, sommé de se présenter, ne comparut point; on lui ôta la royauté pour en revêtir Cléombrote. Loin de consentir à partager un trône que son époux obtenait au préjudice de son père, la vertueuse Chélonide

dédaigna le rang dont elle n'aurait pu jouir sans douleur, et suivit son père à Tégée, où il alla chercher un asile. Mais Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée, avant d'avoir pu opérer le partage des terres. Pendant son absence, l'éphore Agésilas abusa du pouvoir qui lui était confié, pour commettre les violences et les injustices les plus criantes, et il provoqua la haine générale. Alors les mécontents rappellèrent Léonide, et le replacèrent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même, irrité de n'avoir pas vu se réaliser ses espérances.

Agis et Cléombrote furent à leur tour contrainsts de pourvoir à leur sûreté. L'un se réfugia dans le temple de Minerve, l'autre dans celui de Neptune.

Animé de colère contre son gendre, Léonide, oubliant les devoirs les plus saints, osa se transporter dans le temple, accompagné d'une troupe de soldats. Non content de violer ce pieux asile, il éclata en menaces contre Cléombrote, lui reprocha, au mépris des liens qui les unissaient, de s'être élevé contre lui pour le dépouiller de la royauté, et pour le chasser de sa patrie. Cléombrote, ne pouvant se disculper de cette accusation, gardait le plus profond silence, et sa contenance attestait sa confusion. Chélonide se tenait assise auprès de son époux avec ses deux enfans à ses pieds, couverte d'ha-

bits de deuil et les cheveux en désordre. L'âme déchirée de la cruelle situation de Cléombrote, elle s'écria : *Mon père, ces habits lugubres, ce visage abattu, et cette affliction où vous me voyez, ne sont point l'effet de la compassion que j'ai pour Cléombrote; ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, et pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il, pendant que vous réglez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, que je continue à vivre dans la désolation où je me trouve? ou faut-il que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé de vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfants, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous-même ne le désirez, lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui fut si chère. Car ne croyez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrai-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu, par mes prières, toucher de compassion ni mon mari pour mon père, ni mon père pour mon mari; fille et femme toujours affligée, et toujours méprisée par les miens?*

En finissant ce triste discours , Chélonide appuya son visage sur la tête de son époux , qu'elle tint étroitement embrassé durant quelques instans ; puis elle tourna vers les assistans ses yeux obscurcis par la douleur , et ses larmes et ses regards semblaient implorer leurs secours.

Léonide , attendri par la douleur et par les prières de sa fille , lui accorda la vie de son époux ; mais il la supplia de rester auprès de lui , et de ne pas abandonner un père qui lui donnait une si grande preuve de sa tendresse. Chélonide ne put y consentir , et , dès que Cléombrote se fut levé , elle remit entre ses bras l'un de ses enfans , prit l'autre dans les siens , fit sa prière , baisa l'autel de la déesse , et suivit son époux en exil.

Chélonide avait quitté son époux et le trône , pour devenir la compagne et l'appui de son père , monarque proscrit et fugitif : elle renonça au trône , à son père , pour s'attacher à son époux , dès qu'il eut éprouvé les revers de la fortune (1).

(1) Rollin.

— ARTÉMISE II,

REINE DE CARIE, ET FEMME DE MAUSOLE.

(Avant Jésus-Christ, 370.)

ARTÉMISE II acquit autant de célébrité par sa vaillance que la première reine de ce nom en avait acquis dans la fameuse expédition de Xercès contre les Athéniens, mais elle se couvrit d'une gloire personnelle par sa tendresse conjugale. Cette princesse suivait son mari à la guerre, l'assistait de ses conseils dans l'administration du royaume, et réunissait la douceur, la prudence et la fermeté. Lorsqu'elle eut le malheur de perdre Mausole, voulant immortaliser ses regrets, elle fit bâtir un tombeau magnifique que l'antiquité plaça parmi les sept merveilles du monde. Le nom de *mausolée* a été donné depuis à tous les monumens érigés en l'honneur des morts.

Quatre fameux architectes Scopas, Timothée, Léocharis et Briaxis, furent chargés de la construction du tombeau de Mausole. Il avait soixante-trois pieds du midi au septentrion, les deux autres côtés étaient un peu moins larges ; ce monument contenait quatorze cent onze

pieds de tour, sa hauteur s'élevait à vingt-cinq coudées (1), et son enceinte renfermait trente-six colonnes. Scopas se chargea de la partie située à l'orient; Timothée, de celle du midi; Léocharis, de celle du couchant, et Briaxis de celle du septentrion.

Artémise, continuellement occupée de son amour et de sa douleur, mêlait chaque jour dans sa boisson des cendres de son époux, et elle fonda un prix pour celui qui réussirait le mieux à faire l'éloge de Mausole : Théopompe de Chio remporta le premier prix.

Ces tristes soins n'empêchèrent point Artémise de remplir dans toute leur étendue les devoirs imposés aux rois, et de veiller à la sûreté de ses états ainsi qu'à celle de sa couronne.

Les Rhodiens formèrent le projet de la détrôner, mais ses chagrins n'avaient abattu ni sa valeur, ni son esprit. Elle entreprit avec succès la guerre contre les Rhodiens, et repoussa les ennemis jusque dans leur ville, qu'elle assiégea en personne. Maîtresse de Rhodes, elle crut en devoir traiter les habitans avec rigueur; et, pour perpétuer leur honte et sa gloire, elle érigea dans l'enceinte de leurs murailles deux

(1) Mesure ancienne qu'on peut évaluer à un pied trois pouces environ.

statues de bronze ; l'une représentait Rhodes habillée en esclave , et l'autre Artémise qui marquait sa captive d'un fer chaud. C'était chez les Rhodiens un devoir religieux de ne jamais abattre aucun trophée , même ceux de leurs ennemis. Toutefois , le monument bâti par Artémise blessant et leurs regards et leurs cœurs , ils le firent , dans la suite , entourer d'un édifice , et défendirent , sous peine de mort , de pénétrer dans l'intérieur.

Les travaux d'Artémise , les victoires qu'elle remportait , la terreur qu'elle imprimait à ses ennemis , et la tendre vénération qu'elle inspirait à ses peuples , ne purent soulager le chagrin qu'elle conservait de la perte d'un époux adoré. Elle mourut avant d'avoir vu achever le monument érigé à la mémoire de Mausole. Les architectes ne le continuèrent pas moins ; Pythus même se réunit à eux , et il éleva au-dessus du mausolée une pyramide sur laquelle il plaça un char de marbre attelé de quatre chevaux.

(1) Hérodoté.

CORNÉLIE,**MÈRE DES GRACQUES.**

(Avant Jésus-Christ, 133.)

TIBÉRIUS GRACCHUS , une fois censeur , et deux fois consul , avait vu un double triomphe récompenser ses exploits ; mais les hautes dignités de Gracchus contribuèrent moins encore à sa gloire que ses vertus.

Une ancienne inimitié régnait entre ce vertueux citoyen et le grand Scipion. Ce dernier se trouvant exposé à une persécution injuste de la part des tribuns du peuple , Gracchus prit sa défense. Cette noble conduite lui mérita l'estime de Scipion , qui , pour lui témoigner sa reconnaissance , lui donna la main de sa fille Cornélie.

Douze enfans naquirent de ce mariage ; Cornélie eut le malheur d'en perdre neuf , et de perdre aussi son époux. Demeurée veuve avec deux fils et une fille , elle apporta tous ses soins à leur éducation , et gouverna sa maison avec tant de sagesse et de prudence , que sa réputation s'étendit au delà des limites de l'empire romain.

Ptolomée , roi d'Égypte , entendant sans cesse parler avec admiration des vertus et des grâces de Cornélie , envoya à Rome une députation pour la demander en mariage. Cornélie aima mieux rester la veuve d'un citoyen romain , que d'épouser un roi. Elle unit sa fille Sempronia au second Scipion l'Africain. Cornélie ne voulut confier qu'à elle seule le soin de développer les talens que ses fils avaient reçus de la nature. Elle leur procura les meilleurs maîtres de Rome , et ils apprirent avec succès les langues grecque et latine. Ils se formèrent aux belles-lettres et aux sciences. Ils puisèrent en outre , dans la conversation de leur mère , une heureuse facilité à s'énoncer , et une pureté de langage rare dans une ville où l'on se livrait davantage aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit. Cicéron et Quintilien font le plus grand éloge des lettres de Cornélie. Avec un extérieur plein de noblesse et de dignité , cette illustre romaine se montra toujours supérieure aux faiblesses naturelles à son sexe.

Une femme très-riche , de la Campanie , étant venue la visiter , lui montra un coffre rempli de diamans et de bijoux qu'elle étalait avec complaisance sous ses yeux , et demanda à voir ses parures. Cornélie tourna avec adresse la conversation sur un autre sujet , jusqu'au retour de ses fils , occupés alors à écouter les

leçons d'un professeur célèbre. Aussitôt qu'ils entrèrent dans son appartement, elle les présenta à l'étrangère, en disant : « Voilà mes bijoux et mes ornemens. »

Les deux fils de Cornélie, Tibérius et Caius, ne tardèrent pas à se distinguer par leur éloquence. Tibérius, jeune encore, fut nommé augure, servit sous Scipion en Afrique, sous Mancinus, en Espagne, en qualité de questeur, et conclut avec les Numantins un traité qui sauva la vie à vingt mille citoyens. Attaché au parti du peuple, et devenu tribun, Tibérius renouvela la proposition des lois agraires, qui avaient pour objet le partage des terres conquises, entre les citoyens romains, terres que les sénateurs s'étaient injustement appropriées. Un des tribuns, gagné par les sénateurs, s'opposa à la loi. Tibérius, n'ayant pu le ramener à son avis, le fit déposer, et la loi fut adoptée.

Le sénat ne tarda point à se venger de Tibérius; il l'accusa d'aspirer à la tyrannie, et le fit assassiner dans une sédition.

Caius, son frère, passa en Sardaigne, en qualité de questeur, revint à Rome, y fut nommé tribun, et se distingua par son opposition aux injustes prétentions du sénat. Cet ardent défenseur des droits du peuple subit bientôt le même sort que son frère. On jeta son corps

dans le Tibre. Quelques-uns de ses amis l'en retirèrent pour le porter à Mysène, où était Cornélie. A l'aspect du corps de Caius, cette mère infortunée ne se laissa point aller à des regrets superflus : elle crut mieux honorer la mémoire de ses fils en renfermant sa douleur, qu'en s'y abandonnant.

Cornélie se retira dans une maison de campagne. Son rare mérite y attira la société des hommes d'état et des savans les plus distingués. Elle leur racontait les particularités les plus intéressantes de la vie publique et privée de Scipion l'Africain, son père ; et, lorsqu'elle parlait de ses enfans, on ne voyait couler de ses yeux aucune larme. Le son de sa voix ne paraissait pas même altéré. Elle redisait les circonstances de leur mort avec le plus grand calme, et regardait les lieux sacrés où ses enfans avaient perdu le jour, comme des tombeaux dignes des Gracques.

Quelques personnes attribuaient ce stoïcisme à l'épuisement de ses forces. « Insensés ! dit Plutarque, qui ne savaient pas combien un excellent naturel et une heureuse éducation peuvent élever l'âme au-dessus de la fortune, et la mettre en état de triompher de la douleur (1). »

(1) Valère Maxime, Plutarque,

MONIME ;

FEMME DE MITHRIDATE.

(Avant Jésus-Christ, 88.)

VAINQUEUR des aigles romaines , ayant asservi à ses lois toutes les provinces de l'Asie-Mineure , plusieurs états de la Grèce , toutes les îles de l'Archipel , excepté celle de Rhodes , Mithridate visita les nombreuses contrées qu'il venait d'ajouter à son royaume. Il les parcourait , environné des applaudissemens de ses nouveaux sujets , lorsqu'il vit , à Stratonicee , ville de la Carie , la jeune Monime , aussi célèbre par sa sagesse que par sa beauté. Épris de l'éclat de la gloire , le cœur de Mithridate n'était pas néanmoins insensible aux charmes de l'amour. Monime triompha du guerrier qui triomphait de tant de peuples ; mais ni les victoires de Mithridate , ni la couronne qui parait son front , ni les trésors immenses qu'il lui offrait , rien ne put ébranler la vertu de Monime. Elle rejeta un hommage impur ; et Mithridate , convaincu qu'il ne parviendrait pas à la séduire , l'épousa solennellement , lui donna le titre de reine , et posa le diadème sur sa tête. Monime ,

peu jalouse d'une grandeur qu'elle n'envisageait que comme un pompeux esclavage , ne consentit à cet hymen que par obéissance pour ses parens , et dans l'espoir de relever sa patrie abattue. Sa famille , ses amis la félicitèrent du rang où la plaçait l'amour de Mithridate ; mais , loin d'en sentir de la joie et de l'orgueil , elle regrettait d'y monter. Elle savait que la fortune n'élève guère sur le théâtre du monde que ceux qu'elle s'attache à persécuter , et que le bandeau des rois couvre rarement un front serein. Aussi , quand elle s'éloigna du beau ciel de la Grèce , ses yeux se mouillèrent de larmes , et le palais de son époux , rempli d'une garde d'hommes barbares , ne lui parut jamais qu'une prison magnifique. Elle y regrettait continuellement l'humble toit de ses aïeux et les caresses de sa mère.

La puissance due aux armes passe presque toujours comme un songe éblouissant que suit un funeste réveil. Mithridate , dépouillé de ses conquêtes , poursuivi par Lucilius jusque dans le sein du royaume de Pont , et contraint de recourir à la fuite , frémit à la seule idée de voir tomber les personnes qui lui étaient chères aux mains de ses ennemis. Dans son désespoir il envoya , par l'eunuque Bacchidas , l'ordre de mourir à deux de ses sœurs encore filles , Roxane et Statira. La première s'emporta

contre la barbarie de son frère ; la seconde , au contraire , le remercia d'avoir , dans un danger aussi pressant pour lui-même , songé à lui procurer les moyens de se soustraire à la honte de l'esclavage.

L'eunuque Bacchidas était aussi chargé de porter un ordre semblable aux femmes de Mithridate , Bérénice et Monime : seulement , par grâce , leur époux leur abandonnait le choix du genre de mort le plus doux et le plus prompt. Bérénice prit une coupe de poison. Au moment où elle la portait à ses lèvres , sa mère insista pour la partager avec elle ; Bérénice céda à cette triste prière. Le poison agit soudain sur la mère , affaiblie par l'âge ; moins actif sur la jeune Bérénice , il ne lui procura que les convulsions horribles de la mort , sans lui en procurer le bienfait. Fatigué de sa longue agonie , l'eunuque l'étrangla.

Mais , depuis son hymen , chaque jour plus infortunée , déplorant une beauté fatale qui lui avait donné , au lieu d'un époux , un maître despotique , retenue loin des lieux enchanteurs de sa naissance , et dans son palais moins reine que prisonnière , Monime reçut sans effroi l'arrêt de sa mort. Aussitôt que Bacchidas le lui eut prononcé , elle détacha de son front le bandeau royal , et , le nouant autour de son col , s'en pendit ; mais le bandeau trop faible , se rompant ,

elle s'écria : *O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu pas au moins à ce triste service ?* Après ces mots, elle jeta le bandeau à terre, cracha dessus et tendit la gorge à l'eunuque. Témoins de cet affreux spectacle, les femmes de Monime, fondant en pleurs, repoussent Bacchidas du geste et de la voix, lui adressent tour à tour des injures, des prières, et s'arrachent les cheveux. L'eunuque, saisi de respect, demeure incertain s'il doit obéir à son maître, et ne lève que d'une main tremblante le fer prêt à trancher les jours de la reine. Elle rassure cet homme, et, d'une voix touchante, le supplie de la délivrer enfin d'une existence qui lui pèse depuis si long-temps : il frappe, mais en détournant les yeux, et comme épouvanté de ce meurtre qu'il commet. Monime reçoit le coup avec le sourire sur les lèvres, et son âme pure s'envole habiter les régions célestes.

Hérode et Mithridate ont, à six siècles de distance, également mérité l'admiration et la haine de l'univers. Leur ambition, leur gloire et leurs fureurs les firent tremper la main dans le sang de plusieurs personnes illustres, causèrent la destruction de cités entières, et leur barbare amour coûta la vie à leurs vertueuses épouses.

Mariamne et Monime, exemples terribles des

vicissitudes du sort, enseignent aux femmes à redouter les misères d'un grand nom, et ces avantages extérieurs, trop souvent la cause de sinistres catastrophes, et le plus souvent encore achetés par la paix de la conscience. La félicité des femmes ne repose pas sur la grandeur et sur la beauté, mais sur la pratique constante de leurs modestes devoirs. La religion et l'étude leur montrent la route qu'elles doivent suivre pour trouver le bonheur; et, lorsqu'il leur échappe, elles les instruisent du moins à la résignation, une des premières et des plus essentielles vertus de leur sexe. Mariamne et Monime puisèrent dans ces sources divines l'élévation d'âme et la force d'esprit qui leur donnèrent le courage de vaincre et la fortune et le trépas (1).

(1) Joseph, histoire des Juifs.

ALEXANDRA,**REINE DES JUIFS.**

(Avant Jésus-Christ, 70.)

ALEXANDRE JANNIUS, vaillant guerrier, mais prince cruel et sanguinaire, vit son règne troublé par des séditions continuelles. Sa tyrannie et le supplice de cinquante mille Juifs, livrés à la mort dans l'espace de six ans, n'ayant point arrêté les conspirations formées contre lui, il essaya de la clémence. Elle ne parut que de la faiblesse, et, loin d'éteindre la haine, ne servit qu'à la laisser éclater plus librement. Une partie du peuple se révolta, et n'eut pas honte d'appeler à son secours le roi Démétrius Euchérès.

Démétrius vainquit Alexandre; les Juifs, satisfaits de s'être vengés, abandonnèrent Démétrius, dont ils redoutaient autant les secours, qu'ils les avaient désirés, se soumirent à Alexandre, et l'aidèrent à contraindre l'étranger de sortir de la Judée.

La victoire d'Alexandre devint funeste au peuple d'Israël. Ce roi couvrit ses états de prisons et d'échafauds : il ne trouvait plus de

plaisir qu'à répandre le sang ; et, pour se créer des jouissances dignes de sa barbarie, pendant un festin qu'il partageait avec ses femmes, il fit crucifier sous leurs yeux huit cents prisonniers, qui venaient eux-mêmes d'être témoins du supplice de leurs femmes et de leurs enfans.

Une nouvelle guerre entreprise contre Alexandre par Antiochus, successeur de Démétrius, et qui s'était joint aux Arabes, valut de nouveaux lauriers au roi des Juifs ; et sa gloire affaiblit dans Israël le souvenir de sa cruauté.

Cependant il paraissait certain que ses crimes seraient, après sa mort, punis sur sa famille ; la terreur avait enchaîné la haine, mais on pouvait craindre que le peuple, et surtout les Pharisiens, qu'Alexandre s'était aliénés par sa hauteur, et que leurs richesses et leur crédit mettaient en état de tout entreprendre, ne préparassent en silence une révolution. L'âge et les infirmités du roi lui ôtaient les moyens de réformer son gouvernement et de regagner la confiance des Juifs. Toutefois, jaloux de laisser son trône à sa famille, il chercha à tranquilliser Alexandra, sa femme, sur la situation du royaume, et, quelques momens avant d'expirer, il lui dit : « Si vous suivez mon conseil, » vous conserverez paisiblement le trône. Car » chez d'abord ma mort aux soldats ; quand » vous serez retournée à Jérusalem, gagnez

» l'affection des Pharisiens ; confiez-leur quel-
» que autorité : ils ont tout pouvoir sur l'esprit
» du peuple, et disposent de sa haine et de
» son amour. Feignez de me blâmer pour qu'ils
» célèbrent vos louanges ; remettez mon corps
» entre leurs mains, dites que vous leur per-
» mettez de se venger du mal que je leur ai fait,
» en me privant de la sépulture ; enfin, promet-
» tez que vous ne ferez rien sans leur conseil,
» et je vous assure que, si vous flattez ainsi
» leur orgueil, au lieu de déshonorer ma mé-
» moire, ils me feront de magnifiques funé-
» railles, et vous laisseront gouverner avec une
» pleine autorité (1). »

Ces instructions données à sa femme, Alexan-
dre la nomma régente, et lui abandonna le
droit de disposer de la couronne en faveur de
celui de ses fils qu'elle jugerait le plus digne de
la porter.

Alexandra suivit les conseils de son époux,
et les Pharisiens qu'elle sut flatter avec adresse,
au lieu de s'unir pour lui ôter le pouvoir, s'u-
nirent pour le lui conserver. Hyrcan, l'aîné de
ses fils, d'un caractère indolent, n'aimait que
le plaisir et le repos. Aristobule, son puîné,
doué de beaucoup d'esprit, était actif, labo-
rieux et brave. La reine le regardait comme

(1) Histoire universelle du comte de Ségur.

trop audacieux pour ne pas le craindre , et voulait se conserver à elle-même la puissance souveraine. Comme elle avait gagné l'affection du peuple par les bienfaits , les récompenses , et la protection qu'elle accordait en secret aux malheureux pendant le règne de son mari , elle vit tout Israël disposé à servir ses desseins. Toutefois , elle crut nécessaire ; pour les voiler , de nommer Hyrcan , grand sacrificateur , et roi d'Égypte. Alexandra retenait ainsi le sceptre dans ses mains et ne manquait point à la justice. Hyrcan n'eut véritablement que l'exercice de la grande sacrificature et les marques de la royauté , et son frère Aristobule fut contraint de vivre en simple particulier.

La régente , habile politique , confia aux Pharisiens l'administration et le soin des affaires les plus importantes ; elle exigea même que le peuple leur obéît , et les Pharisiens , autant par estime que par reconnaissance , lui abandonnaient l'initiative dans toutes les circonstances importantes , et s'en rapportaient toujours à ses décisions.

Alexandra avait été l'ornement du trône et le refuge des infortunés pendant le règne d'Alexandre. Sa pitié , sa douceur , sa bonté , sa bienfaisance ; lui concilièrent également l'amour du peuple et des grands. Elle prévint les troubles et régna neuf ans avec gloire. Sa mort

affligea tous les Juifs. Le respect et l'attachement que lui portaient les divers ordres de l'état, la paix et l'abondance dont Israël a joui pendant le cours de sa régence, prouvèrent qu'elle était vraiment digne de commander, et que ce fut moins l'orgueil de régner que le désir de rendre sa patrie heureuse, qui lui fit retenir l'autorité suprême (1).

(1) Joseph, histoire des Juifs.

— AMAGE,

REINE DES SARMATES.

(Avant Jésus-Christ, environ 60.)

AMAGE, femme de Médosac, roi des Sarmates, peuple établi le long des côtes du Pont, possédait un esprit supérieur, une âme forte et élevée. Cette princesse magnanime, indignée de voir son époux employer à des plaisirs honteux, tous les instans qu'il aurait dû consacrer aux devoirs qui imposent le rang suprême, se mit à la tête du gouvernement. Elle donnait souvent des audiences publiques, faisait toujours droit aux demandes portées au pied du trône, veillait à l'entretien de l'armée, et garnissait elle-même de troupes les postes qui défendaient les frontières de ses états, lorsqu'elles étaient attaquées. Amage conduisait en personne les Sarmates contre les ennemis, dont elle repoussa plusieurs fois les incursions. Protectrice des droits du faible, elle volait au secours des princes ses voisins, lorsqu'ils étaient opprimés, ou que le fléau de la guerre les accablait.

La renommée porta le bruit de ses hauts faits dans toute la Scythie; les peuples de la Chersonèse Taurique, ayant à se plaindre d'un roi scythe de leur voisinage, eurent recours à la protection de la reine, et firent alliance avec elle. Amage écrivit d'abord à ce roi, pour lui ordonner de laisser la Chersonèse en repos: ce prince méprisa son ordre. Alors, Amage choisit cent vingt hommes des plus vigoureux et des plus vaillans, leur fournit à chacun trois chevaux, et résolut d'aller avec eux délivrer ses alliés. Elle part, et dans l'espace d'une journée franchit la distance de douze cents stades (environ cinquante de nos lieues), arrive à la ville royale, tue les gardes des portes, et s'en rend maîtresse. Les Scythes, surpris de cette attaque imprévue, croient les ennemis en plus grand nombre. L'alarme se répand dans la ville, le trouble et la consternation paralysent le courage des habitans, qui, au lieu de chercher leur salut dans la résistance, ne songent qu'à se dérober au péril. Amage va droit au palais, en force l'entrée, tue le roi, ses parens, ses amis, s'empare du pays et le donne aux Scythes de Chersonèse; mais, voulant que la justice succédât à la vengeance, elle en nomme roi le fils de celui qu'elle vient de tuer, et lui recommande de gouverner avec sagesse, avec loyauté, de ne point perdre de vue le sort que

s'était attiré son père, et de respecter les barbares et les Grecs de son voisinage, s'il voulait conserver sa couronne (1).

(1) Histoire des Sarmates.

CLÉOPATRE,

REINE D'ÉGYPTE.

(Avant Jésus-Christ, 48.)

PTOLÉMÉE AULÈTE, roi d'Égypte, avait laissé à sa mort quatre enfans ; deux princes nommés Ptolémée, et deux princesses, Cléopâtre et Arsinoé. Il ordonna, par son testament, que l'aînée de ses filles épouserait l'aîné de ses fils, et règnerait conjointement avec lui. Ces mariages, commandés par la politique, étaient non-seulement d'usage dans la famille régnante, mais même sanctionnés par la loi de l'état.

Pour assurer l'exécution de ses dernières volontés, Ptolémée mit ses enfans sous la tutelle du peuple romain.

A la mort de son père, Cléopâtre entra dans sa dix-septième année, son frère dans sa quatorzième.

Cette princesse, ambitieuse et fière, voulut se rendre maîtresse du gouvernement. L'eunuque Photin, favori du roi, et qui exerçait sous son nom l'autorité, s'opposa au projet de Cléopâtre ; et, de prétentions en prétentions, le jeune roi en vint à une rupture ouverte avec

sa sœur. Le sénat de Rome , alors influencé par Pompée , rendit un décret en faveur de Ptolémée. Fort de ce décret , il chassa Cléopâtre de l'Égypte. La princesse se retira en Syrie avec sa sœur Arsinoé , et y rassembla des troupes.

Sur ces entrefaites , César avait vaincu Pompée. En qualité de consul du peuple romain , il ordonna à Ptolémée et à sa sœur de congédier leurs armées , et de venir plaider leur cause en sa présence.

Cléopâtre , fondant son espoir sur l'éclat de ses charmes , désirait obtenir une audience particulière du consul ; mais il se trouvait alors à Alexandrie , ville encore soumise au pouvoir de Ptolémée. La reine monte dans une petite barque , aborde , pendant la nuit , sur le rivage auprès duquel était situé le palais de César. Elle s'enveloppe dans une couverture , pénètre secrètement jusqu'au consul , qui , séduit par ses grâces , par son éloquence et par ses artifices , la déclara souveraine de l'Égypte avec son frère.

Cet arrêt et la réclamation que César faisait de quarante millions de sesterces que lui devait Ptolémée , enflammèrent Photia de fureur. Il excite les Égyptiens contre le consul ; ceux-ci lèvent une armée , et assiègent César dans Alexandrie.

Pendant cette guerre , César , qui venait

d'être nommé dictateur pour un an, eut à soutenir plusieurs combats. L'ennemi lui opposa une vigoureuse résistance ; mais Ptolémée périt dans la dernière bataille. César, bientôt maître de l'Égypte, en donna le commandement à Cléopâtre et à son jeune frère.

Cependant César, oubliant les grands intérêts qui lui étaient confiés et le propre soin de sa gloire, restait depuis neuf mois à Alexandrie, où il s'occupait uniquement de plaire à Cléopâtre. Dans ce dessein, il entreprit de visiter avec elle tout le pays, s'embarqua sur un bâtiment superbe, remonta le Nil, et se préparait à pénétrer jusqu'en Éthiopie, lorsque les murmures de l'armée et les progrès de Pharnace en Asie le rendirent à lui-même. Il prit les précautions nécessaires pour affermir Cléopâtre sur le trône, et se sépara d'elle.

Après cinq triomphes consécutifs, César, nommé dictateur perpétuel, profite de la paix pour former des établissemens utiles. Toutefois le soin des affaires publiques ne l'empêche pas de se souvenir de Cléopâtre, qu'il a laissée en Égypte. Il l'appelle à Rome, l'environne des plus grands honneurs ; et, si l'on en croit Cicéron, il allait publier une loi par laquelle il devait lui être permis d'épouser cette princesse. Mais le pouvoir despotique qu'il exerçait anima contre lui ses concitoyens, à la tête desquels

était Brutus. Pour sauver la liberté, ils percèrent César de vingt-trois coups de poignard, au milieu du sénat, le jour même où il se préparait à se faire déclarer roi. Cléopâtre, déçue de l'espoir de régner sur Rome, se retira en Égypte.

La mort de César, loin de rendre les Romains à la liberté, amena l'anarchie et prépara le despotisme. L'infâme triumvirat succéda au gouvernement modéré de César.

Un des triumvirs, Antoine, homme brave, mais ambitieux, vain, adonné à la mollesse, passa en Grèce et en Asie pour y lever des impôts. Cléopâtre, douée d'une âme forte, élevée, audacieuse, d'un esprit vif, brillant, enjoué; Cléopâtre, idolâtre de tous les plaisirs, habile à prendre tous les soins, moins occupée à satisfaire ses goûts qu'à étudier ceux des personnes que son ambition lui faisait un besoin de s'attacher, sentit que, pour parvenir à subjuguier un homme du caractère d'Antoine, elle devait feindre de le dédaigner. Elle ne se rangea donc point parmi les flatteurs du triumvir. Antoine, blessé de la conduite de la reine, lui envoya l'ordre de venir le trouver à Tarse, sous prétexte des secours qu'elle avait donnés à Brutus. Cléopâtre ne s'alarme pas de cet ordre. Elle prépare de riches présents pour Antoine et pour ses amis; et, quoique pressée, par plusieurs

messages, de se mettre en route, elle ne se hâte point d'obéir, veut se faire attendre, et s'occupe des préparatifs de son entrée à Tarse. Cette ville est arrosée par le fleuve Cydnus, qui se jette dans la mer deux ou trois lieues au-dessous. La princesse résolut de remonter ce fleuve jusque sous les murs de la ville.

La gondole de Cléopâtre ressemblait à cette conque magnifique où l'on feint que Vénus parut sur les eaux. Les voiles du navire, couleur de pourpre, flottaient au gré des vents. Ses cordages de soie brillaient de mille couleurs éclatantes. Vêtus en dieux marins, les rameurs maniaient en cadence leurs rames d'argent au son de la plus douce mélodie. L'air s'embaumait au loin des parfums délicieux qui s'exhalaient de la gondole. Cléopâtre, assise sous un pavillon semé d'étoiles d'or, était entourée d'une troupe d'enfans en amours. Les ailes de ces enfans servaient à rafraîchir continuellement l'air autour de la princesse. Ses femmes, représentant les Grâces et des Néréides, restaient appuyées les unes sur le timon de la gondole, les autres sur les cordages; toutes avaient pris des attitudes agréables. La pompe extraordinaire de ce spectacle attira bientôt sur les deux bords du fleuve une multitude immense de peuple.

Au moment de l'arrivée de Cléopâtre, An-

toine donnait audience sur son tribunal dans la place publique. La foule qui l'entourait s'éloigne tout à coup avec rapidité ; il en cherche la cause ; son oreille est frappée de ces mots : *Vénus arrive ! Vénus arrive !*

Cléopâtre descend majestueusement de son vaisseau. Des cris d'acclamations la suivent ; Antoine les a entendus , et déjà Cléopâtre triomphe. Le triumvir l'envoie prier d'assister à son repas. La reine répond qu'elle désire lui offrir le sien ; il accepte. La plus grande magnificence présidait au festin. Cléopâtre parlait huit langues avec une égale facilité ; le son de sa voix avait une douceur attirante. Elle amena adroitement l'entretien sur les sujets les plus agréables à Antoine , et trouva bientôt dans son juge et dans son maître l'esclave le plus soumis.

Cléopâtre , qui avait empoisonné son frère afin de régner seule , obtint d'Antoine la paisible possession du royaume d'Égypte ; et, pour s'affermir sur le trône ; elle n'hésita point à faire mourir sa sœur Arsinoé.

Antoine parcourut quelques provinces de la Syrie, où sa présence était nécessaire ; ensuite il s'empressa de rejoindre Cléopâtre à Alexandrie , et l'épousa secrètement.

La passion d'Antoine s'accroissait chaque jour. En vain la guerre éclatait de toutes parts

en Asie et en Italie. Tranquille au sein des voluptés, Antoine oubliait tout auprès de Cléopâtre. Il négligeait les intérêts les plus importants pour s'abandonner aux amusemens les plus frivoles; il ne connaissait plus d'autre gloire que celle de plaire à cette femme artificieuse; et ce grand capitaine, aveuglé par un indigne amour, semblait ne mettre son orgueil que dans le succès des choses les plus futiles.

Un jour qu'il se livrait avec Cléopâtre au plaisir de la pêche, extrêmement chagrin de ne rien prendre en présence de la reine, il ordonna à des plongeurs d'attacher à son hameçon des poissons déjà pris. Cléopâtre s'aperçut de la ruse, et fit attacher à la ligne d'Antoine un poisson salé. Tout le monde éclate de rire; Antoine laisse échapper un geste de dépit : « Seigneur, lui dit Cléopâtre, donnez-nous les » lignes à nous autres petits rois d'Égypte : » quant à vous, votre chasse et votre pêche » sont des villes et des empires. »

Les succès des Parthes et ceux d'Octave, tirèrent enfin Antoine de son assoupissement. Il s'absenta durant cinq ans d'Alexandrie. Dans cet intervalle, il épousa solennellement Octavie, sœur d'Octave, et parut ne plus songer à Cléopâtre. Néanmoins, de retour en Syrie, il sentit renaître pour la reine son ancien amour. Il la rappela près de lui, la combla de bien-

faits, et ajouta à son royaume divers états de l'Asie.

Jalouse d'assurer pour jamais son pouvoir sur le cœur d'Antoine, Cléopâtre empêcha sa réunion avec Octavie, qui s'était mise en route pour venir retrouver son mari. L'affront reçu par cette vertueuse épouse indigna tous les Romains contre Antoine; mais lui, comme s'il eût pris à tâche de se jouer de leurs plaintes et de marcher à sa ruine, reconnut Cléopâtre pour son épouse légitime, et déclara rois des rois les enfans provenus de son union avec elle. L'ambitieux Octave profita de l'imprudente conduite de celui qu'il redoutait, pour le rendre odieux aux Romains. Inutilement les amis d'Antoine lui conseillèrent de renvoyer Cléopâtre en Égypte; cette princesse empêcha l'effet de leurs avis; et, pendant qu'Antoine rassemblait des troupes pour combattre Octave, elle le retint long-temps à Éphèse par les fêtes les plus brillantes.

Dans une de ses fêtes, la reine ayant défié Antoine de la surpasser en générosité, ordonna de fondre dans sa boisson une perle de la valeur d'un million, et l'avalala. Étrange effet de la vanité, qui fit prendre pour de la magnificence un acte de folie.

Antoine et Octave s'étaient mis en état de se mesurer. Leurs flottes se rencontrèrent u pro-

montoire d'Actium. La bataille s'engagea avec fureur. La victoire balançait entre eux , lorsque Cléopâtre , saisie d'une terreur panique , prit soudain la fuite avec soixante vaisseaux égyptiens. Antoine n'eut pas plutôt aperçu Cléopâtre en pleine mer , que , lâche envers ceux qui bravaient la mort pour lui , il courut sur les traces de la reine. Cette désertion assura le triomphe d'Octave. Antoine conservait d'immenses ressources : il pouvait vaincre encore avec ses redoutables légions ; mais , pendant sept jours , elles l'attendirent inutilement. Tout occupé de Cléopâtre , qui , désespérée d'un revers , fruit de son imprudence , n'osait plus se présenter devant Antoine , il abandonna sa fidèle armée ; et cette multitude , privée de son chef , se rendit enfin , quoique à regret , à Octave.

Cléopâtre retourna à Alexandrie ; Antoine ne tarda pas à l'y suivre. Remplie du dessein de résister à Octave , et convaincue en même temps que ses troupes ne pourraient soutenir le choc de toutes les forces de l'empire romain , Cléopâtre conçut la singulière idée de faire passer sa flotte dans la mer Rouge par l'isthme de Suez. Antoine la détourna de suivre ce plan impraticable , et se disposa à fermer au vainqueur les avenues de l'Égypte.

Pendant qu'Antoine s'occupait de ce soin , il

apprit que son armée de terre, sur laquelle il comptait encore, était passée sous les drapeaux d'Octave. Alors, se voyant dénué de ressources, il se détermina à se donner la mort; et plus calme, depuis qu'il eut pris cette résolution, qu'il ne l'avait été depuis sa défaite, il se livra de nouveau avec Cléopâtre à toutes sortes de plaisirs. De son côté, trop sûre qu'elle tomberait tôt ou tard aux mains d'Octave, la reine, tout au milieu de ses amusemens, cherchait le genre de mort le plus prompt et le moins douloureux, pour se soustraire à l'humiliation d'orner le char triomphal du vainqueur. Elle fit l'essai des poisons les plus subtils sur des criminels, et se décida en faveur de la piqure de l'aspic.

Antoine et Cléopâtre envoyèrent des ambassadeurs à Octave, à l'effet de traiter avec lui. Cléopâtre demandait qu'il laissât le royaume d'Égypte à ses enfans; Antoine, un asile dans la Grèce. Octave ne répondit point à Antoine, et promit tout à la reine, si elle voulait, ou lui livrer son ennemi ou le faire périr. Cléopâtre, quoique âgée de près de quarante ans, osait se flatter de séduire Octave, comme elle avait séduit César et Antoine. Le vainqueur usa de ruse envers cette princesse, afin de lui inspirer de la sécurité. Les entrevues secrètes de la reine avec un député d'Octave excitèrent les

soupçons d'Antoine, qui fit battre de verges ce député. Cléopâtre dissipa les inquiétudes du triumvir par des témoignages de tendresse et par des fêtes.

L'année suivante, au retour du printemps, Octave se présenta devant Peluse; première ville de l'Égypte, du côté de la Palestine.

Séleucus, gouverneur de Peluse, livra la place à Octave, par ordre de Cléopâtre; et cette reine perfide dissipa les soupçons que cet événement inspirait à Antoine, en lui remettant la femme et les enfans de Séleucus, qu'elle tenait en otage.

Cléopâtre rassembla toutes ses richesses dans un superbe tombeau qu'elle venait de faire bâtir, et auquel son intention était de mettre le feu, si le vainqueur ne la traitait pas avec générosité. Octave, également envieux de posséder les trésors de Cléopâtre, et de la conduire à Rome attachée à son char de triomphe, redoublait de dissimulation avec cette princesse, à mesure qu'il s'approchait d'Alexandrie.

Antoine hasarda un dernier combat, dans lequel il fut vaincu, et vit sa flotte passer du côté de l'ennemi, par l'ordre de la reine. Cette trahison inattendue alluma son courroux. Cléopâtre, en redoutant les suites, courut s'enfermer dans son tombeau, et fit dire à Antoine qu'elle rendait les derniers soupirs. La reine ne dou-

tait pas que cette nouvelle n'engageât Antoine à prendre une résolution funeste contre lui-même. En effet, dès qu'il croit que Cléopâtre a perdu le jour, il ne veut pas survivre à la perte de cette femme adorée. Il appelle un affranchi, nommé Érax, à qui il avait donné la liberté, à condition de lui rendre le service de le tuer quand il l'exigerait. « Érax, lui dit-il, » le moment est arrivé, remplis ton serment, » ôte-moi la vie. » Érax tire son épée, s'en frappe, et tombe mort aux pieds de son maître. Antoine s'empare de l'arme ensanglantée, la plonge dans son sein, et se jette sur un lit de repos. Quelques-uns des siens entrent ; il les conjure de l'achever : pénétrés d'horreur et d'effroi, ils prennent la fuite.

Tandis qu'Antoine luttait contre la mort, un officier de Cléopâtre survient ; il annonce à Antoine qu'elle respire, et l'invite, de sa part, à aller la retrouver. Ce message rend quelques forces à Antoine. On le transporte au tombeau où la reine se tenait renfermée, et dont elle n'osait ouvrir les portes, dans la crainte de tomber aux mains de son ennemi. Elle jette à Antoine des cordes qu'on attache autour de son corps : ensuite, aidée de deux femmes, elle l'enlève jusqu'à la hauteur d'une fenêtre, le prend par le milieu du corps et le porte sur un lit.

Alors elle se livre à la plus violente douleur , elle déchire ses vêtemens , se meurtrit le visage , et essaie d'étancher le sang qui coulait de la plaie d'Antoine. Il console Cléopâtre , lui ordonne de vivre , de se défier d'Octave , et rend le dernier soupir.

Habile dans l'art de dissimuler , Octave versa des larmes sur le sort de celui qui avait été son allié , son beau-frère , et son égal en autorité. Après ces fausses démonstrations de tristesse , il chargea Proculeïus , un de ses officiers , d'employer la ruse pour se saisir de la reine et de ses trésors ; mais Cléopâtre refusa d'ouvrir ses portes , et ne parla à l'envoyé d'Octave qu'à travers une forte grille de fer. Cléopâtre persistait à demander la couronne d'Égypte pour ses enfans.

Proculeïus prétendit que la reine devait se remettre à la discrétion d'Octave , de sorte qu'il fut impossible de s'accorder. Pendant ce premier entretien , Proculeïus observa avec soin la disposition des lieux ; et tandis que Gallus revint , de la part d'Octave , demander un second entretien à la reine , Proculeïus appliqua une échelle au mur , et , suivi de deux soldats , pénétra dans le tombeau , de la même manière qu'Antoine y avait été introduit. Une des femmes de Cléopâtre aperçoit Proculeïus , et s'écrie : « O malheureuse princesse , vous êtes

» prise vivante. » Cléopâtre se retourne, voit le Romain, et saisit un poignard pour se frapper. Proculeïus la désarma, et lui dit : « Vous » êtes injuste, Cléopâtre, envers vous-même, » comme envers Octave. Vous voulez lui ravir » l'occasion de vous prouver l'estime qu'il vous » porte, et faire passer le plus doux des vain- » queurs pour un implacable ennemi. »

Octave ordonna qu'on reconduisît Cléopâtre dans son palais, où, traitée d'ailleurs avec les plus grands égards, elle fut gardée à vue, afin de lui ôter tous les moyens d'attenter à ses jours.

Le vainqueur ménageait Cléopâtre, qu'il se plaisait à conserver pour la rendre un des principaux ornemens de son triomphe. C'est pourquoi il lui permit d'honorer, par de magnifiques funérailles, Antoine, qu'elle ensevelit de ses propres mains. Bientôt les chagrins de la reine, et les meurtrissures qu'elle s'était faites au sein, lui causèrent une fièvre inflammatoire. Elle en profita pour s'entendre avec son médecin, et sous prétexte du régime nécessaire à sa santé, elle espérait se laisser mourir d'inanition. Octave découvrit ce dessein, et la menaça, si elle l'exécutait, de faire périr ses enfans. L'amour maternel triomphant du désespoir de Cléopâtre, elle consentit à recevoir les secours nécessaires pour prolonger sa vie.

Quand la reine entra en convalescence, Octave lui rendit visite. Cléopâtre s'était préparée à se servir de tous les charmes de sa figure et de son esprit, pour séduire son vainqueur; mais une maladie suffit à détruire la beauté la plus parfaite. Celle de Cléopâtre ne brillait plus que d'un faible éclat. Octave connaissait le caractère de la reine, et résista à tous ses artifices. En vain elle employa la louange et la prière; en vain elle rejeta basement sur Antoine ses propres fautes; en vain même elle montra au vainqueur les portraits de César, dont elle s'était environnée, et les lettres pleines de tendresse qu'elle en avait autrefois reçues, en s'écriant : « Hélas ! à quoi m'a servi l'attachement dont m'honora ce grand homme ? » Que n'ai-je pu mourir avec lui ! Mais, que dis-je ? Octave, je retrouve César en vous ; il revit pour moi en votre personne. » Octave répondit à toutes ces avances par une politesse froide, et la reine se vit réduite à implorer sa clémence.

Comme elle lui présentait un inventaire de ses bijoux, Séleucus, son intendant, parut et prétendit que l'inventaire n'était pas fidèle. Cléopâtre entre alors en fureur, court à Séleucus, le saisit aux cheveux, et le frappe au visage. Octave la pria de mettre fin à cette scène. « Eh quoi ! seigneur, reprit-elle, n'est-il pas

» affreux qu'un de mes esclaves ose m'outrager
» en votre présence ? S'il est vrai que j'aie gardé
» des ornemens qui ne conviennent plus à ma
» fortune , serais-je , en effet , coupable de ré-
» server quelque présent digne d'être offert à
» Livie et à Octavie , pour en obtenir que vous
» daigniez me traiter avec douceur. »

Octave , regardant ce discours comme une preuve que Cléopâtre ne songeait plus à s'ôter la vie , l'assura qu'elle était maîtresse de se conduire comme elle voudrait. Il se retira ensuite très-satisfait d'être parvenu à la tromper. Tandis qu'il se félicitait du succès de sa dissimulation , Cléopâtre faisait les apprêts de sa mort.

Un jeune Romain de distinction , attaché à Octave , et nommé Dolabella , qu'une tendre pitié intéressait aux malheurs de Cléopâtre , l'instruisit secrètement qu'Octave se préparait à retourner à Rome par terre , en prenant la route de Syrie , et qu'il avait donné l'ordre qu'elle fût embarquée sous trois jours avec ses enfans.

Cléopâtre , profitant de cet avertissement , réclama et obtint d'Octave la permission d'offrir des libations sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y rendit accompagnée des femmes de sa suite, et s'étant jetée sur le cercueil , « O mon cher » Antoine , dit-elle , peu de jours se sont écou-

» lés depuis que je t'ai enseveli avec des mains
» encore libres; maintenant c'est captive et pri-
» sonnière que je t'offre des libations. On me
» surveille avec soin, pour que, dans ma juste
» douleur, je ne défigure pas ce corps, ce triste
» corps qu'on garde pour la pompe fatale où
» l'on doit triompher de nous. N'attends plus
» de libations, ni d'offrandes. Voici les der-
» nières que tu reçois de Cléopâtre; on l'ar-
» rache de ces lieux. Romain, tu as trouvé en
» Égypte ta sépulture, et moi, infortunée, on
» veut que j'aie chercher la mienne en Italie!
» Mais si les dieux du séjour que tu habites
» ont quelque puissance, car ceux d'ici nous
» ont trompés, n'abandonne point à nos enne-
» mis ton épouse encore vivante. Enferme-
» moi dans ta tombe. Ah! de tous les maux
» horribles que j'endure, le plus cruel est de
» vivre sans toi. »

Ces plaintes exhalées, Cléopâtre couronna de fleurs le cercueil d'Antoine; ensuite elle retourna dans son palais prendre un bain, et fit préparer un grand repas. Pendant qu'elle était à table, un homme de la campagne apporta une corbeille couverte. Les gardes d'Octave l'ouvrirent et admirèrent la beauté des figues qu'elle contenait. Le paysan leur en offrit; ils ne se défièrent de rien, et le laissèrent passer.

Le repas achevé, Cléopâtre envoya une lettre

à Octave, fit sortir tout le monde , excepté deux femmes, ses fidèles compagnes, et commanda qu'on fermât sa porte.

Octave ouvre la lettre : la reine y demandait à être ensevelie auprès d'Antoine. Octave devine tout; néanmoins il envoie deux officiers pour s'informer de ce qui venait de se passer. Ceux-ci trouvent les gardes tranquilles à leur poste; mais, parvenus dans la chambre de Cléopâtre, ils la voient revêtue de ses ornemens royaux, étendue sans connaissance sur un lit magnifique. L'une de ses femmes, nommée Iros, rendait les derniers soupirs aux pieds de sa maîtresse; l'autre, appelée Charmion, se soutenant à peine, arrangeait le diadème autour de la tête de Cléopâtre. Un des officiers lui ayant dit avec colère : « Voilà qui est beau; » Charmion ! Oui, répondit-elle, très-beau, et » bien digne d'une princesse issue de tant » de rois. » En achevant ces mots, elle mourut.

Octave conservait quelque vague espoir de rappeler Cléopâtre à la vie; il essaya des contre-poisons; tous ses efforts furent inutiles; Cléopâtre n'existait plus.

On soupçonna que la corbeille de figes apportée par le paysan, renfermait un aspic, dont la reine s'était fait piquer au bras. Octave, ne pouvant enchaîner Cléopâtre à son triomphe,

y fit porter un tableau représentant cette princesse avec un aspic attaché à son bras.

Cléopâtre périt à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux. Elle partagea pendant quatorze la fortune d'Antoine, et vit alors tous les princes et tous les rois de l'Orient au pied de son trône. Sa folle ambition devint la cause de la ruine d'Antoine et de la sienne. Avec Cléopâtre s'anéantit l'antique empire d'Égypte, qui subsistait depuis plus de vingt siècles, et la dynastie des Lagides, qui régnait depuis deux cent quatre-vingt-quatorze ans.

Maître de l'Égypte, dont il fit une province romaine, Octave usa de clémence envers les vaincus. Cependant il ordonna la mort de Césarion, fils aîné de Cléopâtre et de César, et celle d'Antillus, fils premier-né de l'union de cette princesse avec Antoine. On arracha Antillus de la statue de Jules-César, qu'il tenait embrassée, pour le conduire au supplice. Les autres enfans de Cléopâtre, traités avec douceur, reçurent une éducation convenable à leur naissance. Octave permit que la reine d'Égypte fût inhumée auprès d'Antoine, et fit achever le tombeau qu'ils avaient commencé. Il ordonna que les femmes qui n'avaient pas voulu survivre à Cléopâtre, reçussent une sépulture honorable.

L'amour du pouvoir, première passion de

Cléopâtre, amena le dérèglement de ses mœurs. Aucun forfait ne coûta à son ambition : pour la satisfaire, elle prit les armes contre son frère aîné, empoisonna le second, et fit assassiner sa sœur Arsinoé. Elle abusa de son ascendant sur le cœur d'Antoine, le corrompit pour mieux le gouverner, le trahit dans l'espoir de séduire son vainqueur, et les larmes fastueuses qu'elle répandit sur sa tombe, la mort qu'elle se donna, nouveau crime de son orgueil, n'impriment qu'une honte plus éclatante à sa mémoire (1).

(1) Tite-Live.

PORCIE,

FILLE DE CATON, FEMME DE BRUTUS.

(Avant Jésus-Christ, 44.)

DÉCIMUS BRUTUS , un des descendans de Brutus , fondateur de la liberté de Rome , avait épousé Porcie , fille de Caton , dont lui-même était le neveu. Dans Brutus revivaient à la fois les vertus de ses aïeux et celles de Caton. Ennemi de Pompée , le meurtrier de son père , Brutus s'attacha cependant à son parti , quand il s'aperçut que César voulait devenir le maître de la république. Lié par l'amitié à Cassius , il conspira avec lui contre la tyrannie de César ; et tous deux , joignant la prudence au courage , firent choix de soixante conjurés , capables de les seconder dans le dessein hardi qu'ils méditaient.

Brutus , devenu le chef d'une entreprise si périlleuse , et à laquelle le sort des familles les plus illustres de Rome se trouvait attaché , conservait au dehors un air calme et tranquille. Mais près de sa femme , il s'efforçait en vain de dissimuler l'agitation de son esprit : elle s'aperçut bientôt qu'il était occupé de quelque

grande entreprise qu'il cherchait à lui cacher. Porcie aimait tendrement son mari , et désirait connaître ses peines pour les adoucir. Digne fille de Caton, digne femme de Brutus , avant d'en solliciter la confiance, elle voulut éprouver jusqu'à quel point elle pourrait porter la fermeté. Porcie profita d'un moment où elle se trouvait seule pour se blesser avec un poignard. Une perte abondante de sang et de vives douleurs lui causèrent bientôt la fièvre. Cet accident remplit Brutus de trouble et d'effroi ; il veut appeler le secours d'un médecin ; Porcie l'en empêche, et, dans l'instant même où elle souffrait le plus, lui dit : « Brutus, je suis fille » de Caton, je suis votre femme, et je ne vous » ai pas été donnée par mon père seulement » pour partager votre table et vos plaisirs, » mais pour partager aussi tous les événemens » fâcheux qui peuvent vous arriver. Vous avez » tenu envers moi une conduite irréprochable, » que ferai-je pour vous, et comment vous » prouverai-je ma reconnaissance et ma foi, si » je ne vous aide à supporter vos chagrins, et » si je ne suis de moitié dans les soins auxquels » se livre votre grande âme ? On accuse les femmes d'être indiscrètes ; mais les exemples de » Caton , mon père, et vos propres exemples, » ont formé mes mœurs et mon caractère. Toutefois, avant de me fier à moi-même, j'ai vou-

» lu me convaincre que je pouvais triompher
» de la douleur. Maintenant j'en suis certaine,
» ajouta-t-elle en lui montrant la blessure qu'elle
» s'était faite; et je puis, sans imprudence,
» vous interroger sur le secret que vous te-
» nez depuis long-temps renfermé dans votre
» sein. »

Brutus, plein de surprise et d'admiration, lève les mains au ciel, et supplie les dieux de lui accorder les moyens de se montrer le digne époux de Porcie. Ensuite il lui révèle, dans tous ses détails, le projet de la conspiration formée contre César. « Que les conjurés se rassemblaient dans une salle construite par Pompée, et décorée de sa statue; que, dans ce lieu même, ils devaient immoler leur victime, comme un hommage rendu à la gloire de Pompée. »

Les réunions des conjurés ne purent se tenir si secrètement que César n'en reçût avis; mais il n'en tint compte, non plus que des prédictions d'un devin, nommé Spurina, qui l'avait prévenu de prendre garde aux Ides de Mars. Les larmes de Calpurnie, sa femme, qu'effrayaient un songe funeste et de funestes pressentimens, allaient peut-être déterminer César à congédier le sénat, quand Décimus Brutus l'en détourna, en lui représentant que cet illustre corps, assemblé pour lui donner le

nom de roi et le diadème, se croirait outragé si l'on remettait cette délibération jusqu'à l'époque où Calpurnie ferait de meilleurs songes. En prononçant ces mots, Décimus prit César par la main, et l'obligea en quelque sorte de se mettre en marche. Pendant la route il reçut plusieurs écrits, dans lesquels on l'instruisait en détail de la conjuration ; il n'eut pas le temps de les lire, et les remit à un secrétaire dévoué aux conspirateurs. Brutus s'était rendu seul et sans suite au sénat, avec un poignard sous sa robe. Les autres conjurés, retenus au dehors par une cérémonie publique, se réunirent à leur retour dans le portique de Pompée, où les sénateurs devaient s'assembler.

Au moment de l'exécution, Brutus eut un assaut violent à soutenir ; sa femme tomba tout à coup dans un état si fâcheux qu'on la crut près de mourir. L'idée du péril que Brutus affrontait l'avait jetée dans des craintes affreuses. Ses alarmes redoublaient au moindre bruit ; elle demandait à tout le monde des nouvelles de Brutus, et, dans l'impatience d'en apprendre, elle envoyait à chaque instant de nouveaux messages vers le lieu où se tenait le sénat. Enfin, succombant sous le poids de ses cruelles incertitudes, elle perdit tout-à-fait l'usage de ses sens, et ses femmes, croyant ses jours en danger, en firent prévenir Brutus. La

situation de Porcie le jeta dans le plus grand trouble. Toutefois l'intérêt de la cause publique l'empêcha de suivre les mouvemens de son cœur : il aurait regardé comme une lâcheté de ne pas s'exposer le premier aux dangers d'une entreprise dont il était le chef.

Brutus resta donc au sénat. Malgré les tendres reproches de César, et les sentimens qui pouvaient l'entraîner vers lui, n'écoutant que son amour pour la liberté, il frappa celui pour qui il aurait sacrifié ses jours s'il se fût contenté de l'honneur d'être le soutien de sa patrie, sans prétendre à l'asservir. César expira devant la statue de Pompée.

Après la mort du dictateur, Octave s'attacha le peuple par des largesses et par des fêtes. De son côté, Antoine rassembla les légions de César, sous prétexte de le venger; et Brutus et Cassius, qui avaient abattu le tyran sans abattre la tyrannie, se virent obligés d'abandonner l'Italie.

Porcie se sépara de son époux à Vélie, et ce fût pour toujours. Quoique certaine d'avance de son infortune, elle renfermait sa douleur. Un tableau qui s'offrit à sa vue, révéla ses alarmes à son époux. Ce tableau représentait les adieux d'Hector et d'Andromaque. A cette peinture, fidèle image de sa propre situation, Porcie ne put retenir ses larmes. Les pleurs de

cette illustre Romaine rappelèrent à un ami de Brutus ces paroles, mises par Homère dans la bouche d'Andromaque : « Hector, vous me tenez lieu de père, de mère et de frère : ajoutez encore à tant de titres , celui de fidèle » époux. » Brutus trouva l'application juste , en faisant pourtant observer qu'il ne pouvait employer , avec sa femme le même langage adressé par Hector à Andromaque , ni lui recommander de s'occuper de sa tapisserie , de sa quenouille et des soins intérieurs de sa maison : « Car, ajouta-t-il, si la faiblesse de son » sexe l'empêche de combattre à nos côtés , » l'élévation de ses sentimens et son amour pour » son pays lui donnent le droit d'aspirer , comme » nous , à l'héroïsme. »

Après une séparation dans laquelle les deux époux rivalisèrent de tendresse et de courage , Porcie retourna à Rome , et Brutus s'embarqua pour Athènes.

Il livra en Macédoine plusieurs batailles aux nouveaux tyrans de sa patrie. Victorieux dans la première , il fut bientôt après trahi par la fortune , et n'échappa que difficilement au malheur d'être fait prisonnier.

Le découragement s'étant mis dans ses troupes , Brutus , privé de ressource , pria ceux qui l'entouraient de lui donner la mort. Un d'eux lui proposa de fuir. « Oui, répondit Brutus , il

» faut fuir , mais c'est par le secours des mains ,
» et non par le secours des pieds. »

Il se leva en prononçant ces paroles , et dit à ses amis qu'il ne gémissait pas sur ses revers , mais sur ceux de la patrie ; qu'il se regardait comme plus heureux que ses vainqueurs , puisqu'il avait soutenu les droits du peuple contre des hommes armés pour les anéantir. Il se retira ensuite à l'écart , et supplia Araton , Grec d'origine , de l'aider à se délivrer de l'existence. Araton refusait de se charger d'un si funeste ministère ; mais lorsqu'il vit Brutus recourir à un de ses esclaves : « Puisque c'est une chose » résolue , dit-il , je ne souffrirai pas que vous » trouviez dans un esclave plus de secours que » dans un ami. » Il prit alors la poignée de l'épée nue , et la tint ferme en détournant le visage. Brutus leva le bras gauche sur sa tête , saisit , de la main droite , l'épée , se l'ajusta à la mamelle gauche , vis-à-vis l'endroit où l'on sent le battement du cœur , et se poussant dessus avec effort ; il se perça de manière qu'il expira sur-le-champ.

Les cendres de Brutus furent recueillies dans une urne , et portées à Rome , à Servilie sa mère. Dès que Porcie eut appris la fin déplorable de son mari , elle résolut de ne pas lui survivre. Quelques historiens prétendent que ses amis et ses esclaves lui ayant enlevé les armes dont elle

aurait pu faire usage pour s'ôter la vie, elle avala des charbons ardents qui l'étouffèrent. D'autres disent qu'elle se laissa mourir de faim (1).

(1) Valère-Maxime.

HORTENSIA,

DAME ROMAINE.

(Avant Jésus-Christ, 40.)

APRÈS la mort de Jules César , un de ses généraux , honoré du consulat , Marc-Antoine , sous le prétexte de le venger , se forma un parti nombreux. Le sénat , effrayé de l'ambition de Marc-Antoine , lui opposa Octavius , nommé depuis Auguste , venu à Rome pour réclamer la succession de César , son grand-oncle , dont il était héritier et fils adoptif. Octave et Antoine combattirent d'abord l'un contre l'autre , et sentirent ensuite la nécessité de réunir leurs intérêts. Ces deux généraux , d'accord avec Lépide , formèrent une ligue ; et sous le titre de *triumvirs réformateurs de la république avec la puissance consulaire* , ils convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire et l'autorité suprême. Ils jurèrent en même temps d'exterminer les citoyens qui pouvaient s'opposer à leurs projets ambitieux.

Les triumvirs signalèrent leur pouvoir par de sanglantes proscriptions , dont le but était

non-seulement de se défaire de leurs ennemis, mais de se procurer de l'argent pour l'entretien de leurs troupes. Comme il leur manquait encore vingt millions de drachmes (1) pour les besoins de la guerre, ils rendirent un décret portant la levée d'un énorme tribut sur quatorze cents femmes les plus distinguées et les plus riches de Rome. Ce décret les obligeait à déclarer leur fortune, sous peine d'amende contre celles qui ne la porteraient pas à sa juste valeur : il promettait de fortes récompenses aux dénonciateurs.

Les Romaines qu'atteignait ce décret tyrannique eurent d'abord recours à l'intercession des femmes qui pouvaient avoir quelque crédit sur les triumvirs. Elles se présentèrent chez la sœur d'Octave et chez la mère d'Antoine qui les reçurent avec civilité, sans néanmoins leur faire espérer leur appui. Fulvie, femme d'Antoine, leur ferma insolemment sa porte.

Mécontentes du peu de succès de leurs démarches, elles prennent le parti d'aller trouver les triumvirs ; elles se rendent au forum, traversent la foule, s'approchent de la tribune ; et Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, s'adresse aux triumvirs et leur dit avec

(1) Huitième partie de l'once.

noblesse et fermeté : « Décidées à suivre d'a-
» bord une marche convenable à notre sexe ,
» nous avons imploré le secours de vos fem-
» mes ; mais l'accueil indécent de Fulvie nous
» force à venir sur la place publique vous de-
» mander justice.

» Déjà vos rigueurs nous ont enlevé nos
» pères , nos époux , nos frères , sous prétexte
» qu'ils vous avaient traités en ennemis. Si
» vous nous privez aujourd'hui de nos biens
» et de tous moyens d'élever nos enfans , vous
» nous précipiterez dans un abaissement indi-
» gne de nos mœurs et de notre rang.

» Nous accusez-vous d'avoir agi hostilement
» contre vous , ainsi que ceux dont nous pleu-
» rons la mort ? Alors inscrivez-nous comme
» eux sur vos tables de proscriptions ; mais si
» vous reconnaissez que des femmes n'ont pu
» rendre aucun décret contre vous , qu'elles
» n'ont ravagé aucune de vos maisons , et
» qu'elles n'ont point armé de légions pour
» vous combattre , pourquoi nous donner part
» aux châtimens quand nous n'en avons pas
» pris aux injures ?

» Nous ne vous envions ni les commande-
» mens , ni les magistratures , ni les honneurs
» que vous vous disputez au prix de tant de
» sang. Notre fortune , dites-vous , vous est
» nécessaire pour soutenir la guerre ; et dans

» quel temps la république qui a toujours eu
» des ennemis à combattre , a-t-elle soumis les
» dames romaines aux taxes que vous exigez ?
» Une fois seulement , il est vrai , nos mères
» animées d'un sentiment héroïque , voyant la
» république romaine exposée aux plus grands
» périls , et Rome réduite à la dernière extré-
» mité par les Carthaginois , offrirent de con-
» tribuer aux besoins publics ; mais cette con-
» tribution volontaire ne fut point prise sur
» leurs terres , sur leurs dots , sur tout ce qui
» était nécessaire à la subsistance de leur fa-
» mille ; elles ne sacrifièrent à la patrie que
» leur luxe , leurs bijoux , leurs ornemens , et
» n'eurent à redouter ni contrainte , ni violen-
» ces , ni délations.

» Aujourd'hui quel est donc le danger qui
» menace l'empire romain ? que les Parthes ,
» que les Gaulois paraissent aux pieds de nos
» murs , et vous verrez que nous égalerons nos
» mères en vertus ! mais jamais nous n'offense-
» rons les dieux en contribuant aux frais d'une
» guerre civile : vous implorez en vain nos se-
» cours , lorsque vous allez vous déchirer mu-
» tuellement ; nous n'en avons offert ni à César ,
» ni à Pompée ; Marius n'en exigea pas de
» nous , Cinna ne tenta point de nous y con-
» traindre ; et Sylla lui-même , ce tyran de notre
» patrie , plus juste que vous qui prétendez

- » rétablir l'ordre et la paix , n'osa point nous
- » imposer de tribut (1).

Les triumvirs, irrités de la hardiesse des Romaines , commandèrent aux licteurs de les faire retirer et de les chasser de la place publique. A cet ordre une grande rumeur s'élève parmi le peuple ; il empêche les licteurs d'obéir, les triumvirs rompent l'assemblée en renvoyant l'affaire au lendemain. Cependant la démarche des Romaines les engagea à se relâcher de leurs prétentions, et, dès le jour suivant, ils révoquèrent en grande partie leur décret ; il fut arrêté que quatre cents femmes seulement seraient obligées de payer l'impôt, qu'ils convertirent en emprunt d'une valeur modique.

(1) Le comte de Ségur, *Histoire universelle*.

PREMIER SIÈCLE.

MARIAMNE,

FEMME D'HÉRODE.

(Après Jésus-Christ, 6.)

VAINQUEUR d'Antigone, premier roi des Juifs, de Ménéus et de Marion, princes de Tyr, Hérode reçut, à son retour dans Jérusalem, des couronnes du peuple et d'Hircan, prince et grand sacrificateur des Juifs, qui venait de lui donner en fiançailles sa petite-fille Mariamne. Quelques années après, Hérode marche vers Jérusalem, et l'assiège. Déclaré roi des Juifs par les Romains, ce grand capitaine en suspend le siège pour aller épouser Mariamne. Cet hymen accompli, il retourne avec de nouvelles troupes à Jérusalem, s'en empare, la sauve du pillage, et, devenu par cette conquête maître de la Judée, il montre beaucoup de reconnaissance à tous ceux qui avaient embrassé ses intérêts.

Peu de temps après il usurpa le trône de la Judée. Trompé par les intrigues et par les calomnies de sa sœur Salomé, et de plusieurs

complices de cette femme, Hérode fit mourir Aristobule, légitime héritier de la couronne de Judée, et frère de Mariamne. Alexandra, mère d'Aristobule, ayant demandé justice du meurtre de son fils à Antoine, ce Romain donna l'ordre à Hérode de venir le trouver à Laodicée. Le roi redoutait ce voyage, mais il ne pouvait refuser d'obéir. Il remit le gouvernement à son frère Joseph, et lui commanda en secret, s'il était condamné par Antoine, d'ôter la vie à Mariamne, ne voulant pas qu'après sa mort elle pût appartenir à un autre homme. Joseph avait des relations continuelles avec Mariamne, et lui parlait toujours de l'extrême tendresse que lui portait Hérode. La reine paraissant ne pas croire à l'amour de son époux, Joseph, dans l'intention de l'en convaincre, lui révéla l'ordre qu'il avait reçu du roi. Cette découverte ne servit qu'à inspirer à la princesse de l'horreur pour un homme qui se montrait, au delà de la tombe, le bourreau de la personne qu'il aimait le plus.

Le bruit ayant couru qu'Antoine venait de faire périr Hérode, Alexandra supplia Joseph de venir, avec elle et Mariamne, se placer sous la protection des aigles romaines. Dans l'instant même où les princesses songeaient à préparer leur sortie du palais, on apprit, par des lettres du roi, que ses présens lui avaient concilié

Antoine, et qu'il revenait plus que jamais certain de sa faveur.

Cette nouvelle changea la résolution prise par les princesses ; mais Salomé , sœur d'Hérode , et Cypros sa mère, en avaient eu connaissance.

Ces deux femmes , envieuses de la beauté de Mariamne , et de son empire sur le cœur d'Hérode , révélèrent à ce dernier le dessein formé par son épouse et par sa belle-mère. Salomé , brûlant de se venger des reproches que Mariamne lui adressait souvent sur l'obscurité de sa naissance , accusa cette princesse trop vaine , mais vertueuse , d'une intimité coupable avec Joseph. Cette calomnie fut facilement accueillie par le jaloux Hérode. Toutefois la seule vue de Mariamne adoucit son courroux , et les sermens qu'il en reçut rassurèrent son âme. Il rougit même de ses soupçons , lui en demanda pardon , s'excusa sur son amour , et répandit des pleurs qui en attestaient la violence. « Effectivement , dit Mariamne , vous m'avez donné une grande marque d'amitié en commandant qu'on me fît mourir si Antoine vous ôtait la vie. »

A ces mots , Hérode s'arrache les cheveux , s'écrie qu'il ne peut plus douter du crime de Mariamne , puisque Joseph lui a révélé un secret de cette importance ; et , dans l'excès de

sa rage, il fait tuer son propre frère, et jette Alexandra en prison.

Sur ces entrefaites, Hérode courut châtier les Arabes, qui refusaient de lui payer le tribut. Il remporta sur eux d'importantes victoires, les réduisit à la dernière extrémité, et consentit ensuite à les recevoir sous sa protection.

Hérode revint à Jérusalem, comblé d'honneurs et de gloire; mais, tandis que la fortune semblait l'élever au plus haut point de puissance, la défaite de son protecteur mit ses jours en péril. Inquiet des dispositions d'Auguste, et craignant qu'il ne le punit de son amitié pour Antoine, il conçut le dessein de faire mourir Hyrcan, dernier prince de la maison royale, afin que, dans tous les cas, le trône de Judée ne retournât point à ses anciens maîtres. Hérode fut servi, dans cet horrible projet, par l'ambition d'Alexandra, qui avait persuadé à son père d'implorer l'appui de Malc, gouverneur de l'Arabie, dans l'espérance de voir encore briller la couronne sur le front d'Hyrcan, si la haine d'Auguste proscrivait Hérode.

La correspondance d'Alexandra ayant été livrée au roi, Hyrcan, convaincu de trahison envers ce prince, eut la tête tranchée.

Délivré, par ce crime affreux, de toutes ses inquiétudes ambitieuses, et prêt à rejoindre

Auguste, Hérode laissa l'administration de ses affaires à Phéodoras. Il enferma dans la forteresse de Massada, Cypros sa mère, Salomé sa sœur, et tous ses proches; plaça Mariamne avec Alexandra dans le château d'Alexandrie, sous la garde de Soëme et sous celle de ses affidés, en leur commandant, si son voyage avait une issue défavorable, de tuer les princesses, et de s'unir à Phéodoras pour conserver le royaume à ses enfans.

Hérode se présenta devant Auguste, paré de tous les ornemens de la dignité royale, mais sans couronne, et parla avec tant de grandeur d'âme de son affection pour Antoine, des regrets que lui coûtait sa mort, et de la foi qu'il avait dû lui conserver, que la noble apologie d'Hérode toucha le cœur d'Auguste. Le Romain lui fit reprendre sa couronne, et l'engagea à se montrer son ami, comme il s'était montré celui d'Antoine.

Comblé des faveurs d'Auguste, Hérode l'accompagna en Égypte. Cependant, à son retour en Judée, Hérode ne devait pas jouir du repos. Mariamne et sa mère ne s'étaient pas trompées sur le motif qui avait porté le roi à les retenir dans le château d'Alexandrie, où, sous le prétexte de leur sûreté, on ne leur laissait aucune sorte de liberté ni de pouvoir. La reine se souvenant toujours de l'ordre donné autrefois à

Joseph , regardait Hérode comme un tyran hypocrite qui croyait utile à ses intérêts d'affecter de l'amour pour elle. Frappée de cette pensée, Mariamne employa tous les moyens de séduction pour gagner ses gardes , et surtout pour gagner Soëme , de qui dépendait sa destinée. Les présens des princesses, l'idée qu'elles seraient un jour plus puissantes qu'Hérode, l'espoir même que , si ce prince recouvrait une pleine autorité, celle que Mariamne savait prendre sur son cœur lui assurerait un grand crédit ; toutes ces raisons déterminèrent Soëme à lui dévoiler le secret du roi. La connaissance qu'elle eut de ce nouveau trait de barbarie d'Hérode, lui rendit ce prince encore plus odieux que par le passé. Il lui sembla que le plus affreux des malheurs était celui de vivre à ses côtés , et chaque jour elle forma des vœux contre son époux.

Lorsqu'il revint lui annoncer ses succès auprès d'Auguste, et la combler de caresses , Mariamne ne put dissimuler son chagrin et son mépris. Hérode , convaincu de n'être plus aimé, sentit s'élever dans son âme des mouvemens de fureur : néanmoins ils étaient victorieusement combattus par l'amour. Si le roi , enflammé de colère au souvenir des dédains de son épouse, projetait de la faire mourir, il frémissait en même temps de se priver d'elle, et

n'osait prononcer l'arrêt de son trépas. La mère et la sœur d'Hérode, impatientes de perdre Mariamne, inventaient chaque jour des calomnies contre elle pour attiser la jalousie de son époux, qui lui laissait cependant la vie.

Les mépris prolongés de cette princesse firent enfin taire l'amour dans le cœur d'Hérode. Peut-être aurait-il exécuté la cruelle résolution qu'il avait tant de fois formée, quand la mort d'Antoine et celle de Cléopâtre l'obligèrent, ainsi que nous l'avons dit, d'aller rejoindre Auguste. A son retour de ce voyage, l'aspect de Mariamne lui rendit tous les premiers feux de sa passion. Cette princesse, chaste et vertueuse, mais d'un caractère impérieux, traitait son époux avec une hauteur insupportable. Subjugué par ses charmes, il souffrit une année en silence. Toutefois, le courroux s'amassait dans son âme vindicative, et devait bientôt éclater. Un jour que, vaincu par son amour, il souhaitait d'en entretenir Mariamne, il l'envoya chercher. La princesse se rendit auprès de son époux; mais, loin de répondre à ses tendres discours, elle lui reprocha avec force la mort de son aïeul et celle de son frère. Hérode, ne pouvant plus contenir sa fureur, congédia sa femme avec menaces.

Instruite de cet événement, Salomé dépêche

à son frère un échanton , complice de ses infâmes desseins. Cet échanton dit que Mariamne lui avait offert une somme considérable , à condition qu'il donnerait au roi un certain breuvage. « Eh ! quel est ce breuvage ? demande Hérode d'un air troublé. — Je l'ignore , répond l'échanton : la reine ne m'en a point instruit ; seulement elle a désiré que je vous le présentasse. » Le trouble d'Hérode s'augmente ; il soumet à la question l'eunuque favori de Mariamne. Ce fidèle serviteur n'accuse point sa maîtresse ; mais , au milieu des tortures , il ne peut s'empêcher de dire que l'aversion de la reine contre Hérode provenait de la confiance qu'elle avait reçue de Soëme. A ces mots , les plus cruels soupçons déchirent le cœur du roi. Il fait tuer Soëme , et soudain il assemble les hommes qui possédaient le plus sa confiance , pour juger la reine , et lui commande de se défendre.

Mariamne parut au milieu de ses juges avec la majesté d'une souveraine , et avec le calme de l'innocence. Hérode montra tant de véhémence dans les accusations qu'il portait contre sa femme , que les lâches réunis pour décider de son sort , ne rougirent pas de la condamner à périr. Néanmoins ils furent d'avis de surseoir à l'exécution de l'arrêt , et de renfermer la reine. Hérode lui-même adopta leur opinion ; mais Salomé et ses complices parvinrent à lui

persuader que le peuple se soulèverait pour arracher Mariamne de sa prison , et l'infortunée fut conduite au supplice.

O comble de la bassesse, née de la crainte de la mort ! La fière Alexandra , redoutant un sort semblable à celui de Mariamne , abjure le courage qu'elle avait toujours montré jusqu'alors , et tous les sentimens de l'amour maternel, et, pour n'être pas accusée d'avoir participé au prétendu crime de sa fille , lui reproche son ingratitude envers le roi ; elle pousse plus loin l'infamie : elle accable sa fille d'injures. Les spectateurs de cette épouvantable scène en témoignent toute leur indignation. Mariamne garde le silence du mépris , et se contente de lancer à sa mère un regard qui lui annonçait la honte attachée à sa conduite.

La reine s'approcha ensuite de l'échafaud , sans rien perdre du calme et de la majesté de son maintien , et sa tête fut tranchée sans que son front eût pâli. Ainsi périt , à la fleur de ses jours , cette princesse , petite-fille de patriarches , de prophètes , de rois et de pontifes. Tout fut illustre en elle , la naissance , la vertu , les charmes ; et l'intrépidité qu'elle déploya à ses derniers momens , lui acquit jusqu'à l'admiration de ses bourreaux.

Le trépas de Mariamne éteignit la haine d'Hérode , et ralluma son amour au point qu'il

en perdit la raison. A chaque instant il croyait entendre la voix de Dieu lui redemander le sang de sa femme. Partout son ombre le suivait : il appelait partout Mariamne ; il ne prenait plus aucune part au gouvernement. Dans ce même temps une peste terrible , qui frappa de mort une partie du peuple et beaucoup de grands , parut une juste punition de l'indigne arrêt porté contre la reine.

Cet événement mit le comble au malheur d'Hérode ; il alla se cacher au fond des déserts, et tomba malade d'une douleur de tête si violente que son esprit acheva de s'aliéner. Alexandra , apprenant qu'on désespérait des jours du roi , essaya de se rendre maîtresse de deux forteresses qui pouvaient servir à ranger tout le pays sous son obéissance.

Hérode , instruit du dessein d'Alexandra , par le gouverneur d'un de ces forts , ordonna qu'on la fit mourir.

Le triste sort d'Hérode et d'Alexandra est une preuve manifeste de la justice de Dieu (1).

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*.

AGRIPPINE, —

FEMME DE GERMANICUS.

(Après Jésus-Christ , 20.)

AGRIPPINE, fille de M. Vispanius Agrippa et de Julie, fille de l'empereur Auguste, est célèbre par sa fierté, par son ambition, par son courage, et par son dévouement conjugal. Agrippa son père, sorti d'une famille obscure, parvint aux plus hautes dignités de l'empire romain, par ses grandes qualités civiles et militaires.

Agrippine épousa Germanicus, fils de Drusus le Germanique, neveu et fils adoptif de Tibère, et petit-fils de l'impératrice Livie.

Germanicus joignait à une figure noble toutes les vertus du héros et du citoyen; Agrippine réunissait à une austère vertu un caractère élevé. Elle inspira à son époux, et elle éprouva pour lui un constant amour.

Après avoir exercé la questure et le consulat, Germanicus commanda avec gloire, sous Auguste et sous Tibère, les armées romaines. Agrippine l'accompagna dans toutes ses expéditions, et montra souvent les talens du plus

habile général. C'est au milieu des camps qu'elle donnait le jour à ses fils.

A l'époque de l'avènement de Tibère à l'empire, l'armée romaine qui occupait la Germanie, se révolta. Germanicus, alors dans les Gaules, se transporta soudain au camp des rebelles, et chercha par son éloquence à les rappeler au devoir. Les rebelles lui offrirent de se soumettre, mais à condition qu'il accepterait l'empire. Germanicus repoussa leur offre avec indignation.

La fureur des séditeux ne connut plus de bornes : ils passèrent des prières aux menaces. Les jours de Germanicus n'étaient plus en sûreté, ses amis lui conseillèrent de se retirer à l'armée du Haut-Rhin ; mais il voulut faire tête à l'orage. Néanmoins tremblant pour son fils Caius, encore en bas âge, et pour sa femme Agrippine, qui portait dans son sein un second fruit de leur union, il résolut de les envoyer à Trèves. Agrippine refusa de quitter son mari : « Je suis du sang du divin Auguste, dit-elle, » et digne d'en être ; le péril ne m'étonne » point. »

Cependant les inquiétudes, les larmes et les caresses de Germanicus déterminèrent enfin Agrippine à se séparer de son époux. Son départ offrit le spectacle le plus touchant, la petite-fille d'Auguste tenait son jeune fils entre

ses bras , et, n'ayant pour escorte qu'une troupe de femmes éplorées , s'éloignait du camp en fugitive. Les femmes qui ne pouvaient la suivre , et celles qui laissaient leurs maris pour l'accompagner , faisaient retentir l'air de leurs sanglots. Germanicus , que ne troublait plus le danger d'une épouse et d'un fils chéris , ramena bientôt les rebelles à la soumission.

Pendant une guerre que les Romains soutinrent en Germanie , Agrippine donna les preuves d'une valeur héroïque. Le bruit s'étant répandu que les Germains avaient taillé en pièces les Romains , et s'avançaient pour envahir les Gaules , on se préparait à rompre le pont du Rhin , dans le pays de Trèves. Agrippine , à peine relevée de couches , se place à la tête du pont , encourage les troupes par son éloquence , les commande avec autant d'habileté que de valeur , distribue de ses propres mains des vêtemens aux soldats qui en manquaient , porte des secours aux blessés , et prodigue aux légions victorieuses des éloges et des témoignages de reconnaissance.

La gloire des armes de Germanicus , fatale à plusieurs peuples ennemis des Romains , lui fit décerner le triomphe : il entra dans Rome au milieu des acclamations publiques. On bâtit en son honneur un temple à la Fortune , et

- chaque citoyen reçut une gratification de cinq cents sesterces (1)

Tibère, jaloux de l'éclat dont se couvrait son fils adoptif, profita des troubles élevés dans l'Orient, pour l'éloigner de Rome. Germanicus alla d'après ses ordres en Asie, avec sa femme et ses enfans. De nouveaux succès l'y attendaient ; mais Pison, gouverneur de Syrie, et vil courtisan de Tibère, médita d'élever sa fortune par la perte de Germanicus. Il profita d'un voyage de ce prince en Égypte, pour répandre parmi ses troupes l'esprit de sédition. A son retour, Germanicus suspendit Pison de son emploi. Le gouverneur, aussi lâche qu'ambitieux, fit donner à Germanicus un poison lent qui le conduisit au tombeau. Les historiens prétendent que le crime de Pison lui fut ordonné par Tibère. Germanicus mourut environné des regrets universels.

L'amour et la vengeance prêtaient de nouvelles forces à l'âme d'Agrippine. Dévorée de douleur et malade, elle ne laissa pas toutefois abattre son courage. Elle recueille les cendres de son époux, monte sur sa flotte avec ses enfans, et court demander justice d'un forfait qui les expose, ainsi qu'elle-même, à tous les

(1) Monnaie d'argent chez les Romains, qui valait ordinairement le quart d'un denier.

coups de l'infortune. Poursuivie par la fureur des vents et des flots, elle arrive néanmoins à l'île de Corcyre, située vis-à-vis la Calabre, y passe quelques jours pour calmer l'exaltation de ses esprits. Les amis de Germanicus, et un nombre considérable de personnes animées par leur exemple, se rendent à Brindes, port le plus vaste et le plus sûr, où la flotte pût aborder. A peine aperçut-on de loin le vaisseau qui portait Agrippine, que le port, le rivage, les remparts se couvrirent d'une foule de spectateurs plongés dans une profonde affliction. Ils demandaient s'il fallait accueillir Agrippine par un lugubre silence, ou par des acclamations : ils ne savaient point encore lequel serait le plus convenable, quand la flotte entra lentement. Au lieu de l'allégresse que font d'ordinaire éclater les rameurs, leurs gestes, leurs regards exprimaient une morne tristesse. Agrippine débarque l'urne sépulcrale entre ses bras. Elle l'embrasse avec transport et douleur : ses deux enfans paraissent à ses côtés, les yeux baissés et immobiles. Un gémissement universel se fait entendre ; il se répète à l'aspect de la tristesse empreinte sur les traits de tous ceux qui composent la suite de la veuve du héros.

Tibère ordonna qu'on rendît avec pompe les derniers devoirs à son fils adoptif. Le jour où

les cendres de Germanicus furent portées au tombeau d'Auguste, tantôt le plus profond silence et tantôt des cris aigus partis de toutes les places, de toutes les maisons de Rome, attestaient le deuil de la nation. Le champ de Mars était éclairé par des flambeaux ; là, le soldat sous les armes, le magistrat dépouillé des marques de sa dignité, le peuple rangé par tribus, criaient que ç'en était fait de la république, avec tant de franchise et de vivacité, qu'on eût dit qu'ils comptaient pour rien le reste de la famille impériale. Le peuple montra pour Agrippine un tendre respect ; il la nomma l'honneur de la patrie, le seul rejeton d'Auguste, l'unique image des mœurs anciennes. Il élevait les mains vers le ciel, il conjurait les dieux de veiller sur les enfans de Germanicus, et de les protéger contre leurs persécuteurs.

Tibère, blessé des témoignages d'affection donnés à la veuve de Germanicus, dissimula son ressentiment ; mais, tandis que Rome attendait avec impatience qu'on livrât à la justice le meurtrier du héros, Pison envoya son fils à Rome avec des instructions pour l'empereur, et ce prince reçut avec bonté le jeune Pison, et lui offrit les présens qu'il avait coutume de faire aux enfans des nobles. Pison ne tarda pas à venir lui-même à Rome. On le dénonça au

consul, on pria l'empereur de le juger à son propre tribunal. Tibère écouta, devant un petit nombre d'amis intimes, les accusateurs et l'accusé, et renvoya sans aucune discussion l'affaire au sénat. Le jour que les sénateurs s'assemblèrent, l'empereur ouvrit la séance par un discours rempli d'une feinte modération.

Pison, fut non-seulement accusé d'avoir attenté aux jours de Germanicus, mais on lui imputait des crimes d'état. On n'avait point encore prononcé sur son sort, quand on le trouva mort dans son appartement, une épée à terre auprès de lui.

Germanicus avait laissé trois filles et trois fils, issus d'un guerrier adoré de la nation, et placés près du trône ; les fils de Germanicus rendaient leur mère l'objet de la jalousie et de la haine de l'empereur. Séjan, vil ministre, vil favori de Tibère, d'accord avec la mère et la femme de l'empereur, l'excitait à chaque instant contre Agrippine, il la lui représentait comme une femme fausse, hautaine, ambitieuse, qui, secondée par l'amour du peuple, fomentait la révolte, et prétendait ouvertement au pouvoir suprême. La veuve de Germanicus, en but à toutes sortes de persécutions, se plaignit à l'empereur. Tibère lui serra le bras, et lui récita ce vers d'un poète grec :

Votre chagrin, ma fille, est de ne point régner.

Le ressentiment aigrit la tristesse d'Agrippine, elle tomba malade. L'empereur alla la visiter; elle pleura long-temps en silence; enfin, mêlant les reproches aux prières, elle lui dit : « Ayez pitié de l'abandon où je suis. Une » femme vertueuse n'a de consolation que la » société d'un époux; je suis jeune encore, et » Rome a des citoyens qui ne sont pas indignes » de la veuve de Germanicus, et qui voudraient » bien la recevoir chez eux, elle et ses enfans. »

Tibère, persuadé que la demande d'Agrippine cachait des prétentions au trône, la quitta sans lui répondre, et médita de lui porter un coup funeste. De faux amis insinuèrent par ses ordres à Agrippine qu'on voulait l'empoisonner, et l'engagèrent à se tenir sur ses gardes quand elle mangerait à la table de l'empereur. Agrippine ignorait l'art de la dissimulation. Invitée à un repas chez l'empereur, elle garda un air sérieux, morne, ne prononça pas une seule parole et ne toucha à aucun mets. Tibère lui présenta des fruits, lui vanta leur beauté, et lui en servit de sa propre main. Agrippine refusa d'y goûter, l'empereur tourna ses regards » vers sa mère, et dit : « Me blâmerait-on d'en » user un peu durement avec une femme qui » me traite en empoisonneur? »

Peu de temps après, Tibère écrivit au sénat plusieurs lettres contre Agrippine, et contre Néron son fils. Il les accusa de conspirer en invoquant les mânes de Germanicus, et demanda qu'on les punît. Comme il exceptait la peine de mort, les sénateurs lui laissèrent la liberté de prononcer sur le sort d'Agrippine, et sur celui de Néron.

Agrippine et son fils, gardés à vue, n'eurent connaissance du décret rendu par le sénat qu'à l'instant où l'on vint les arrêter. Ils furent chargés de chaînes, jetés chacun séparément dans une litière, et conduits par des prétoriens, qui ne souffraient pas qu'on jetât un regard sur eux. On enferma Néron dans l'île Poncin, voisine de Caprée, où il mourut environ deux ans après. On garda d'abord Agrippine dans une magnifique maison de campagne, près d'Herculanum. Tibère alla l'y voir.

Agrippine, loin de prendre le ton et la posture d'une suppliante, lui dit tout ce que l'innocence outragée, la fierté, la colère, devaient inspirer à la petite-fille d'Auguste, à la veuve de Germanicus. L'empereur, courroucé de ses discours, ordonna au centurion placé près d'elle, de la frapper sur les joues. Le centurion obéit avec tant de brutalité, qu'il lui fit sauter un œil.

Par un raffinement de cruauté, Tibère vou-

lut s'assurer qu'Agrippine ne pourrait attenter à ses jours ; il commanda qu'elle fût constamment gardée à vue , qu'on la contraignît à prendre de la nourriture ; et il la relégua dans l'île de Pandataïre. On continua de l'y traiter avec la plus grande rigueur , et trois ans plus tard elle mit un terme à ses souffrances , en se laissant mourir de faim (1).

(1) Tacite.

OCTAVIE,

FEMME DE NÉRON.

(Après Jésus-Christ, 53.)

ON frémit encore , après dix-huit siècles , au récit des crimes de Néron. Un de ceux qu'on lui reproche le plus , c'est la mort d'Octavie son épouse ; Octavie , dont la beauté , les vertus , les malheurs ne cesseront de répandre l'intérêt le plus touchant sur sa mémoire.

Octavie , fille de l'empereur Claude et de Messaline , avait été , dès sa jeunesse , fiancée à Lucius Syllanus. Agrippine , quatrième femme de Claude , rompit le mariage par ses intrigues. Profitant ensuite du pouvoir qu'elle exerçait sur son époux , elle parvint à unir Octavie à son fils Néron , et prépara par cette union à ce fils ingrat et cruel le chemin du trône.

Néron , proclamé empereur à la mort de Claude , résolut de satisfaire la passion qu'il avait conçue pour Poppée. Il répudia Octavie sous prétexte de stérilité , et l'exila dans la Campanie. Le peuple , qui admirait et aimait l'impératrice , murmura hautement de l'injure qu'elle recevait , et Néron se vit contraint de la rappeler.

Au retour d'Octavie, la joie la plus vive éclata dans Rome. On lui rendit tous les honneurs dus à son rang et à ses grandes qualités. Poppée, jalouse et furieuse, jura la perte de l'impératrice, et l'accusa d'adultère. On employa divers moyens pour engager les femmes qui servaient cette jeune princesse à déposer contre elle ; on les mit à la question, on leur fit endurer toutes sortes de tourmens. Vaincues par la douleur, quelques-unes chargèrent l'impératrice du crime qu'on lui avait faussement imputé ; les autres résistèrent avec courage, et prouvèrent que la vertu n'est jamais totalement abandonnée. Malheureusement le crime dirigé par une main puissante triompha presque toujours de la plus juste cause. L'honneur et les lois plièrent devant la pourpre impériale ; l'innocente Octavie, déclarée coupable, fut reléguée dans une île, et forcée peu de temps après de s'ouvrir les veines. Ainsi périt, à l'âge de vingt-quatre ans, cette auguste et douce victime : sa tête brillante de jeunesse et de fraîcheur tomba sous le fer d'un scélérat, qui s'empressa d'aller la déposer aux pieds de l'infâme Poppée (1).

(1) Suétone. Tacite.

ÉPONINE,

FEMME DE SABINUS.

(Après Jésus-Christ, 75.)

ÉPONINE, douée d'une rare beauté, et d'une vertu encore plus rare, épousa Sabinus, homme très-riche et très-ambitieux. Pendant les troubles qui désolèrent la Gaule, sous les règnes d'Othon, de Vitellius et de Vespasien, chaque général d'armée, chaque gouverneur de province se crut en droit de prétendre à l'autorité souveraine.

Sabinus, soutenu des habitans de Langres, ses compatriotes, osa se faire saluer empereur. Cet homme vain, audacieux, disait descendre de Jules-César ; il conçut l'espérance d'abattre ses compétiteurs, et de régner sur les Romains. Mais il devait expier sa révolte par la défaite entière de ses troupes, et gémir sur le sort de tous ses partisans. Les uns échappèrent par la fuite au courroux du vainqueur, les autres se donnèrent eux-mêmes la mort, pour éviter de tomber au pouvoir des généraux romains, ennemis implacables dans leur vengeance.

Sabinus aurait pu trouver un asile au fond de la Gaule ; mais il aimait tendrement sa femme , et en était tendrement aimé. Ne voulant pas l'abandonner , il se retira dans une maison de campagne , où se trouvaient des souterrains qu'il était impossible de découvrir. Parmi les nombreux domestiques de Sabinus , deux affranchis honorés de sa confiance , connaissaient seuls le secret de ces souterrains. Sabinus leur communiqua la résolution qu'il avait prise de s'enfermer dans ce triste séjour , jusqu'à l'époque où les événemens lui permettraient d'espérer la grâce de sa rébellion. Pour empêcher toute recherche , il fit courir le bruit de sa mort. Il rassembla auparavant ses esclaves , et leur dit qu'après le malheur qu'il venait d'éprouver , il ne savait que trop que ses ennemis nourrissaient l'intention de lui faire souffrir les plus cruels supplices , et que , pour échapper à leur barbarie , il était déterminé à se donner lui-même la mort. Après ce discours , il les remercia de leurs services , leur distribua des récompenses , et les congédia tous , à l'exception de ses deux affranchis , qui reçurent de lui des instructions particulières. Ensuite il s'ensevelit dans le souterrain , et commanda qu'on mît le feu à sa maison.

Les deux affranchis publièrent partout que leur maître avait pris d'une main un breuvage

empoisonné , tandis que de l'autre il avait incendié sa maison , afin de préserver ses restes de tout outrage. Ce récit plongea Éponine dans la plus vive affliction : ses regrets , ses larmes , ses sanglots , accréditèrent un bruit déjà universellement répandu , et les personnes les plus distinguées de la ville s'empressèrent de venir porter des consolations à la femme de Sabinus. Cependant le désespoir d'Éponine s'accroissant à chaque heure , elle ne se sentit point la force de survivre à la perte d'un époux adoré : déterminée à le suivre au tombeau , elle passa trois jours sans prendre aucune nourriture. Sabinus , informé de la situation affreuse de sa femme , et craignant qu'elle ne portât trop loin sa douleur , envoya un de ses affranchis lui révéler la vérité.

Rendue au bonheur par cette nouvelle inattendue , Éponine sentit combien il était important de feindre , et ne changea rien à l'expression extérieure de sa tristesse. Mais , brûlant d'impatience de revoir son époux , elle alla le trouver la nuit. Comme cette course mystérieuse n'éveilla nul soupçon , elle la renouvela chaque jour pendant sept mois. Néanmoins , la plus légère imprudence pouvait faire découvrir cet important secret ; Éponine renferma son mari dans un grand coffre rempli de vêtements , et le ramena ainsi chez elle. Les affran-

chis représentèrent à leur maîtresse qu'elle compromettait la sûreté de Sabinus en le laissant dans une maison fréquentée par tant de monde. Cette tendre épouse céda à leurs raisons. Sabinus fut donc reconduit dans sa triste demeure , où , pendant neuf ans , il reçut chaque jour les visites d'Éponine , sans que personne se doutât qu'il existait encore.

Mais toutes les mesures de la prudence firent échouer contre un événement qui causa à la fois aux deux époux les plus vives alarmes et la plus vive joie. Éponine devint enceinte. Pour cacher à tous les yeux sa grossesse , elle imagina de se frotter d'une certaine drogue propre à faire gonfler la peau : de sorte que l'enflure générale de son corps déguisa sa véritable situation. Éponine mit au monde deux enfans jumeaux , qu'elle nourrit dans la caverne de Sabinus.

Les nouveaux devoirs qui la tenaient souvent éloignée de sa maison , ouvrirent un vaste champ aux conjectures. On épia les démarches d'Éponine avec tant de soin , qu'on parvint à découvrir la retraite de Sabinus. On l'arrêta ainsi que sa femme ; et tous deux , chargés de chaînes , furent conduits à Rome avec leurs enfans.

Éponine se jette aux genoux de Vespasien , lui présente ses enfans , et les larmes aux yeux :

« Depuis long-temps j'aurais sollicité de votre
» clémence la grâce de Sabinus. Égaré par de
» mauvais conseils, il songeait plutôt, en se
» mettant à la tête d'un parti, à se dérober à
» la violence de nos tyrans, qu'à monter sur
» le trône; mais j'ai attendu que mes fils, in-
» nocens des fautes de leur père, fussent en
» état de joindre leurs pleurs et leurs soupirs
» aux miens. Ils ont pris naissance dans une
» retraite souterraine; là je les ai nourris;
» là, 'privés de la lumière et de la société des
» hommes, ils ont, depuis neuf ans, expié le
» crime de leur père. Soyez touché de leur in-
» fortune; n'exercez pas sur ces malheureux
» enfans un acte de rigueur inutile à votre
» pouvoir. » Ces paroles, Sabinus, Éponine et
leurs jeunes fils prosternés aux pieds de Ves-
pasien, émurent toutes les âmes. Nul témoin
de cette scène ne doutait que l'empereur n'ac-
cordât la vie de Sabinus aux prières d'une fem-
me qui avait donné un si rare exemple d'amour
conjugal et d'amour maternel. Mais l'ambitieux
Vespasien, que dévorait sans cesse la soif de
la puissance, et que tourmentait l'effroi de la
perdre, méconnut le plaisir si doux de pardon-
ner; il se montra inexorable, et condamna Sa-
binus à la mort.

Constamment généreuse, Éponine voulut
partager le supplice de son époux. Dès qu'elle

n'espère plus le sauver, ses larmes cessent de couler : « Je ne regrette pas de perdre la vie ,
» dit-elle avec fierté à Vespasien, puisque j'ai
» du moins joui de la félicité de passer neuf ans
» avec mon mari dans les ténèbres d'une caverne. Mon sort est plus beau que le vôtre ,
» malgré l'éclat et la pompe qui environnent
» votre trône. Mon cœur ne me reproche rien ;
» vous ne pouvez en dire autant ; et, quelle que
» soit votre grandeur présente, vous n'empêchez pas que le souvenir de vos cruautés
» ne souille à jamais votre mémoire. »

Éponine couronna la vie la plus vertueuse par une mort héroïque (1).

(1) Suétone.

ARRIE,

FEMME DE POËTUS.

(Après Jésus-Christ, environ 69.)

ARRIE, femme de Cœcinna Poëtus, homme consulaire, est une des Romaines les plus célèbres par ses vertus domestiques et par son rare courage. Sa grandeur d'âme ne peut être surpassée. Elle s'oublia toujours elle-même, et s'imposa les sacrifices les plus pénibles, pour assurer le repos et l'honneur de son époux.

Le crédit et la faveur dont l'affranchi Narcisse jouissait auprès de Claude, et l'infâme conduite de l'impératrice Messaline, inspirèrent une vive indignation contre le règne de ce vil empereur; et, parmi les Romains, ceux qui conservaient dans l'âme quelque souvenir de la gloire de leurs ancêtres, résolurent de s'affranchir d'un joug honteux.

Scribonien excita une révolte en Illyrie, mais le succès ne suit pas toujours le parti de la vertu. Scribonien échoua dans son entreprise, et la mort devint le prix de sa généreuse audace. Poëtus, entré dans la conjuration de Scribonien, fut fait prisonnier et conduit à.

Rome par mer. Arrie supplia les soldats de Claude de lui permettre de s'embarquer avec Poëtus. « Vous ne pouvez , leur dit-elle , vous » dispenser de donner à un homme consulaire » quelques esclaves pour le servir à table , pour » le chausser et l'habiller ; eh bien ! je lui rendrai moi seule tous ces services. » Les soldats rejettent durement sa prière. Arrie loue une barque de pêcheur , et suit sur ce frêle bâtiment le vaisseau qui portait son époux. Arrivée à Rome , elle rencontre dans le palais la veuve de Scribonien qui demande à lui parler. « Moi , te » parler , s'écrie Arrie ! ôte-toi , femme lâche et » sans cœur , qui vis encore après avoir vu expirer ton époux. »

Traséas , gendre d'Arrie , employa toute son éloquence pour la détourner du dessein de mourir avec Poëtus. « Quoi , lui dit Traséas , si » j'étais forcé de quitter la vie , voudriez-vous » donc que votre fille mourût avec moi ? » « Oui , » répondit-elle d'une voix ferme , si elle avait » vécu avec vous aussi long-temps et dans » une aussi parfaite union que j'ai vécu avec » Poëtus. »

Les parens d'Arrie conçurent alors les plus vives alarmes , et la surveillaient continuellement , dans la crainte qu'elle ne se portât à quelque extrémité. « Vos soins sont inutiles , » leur dit Arrie ; il n'est pas en votre pouvoir

» de m'empêcher de mourir. Le seul fruit de
» vos importunités sera de me faire périr d'un
» genre de mort plus douloureux. » A ces mots,
elle se lève précipitamment, s'élance tête bais-
sée contre un mur, et tombe sans connais-
sance. On lui prodigua des secours ; « Voyez,
dit-elle, en reprenant ses sens, aux personnes
» qui l'environnaient, si on me ferme les che-
» mins ordinaires de la mort, je saurai m'en
» frayer de nouveaux. » Quand on se fut assuré
que sa résolution était inébranlable, on ne con-
traignit plus sa liberté.

Arrie, instruite que le supplice de son époux
se préparait, et voyant qu'il n'avait pas le cou-
rage de s'y dérober par une mort volontaire,
s'enfonça en sa présence un poignard dans le
sein, le retira tout sanglant et le lui présenta :
« Tiens, Poetus, lui dit-elle, il ne m'a point
» fait de mal. » Poetus, humilié de montrer
moins de courage qu'une femme, se perça du
même poignard.

La mort d'Arrie n'est pas le plus grand sa-
crifice qu'elle ait fait à son époux, ni la plus
grande marque d'héroïsme qu'elle ait donnée.
Il ne s'agissait ici que de supporter un moment
de souffrance, tandis qu'elle avait à une autre
époque renfermé dans son cœur la douleur ma-
ternelle, pour n'en pas accabler le cœur de son
mari. Il était, ainsi que son fils, attaqué d'une

maladie dangereuse ; ce fils joignait les vertus les plus rares aux qualités les plus aimables. Sa mère l'adorait, et, malgré les soins qu'elle lui prodiguait, il mourut. Poetus, affaibli par une longue fièvre, n'aurait pas eu la force de survivre à cette perte ; Arrie la lui cacha, et fit faire en secret les obsèques de son fils. Toutes les fois qu'elle était auprès de Poetus, elle prenait un air serein et satisfait ; quand son époux l'interrogeait sur l'état de leur fils, elle répondait d'une voix tranquille et douce : « Il se » porte mieux, il a bien reposé. » Elle ne cessa de dévorer son chagrin tant que dura la maladie de son époux, et ne s'abandonnait au soulagement des larmes que lorsqu'elle était seule. Un semblable effort est le sublime de la tendresse conjugale (1).

(1) Tacite, Suétone.





PLOTINE, —

FEMME DE L'EMPEREUR TRAJAN.

(Après Jésus-Christ, 98.)

TRAJAN, le premier étranger qui ait occupé le trône impérial des Romains, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à son courage. Nerva, vieillard et prince respectable, l'adopta pour assurer le bonheur de ses peuples. Les belles actions de Trajan lui avaient valu le consulat; et, lorsqu'il fut associé à l'empire, où l'appelaient et le choix de Nerva et tous les vœux, Rome conçut l'espoir de recouvrer son ancienne splendeur; mais, si Trajan illustra son règne, il le dut, en partie, aux conseils de son épouse Plotine.

Cette princesse n'était ni belle, ni jolie. Le sérieux empreint sur ses traits donnait à sa physionomie une expression un peu sévère; mais ses grâces décentes rachetaient ce léger défaut. On ne connaît ni la famille ni la patrie de Plotine. Elle épousa Trajan long-temps avant l'époque de son adoption. Douée d'un jugement solide, d'un excellent esprit et d'une âme élevée, Plotine, loin de se laisser éblouir

par le rang suprême , conserva toujours la modération de son caractère. Elle rejeta ces titres fastueux usurpés , avec autant d'orgueil que d'injustice , par les impératrices qui l'avaient précédée. Le sénat voulut en vain les lui décerner ; Plotine ne s'attachait qu'à augmenter la gloire de son époux et la félicité des peuples.

Elle habitait Cologne avec Trajan , lorsqu'on apporta à ce prince la nouvelle de son association à l'empire. Trajan , contraint à prolonger son séjour en Germanie , ne revint qu'au bout de trois mois à Rome prendre possession de sa haute dignité. Il entra dans cette ville avec son épouse , au bruit des acclamations de tout un peuple ivre de leur présence. Plotine , objet des éloges et des hommages universels , s'en montra vraiment digne : sa modestie lui fit encore plus d'admirateurs que sa fortune. Au moment où elle montait les degrés du palais impérial , elle se retourna vers le peuple , et dit à haute voix : « Je souhaite sortir de ce palais telle que » j'y entre aujourd'hui. »

Plotine entretenait dans l'âme de son époux les sentimens les plus nobles , et sa prudence lui dictait souvent les plus sages avis. La confiance et la bonté de Trajan , sa haine contre les délateurs encourageaient les intendans des provinces à exercer d'horribles concussions. At-

tentive à recueillir les plaintes des opprimés , Plotine prit connaissance , dans le plus grand détail , des exactions commises par ces tyrans subalternes : elle réprima l'avarice des employés du fisc , et préserva les provinces de leurs brigandages.

De sages réglemens , ouvrage de Plotine , engagèrent le sénat à lui décerner le titre d'Auguste , dans le même moment où il venait de décerner à Trajan le titre de père de la patrie. Plotine et Trajan , dignes l'un de l'autre , refusèrent ces honneurs , quoiqu'ils fussent offerts par l'amour , et non par l'adulation.

Un trône si bien occupé n'avait point d'héritier. Trajan , privé d'enfans , aimait avec tendresse sa petite-nièce Sabine. L'impératrice , unie de cœur à tous les sentimens de son époux , l'engagea à marier Sabine à son parent Adrien , et le fit revêtir du consulat.

Trajan partit pour combattre les Daces , et laissa le soin du gouvernement à Plotine. Elle y maintint l'ordre que son époux avait établi , et déploya dans cette circonstance la plus grande habileté. Elle entretenit le calme et l'abondance dans l'empire , veilla à la prospérité de chaque Romain , comme à la prospérité générale ; et , tandis que l'empereur , portant l'effroi dans l'armée des barbares , comprimait au dehors les ennemis de l'empire , Plotine faisait

les délices de Rome. La douceur de cette princesse, sa bienveillance envers ceux qui implo- raient d'elle quelque grâce, lui gagnaient tous les cœurs.

Capable du plus grand dévouement, inca- pable de la plus légère jalousie, Plotine vit toujours avec plaisir les honneurs qu'on ren- dait aux nièces de son époux et à leurs enfans. Jamais elle ne leur fit sentir la supériorité de son rang, ni celle de son génie. Trajan, prince vaillant et juste, jouit à la fois de l'éclat que ses victoires répandaient sur son nom, et des charmes attachés à la vie domestique.

Dans l'expédition contre les Daces, une ba- taille sanglante, où périrent beaucoup de Ro- mains, fit presque regretter son triomphe à Trajan. Comme on manquait de linge pour pan- ser les blessés, il déchira ses habits impériaux et les fit employer à cet usage. Vainqueur des barbares, il leur accorda la paix à des condi- tions équitables; mais, pour relever la dignité du sénat de Rome, depuis long-temps avilie, il exigea que Décébale, roi des Daces, demandât à cet illustre corps la ratification du traité.

De retour à Rome, Trajan travailla avec assiduité à pourvoir au besoin de l'État. Sou- vent il rendait lui-même la justice, souvent en- core il s'arrêtait dans les marchés, dans les pro- menades et dans les autres lieux publics, pour

écouter les réclamations des Romains , et pour y faire droit.

Cependant l'attitude des Daces annonçait l'intention de recommencer la guerre. Bientôt ils ne dissimulèrent plus leurs projets ; et Trajan , résolu de punir la perfidie de leur roi Décébale , marcha soudain contre lui.

Pendant cette guerre , il éleva sur le Danube ce fameux pont , regardé comme un des plus beaux et des plus hardis monumens que nous aient laissés les Romains. Il pénétra ensuite dans le pays ennemi , et réduisit le monarque dace à de si fâcheuses extrémités , que , craignant d'être fait prisonnier et de servir d'ornement au triomphe de Trajan , il se donna la mort.

Trajan revint à Rome y recevoir les honneurs du triomphe. Parmi les trophées érigés à sa gloire , on remarquait la superbe colonne trajane , admirable morceau d'architecture , sur lequel on voit retracées les batailles , les victoires et les belles actions de Trajan. Cette colonne coûta sept ans de travail. Dans la suite , Plotine fit placer sur son sommet l'urne qui renfermait les cendres de son époux. Depuis , le pape Sixte-Quint y substitua la statue de Saint-Pierre.

La conquête du pays des Daces étendit la renommée de Trajan jusque dans les lieux les plus

reculés, et les Indiens eux-mêmes vinrent lui demander son alliance.

Néanmoins Trajan et Plotine furent mis aux plus terribles épreuves. La famine, la peste, les incendies, les tremblemens de terre, les débordemens extraordinaires du Tibre désolèrent Rome et tout l'empire. Ces fléaux servirent à faire briller, dans tout leur lustre, les vertus des deux époux. C'est alors qu'ils montrèrent une vigilance infatigable à soulager les malheureux; leurs trésors s'ouvrirent à l'indigence, et, de leurs mains royales, ils distribuèrent des secours, et prodiguaient des soins aux infortunés.

Sura, favori de Trajan, mourut. De nombreux concurrens aspiraient à succéder à son crédit. Plotine les déjoua, et réussit à détruire les préventions que Trajan avait conçues contre Adrien. Ce jeune prince, investi de toute la confiance de l'empereur, reçut le commandement de l'armée destinée à marcher contre les Parthes. Plotine accompagna son époux en Orient, où elle donna les mêmes exemples de modération qu'elle avait donnés à Rome. Cette entreprise ne réussit pas : le siège d'Atra mit un terme aux conquêtes de Trajan. Repoussé plusieurs fois avec une perte considérable, quoiqu'il eût fait des prodiges de valeur, il quitta ses ornemens impériaux pour combattre

au milieu de ses soldats. Vers la fin de ce siège, il ressentit une grande incommodité , et reprit la route de Rome. Forcé de s'arrêter à Sélinonte , ville de Cilicie il y mourut en peu de jours.

Trajan ne se désigna point de successeur. L'impératrice tint la mort de son époux secrète, dans la crainte de voir peser sur ses peuples le fléau de la guerre civile, et dans l'intention d'élever au trône impérial Adrien , qu'elle jugeait le seul homme digne de succéder à Trajan. Pour faire croire au peuple que l'empereur avait adopté Adrien , elle descendit à une ruse qui imprime une tache à la pureté de son caractère. A peine Trajan eut-il rendu le dernier soupir , que Plotine mit à sa place , dans le lit impérial , un client dévoué aux intérêts d'Adrien , alors à Antioche. Ensuite elle fit approcher du lit plusieurs officiers et plusieurs sénateurs à qui le faux Trajan déclara , d'une voix éteinte , qu'il nommait Adrien pour son successeur à l'empire.

Plotine conserva , sous le règne d'Adrien , les mêmes honneurs et la même autorité que sous Trajan. Adrien lui témoigna toujours le plus grand respect et la plus grande reconnaissance. Il justifia , en quelque sorte , par sa conduite le seul tort qu'on ait à reprocher à Plotine. La mort de cette princesse causa une dou-

leur extrême à Adrien , qui lui dédia un temple à Nîmes.

Trajan et Plotine traitèrent avec distinction et comblèrent de bienfaits tous les gens de mérite. Leur siècle vit naître Tacite , Juvénal et Martial (1).

(1) Lebeau, Histoire du Bas-Empire, Vie de Plotine.

DEUXIÈME SIÈCLE.

SAINTE FÉLICITÉ. \

(Après Jésus-Christ, 140.)

FÉLICITÉ est une des plus illustres saintes qui aient souffert le martyre dans la ville de Rome. Veuve dans un âge où l'on peut encore se plaire dans le monde, elle se consacra à Dieu, vécut dans la retraite, et n'employa ses jours et ses nuits qu'à la prière. Sa conduite édifiante contribua beaucoup à l'affermissement de l'Évangile. Mère de sept fils, Félicité les avait tous élevés dans le christianisme, dont ils suivaient scrupuleusement les augustes lois.

Les prêtres du paganisme s'élevèrent contre la religion chrétienne sous le règne d'Antonin ; ils représentèrent à ce prince que, pour apaiser la colère de leurs dieux, il fallait contraindre Félicité à leur offrir des sacrifices. Antonin la fit arrêter, et chargea Publius, préfet de Rome, de la poursuite de cette affaire. Publius employa tour à tour les prières et les menaces pour engager Félicité à renoncer au culte du

vrai Dieu : « L'esprit saint me garde , répon-
 » dit-elle ; c'est pourquoi je ne crains rien. Je
 » serai victorieuse si je conserve la vie ; si vous
 » me l'ôtez , mon triomphe sera encore plus
 » glorieux. »

« Songez à vos enfans , lui dit le préfet ; son-
 » gez qu'ils ont perdu leur père. Si vous leur
 » êtes ravie , que leur restera-t-il ? — La Pro-
 » vidence. — Réfléchissez aux malheurs affreux
 » que votre obstination pourrait attirer sur leur
 » tête. — Mes enfans vivront de la vie des bien-
 » heureux s'ils rejettent le culte des idoles ,
 » pendant que , s'ils s'oubliaient au point d'a-
 » bandonner leur religion , ils n'auraient en
 » partage qu'une mort éternelle. »

Le préfet , n'ayant pu déterminer Félicité à
 suivre les ordres de l'empereur , la fit venir
 dans la place publique ; et là , sur son tribunal ,
 il dit à cette mère courageuse , en présence de
 » ses enfans , « que , si elle méprisait sa propre
 » vie , elle devait du moins montrer quelque
 » compassion pour ses fils. »

« Le conseil que vous me donnez , répondit
 » Félicité , serait excellent dans une circonstance
 » où il ne s'agirait point des intérêts de leur âme ;
 » mais ici la pitié me rendrait vraiment barbare.
 » Regardez en haut , mes enfans , ajouta-t-elle
 » en se tournant vers ses fils ; levez vos yeux au
 » ciel. C'est là que Jésus-Christ vous attend

» avec ses saints. Combattez pour vos âmes, et
 » montrez-vous fidèles à l'amour que vous de-
 » vez au vrai Dieu. »

Indigné qu'elle osât exhorter hautement ses
 fils à méconnaître les ordres de l'empereur,
 le préfet ordonna qu'on la frappât sur les
 joues, et, faisant approcher l'aîné de ses enfans,
 nommé Janvier, lui promit de grandes récom-
 penses s'il voulait abjurer la foi chrétienne pour
 sacrifier aux dieux des Romains, le menaçant,
 s'il refusait, des plus cruels supplices. « La sa-
 » gesse de mon Dieu, qui me conserve, me
 » fera supporter avec constance tous les tour-
 » mens, » répondit Janvier.

Le préfet le fit battre de verges et l'envoya
 en prison. Ensuite, ayant appelé le second fils
 de Félicité, nommé Félix, il l'exhorta égale-
 ment à encenser les idoles. Félix répondit :
 « Nous n'avons qu'un Dieu à qui nous offrons
 » le sacrifice d'un pieux dévouement de nous-
 » mêmes. Mes frères et moi nous saurons imi-
 » ter l'exemple de notre mère. Employez si vous
 » voulez, envers nous, la cruauté la plus
 » raffinée, rien ne pourra vaincre notre con-
 » stance. »

Publius ne réussit pas mieux auprès des au-
 tres enfans de Félicité ; tous montrèrent le
 même héroïsme. En vain, touché de la jeunesse
 de l'un d'entre eux, nommé Alexandre, il le

conjura de ne pas affronter la mort dans un âge si tendre. « Je suis serviteur de Jésus-Christ, répliqua-t-il; je le confesse de bouche, » je le possède dans mon cœur, et je l'adore » sans cesse. Dans cet âge si faible, il m'accorde la force et la prudence des vieillards; » je ne le quitterai point pour des idoles aussi » méprisables que leurs adorateurs. »

Publius représenta enfin à Martial, le dernier des sept frères, qu'il allait devenir le propre auteur de son supplice, en désobéissant aux décrets de l'empereur. « Oh ! si vous connais- » siez, répliqua Martial du ton le plus touchant, » le sort que Dieu réserve aux adorateurs des » idoles, au lieu de trembler pour nous, vous » frémiriez sur vous-même. Nous ne subirons » que des maux passagers, tandis que tous ceux » qui ne confesseront point Jésus-Christ seront » jetés dans des flammes éternelles. »

Publius, n'ayant pu triompher de leur fermeté ni par ses menaces, ni par ses promesses, fit écrire leurs interrogatoires, et les envoya à l'empereur. Antonin remit le jugement de cette noble famille à quatre magistrats différens, qui condamnèrent Félicité et ses enfans à périr par divers supplices. On battit l'aîné des fils, jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir, avec des fouets armés de plomb; on assomma deux de ses frères à coup de bâton; le quatrième fut

précipité du haut en bas d'une tour. Les trois derniers eurent , ainsi que leur mère , la tête tranchée. Ces généreuses victimes de la foi obtinrent la palme du martyre vers l'an 164 de l'ère chrétienne (1).

(1) Vies des Saints. Actes des Martyrs. Tillemont , tom. 2.

TROISIÈME SIÈCLE.

— SAINTE CÉCILE.

(Après Jésus-Christ , 308.)

CÉCILE , issue d'une ancienne famille de Rome , naquit dans cette ville vers le commencement du troisième siècle. Les admirables qualités de son âme , la noblesse de son caractère , les charmes de sa figure , les grâces décentes de son maintien , la faisaient admirer de tous ceux qui l'approchaient. Cécile excellait dans les beaux-arts ; elle se plaisait surtout à cultiver la musique , et ce goût lui servait de prétexte pour se dérober aux regards du monde. Mais la retraite où elle se renfermait n'empêcha point son mérite d'être connu. Beaucoup de jeunes patriciens sollicitèrent son alliance. Cécile éluda avec adresse leurs propositions. Ses parens , dont elle était l'idole , craignant de se séparer d'elle , ne la pressaient pas de se marier. Cependant ils agréèrent la recherche de Valérien , qui , par sa naissance , ses vertus et sa grande fortune , leur parut l'époux le plus digne de leur fille. Ils ignoraient qu'elle s'était

consacrée à la Vierge , et ne la prévinrent du choix qu'ils avaient fait d'un gendre , qu'au moment où les articles de son contrat de mariage furent signés.

Cette nouvelle affligea Cécile , mais ne la fit point changer de résolution. Ne sachant toutefois quelle défaite employer pour se soustraire à l'hymen arrêté par ses parens , elle invoqua avec ferveur le Christ, et tout à coup vit paraître un ange qui lui promit d'être son gardien , et que Valérien, loin de la contraindre à violer ses vœux , suivrait son pieux exemple. Rassurée par cette vision , Cécile n'hésita plus à prendre Valérien pour époux , et son mariage se célébra bientôt avec autant de joie que de magnificence.

Le soir de ce jour solennel, Cécile, restée seule avec Valérien, lui dit d'un air doux et gracieux : « J'aurais un grand secret à vous con-
 » fier , si vous vouliez me promettre de ne le
 » révéler à personne. — Je vous le promets ,
 » répliqua Valérien , et vous pouvez compter
 » sur ma parole. — J'ai le bonheur d'être chré-
 » tienne; je me suis consacrée, dès ma première
 » jeunesse, au culte du vrai Dieu ; et, comme
 » j'ai fait vœu de ne vivre que pour lui, il m'a
 » donné pour gardien un de ces esprits bien-
 » heureux qui composent sa cour , et qui est
 » chargé de me défendre contre toute entre-

» prise contraire à mon serment. Ne prenez
 » point ce mystère pour une fable. L'ange du
 » Seigneur ne quitte pas mes côtés; et, si vous
 » voulez consentir à ce que votre épouse de-
 » meure fidèle à la loi qu'elle s'est imposée,
 » vous-même éprouverez la puissante protec-
 » tion de cet ange du ciel. »

Valérien, d'abord interdit de cette confi-
 dence, revint peu après de son étonnement,
 et dit : « Le respect que j'ai pour vous, Cécile,
 » ne me permet pas de former aucun doute sur
 » votre sincérité. Néanmoins je souhaiterais
 » en acquérir la preuve; et si je puis être assez
 » heureux pour voir cet esprit céleste, et pour
 » connaître ainsi combien vous êtes chère à
 » votre Dieu, je soumettrai mes désirs à vos
 » volontés, et je n'aurai désormais d'autre reli-
 » gion que la vôtre. — Vous verrez cet ange,
 » répliqua Cécile avec l'air brillant d'une sainte
 » ivresse; mais il faut auparavant croire en
 » Jésus-Christ et recevoir le baptême. » Valé-
 rien accepte la condition, et demande à sa
 femme ce qu'il doit faire. « Allez sur-le-
 » champ, dit-elle, trouver le souverain pontife
 » Urbain. Vous le rencontrerez à une lieue
 » d'ici, dans l'endroit que je vous indiquerai;
 » et, dès que vous aurez été baptisé, vous
 » verrez de vos propres yeux si je vous en im-
 » pose. »

Le nouvel époux s'apprête à partir; Cécile écrit au pape Urbain, l'informe de tout ce qui s'est passé, et fournit à Valérien les renseignemens nécessaires pour qu'il ne fasse point une démarche inutile.

Aussitôt qu'il s'est mis en route, Cécile tombe aux pieds du Christ pour le supplier de convertir son époux à la foi. Valérien découvre sans peine l'asile où le saint pape s'était retiré; il lui remet la lettre de Cécile, en le priant avec instance de lui administrer le baptême. Saint Urbain n'eut pas plutôt achevé de lire la lettre de Cécile, qu'il s'écria : « Soyez » éternellement béni, Seigneur, qui répandez » vos grâces avec tant de profusion sur les âmes » fidèles. Daignez achever l'ouvrage que vous » avez commencé; en rendant chrétien l'époux » de Cécile, rendez-le digne de la vertu de son » épouse. »

Tandis que le saint pontife prononce ces paroles, soudain paraît, vêtu de blanc et resplendissant de lumière, un vénérable vieillard. Il tient dans ses mains un livre écrit en lettres d'or. Valérien, saisi d'une respectueuse frayeur, se prosterne aux pieds du vieillard, qui lui ordonne de se lever, et lui montre le livre tout ouvert. Valérien y lit ces paroles : *Il n'est qu'un seul Dieu, qu'une foi, qu'un baptême.* Croyez cela, dit le vieillard à Valérien, et re-

cevez le baptême. Après ces mots le vieillard disparut.

« Croyez-vous à ce que vous venez de lire ? » demanda le saint pontife à Valérien. — Oui, » du fond de l'âme, » reprit ce dernier.

Saint Urbain garde quelques jours Valérien dans sa retraite, l'instruit des principaux mystères de la religion chrétienne, et, l'ayant baptisé, le renvoie chez son épouse. Valérien la trouve à son prie-dieu. A ses côtés, sous la forme d'un jeune homme vêtu de blanc, plus brillant que les astres, était un ange tenant deux couronnes tissées de lis et de roses, d'un éclat admirable et d'un parfum exquis.

Valérien se met à genoux auprès de Cécile. L'ange alors pose sur la tête de chacun d'eux une couronne, en disant : « Voilà l'auréole » dont vous fait présent l'époux des vierges. » Ces fleurs célestes, symbole de la chasteté, » ne se flétriront jamais. Couple chéri de Dieu, » désirez, et vous obtiendrez. »

Valérien avait un frère nommé Tiburce, qu'il aimait beaucoup, et qui professait encore l'idolâtrie : il demanda sa conversion ; l'ange la lui accorda, et disparut.

Les jeunes époux revenaient à peine de leur surprise, quand Tiburce entra. « D'où vient, » dit-il, cette délicieuse odeur de lis et de roses, » dans une saison qui n'est pas celle des fleurs ?

» — Vous le saurez, mon frère, répondit Valérien, quand vous serez chrétien comme je le suis. — Chrétien! s'écria Tiburce, voulez-vous rire, ou parlez-vous sérieusement? — Oui, je suis chrétien, mon frère, et vous ne tarderez pas à le devenir. » Valérien fait asseoir son frère, lui raconte son histoire, et se tourne vers sa femme, en ajoutant : « C'est à vous maintenant, Cécile, qu'il appartient, avec le secours du ciel, d'achever la conversion de Tiburce. »

Inspirée par l'esprit de Dieu, Cécile démontre, avec l'éloquence la plus sublime et la plus persuasive, l'extravagance des fables du paganisme, les nobles et touchantes vérités de la religion du Christ. — « Je suis chrétien, s'écrie Tiburce, je suis chrétien, et je bénis Dieu de m'avoir dessillé la vue. »

Tiburce, éclairé par Cécile, se rendit auprès du saint pontife pour recevoir le baptême, et revint embrasé d'amour pour Jésus-Christ. Il passa ensuite quelque temps avec Cécile et son frère, occupé à pratiquer comme eux les plus rares vertus. Ils faisaient un religieux emploi de leur temps et de leur fortune. Leurs revenus appartenaient en entier aux pauvres; ils ne cessaient de consoler, de fortifier les saints confesseurs dans leurs fonctions; ils enterraient les corps des martyrs.

Arrêtés comme chrétiens au milieu de ces pieux exercices, Tiburce et Valérien obtinrent la palme sacrée du martyre.

Quoique l'empereur Alexandre se montrât assez favorable aux chrétiens, et qu'il n'eût point rendu de nouveaux édits contre eux, ses lieutenans exerçaient d'horribles persécutions envers les fidèles. Almaque, préfet de Rome, les poursuivait avec rigueur, moins par haine pour leur religion que par la soif insatiable des richesses. Il avait fait périr Tiburce et Valérien pour s'emparer de leurs dépouilles. Son avarice fut trompée. Cécile, aussitôt après leur mort, sachant bien qu'elle tomberait à son tour sous le glaive du tyran, vendit tous les biens qui lui étaient légués par les deux illustres martyrs, et distribua le montant de leur valeur aux pauvres.

Almaque, en effet, ne tarda point à faire arrêter Cécile. Elle suivit les soldats qui la menaient en prison avec autant de gaieté que s'ils la conduisaient à des noces. Sa beauté, sa jeunesse, encore dans tout leur éclat, les touchèrent de compassion; ils la conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point sacrifier les plaisirs, les honneurs et la fortune qui l'attendaient dans un monde dont elle faisait l'ornement, à son enthousiasme pour une religion proscrite par les lois de l'empire. « Vous igno

» rez, répondit-elle en fixant sur eux un regard de pitié, vous ignorez quel bonheur
 » c'est de mourir pour Jésus-Christ. Vous ne
 » connaissez ni les avantages, ni la gloire du
 » martyre. »

Elle prononça sur ce sujet un superbe discours qu'une foule considérable de peuple écouta avec admiration; ensuite, apercevant une grosse pierre, elle monte dessus, et, d'une voix forte, s'adresse aux assistans : « Ne croyez-vous pas, leur dit-elle, ce que je vous adresse de la part de Dieu ? » *Nous croyons*, s'écrièrent-ils soudain, *nous croyons que Jésus-Christ est le seul Dieu*. Cécile leur dit que, pour être chrétiens, il fallait recevoir le baptême. Ils la conjurèrent de leur procurer les moyens de se faire baptiser. Cécile alors pria les plus considérables d'entre eux d'obtenir qu'on retardât de quelques heures son incarcération. Cette faveur lui ayant été accordée, elle envoya chercher le pape Urbain, qui, trouvant Cécile environnée de plus de quatre cents personnes, de l'un et de l'autre sexe, suffisamment préparées à recevoir le baptême, le leur administra sur-le-champ. Au nombre des catéchumènes, on remarquait Gordien, Romain célèbre, qui, plus tard empêcha, par son autorité, qu'on détruisît la maison de sainte Cécile. Urbain se cacha quelque temps

dans cette maison, et la consacra en un oratoire secret, où il offrait chaque jour le sacrifice divin.

Cependant Cécile, heureuse des conversions qu'elle venait d'opérer, se rendit en prison pour y attendre son jugement. Almaque, qui ne lui avait accordé quelques momens de liberté que dans l'espoir qu'elle abandonnerait le culte chrétien quand on la menacerait du dernier supplice, ordonna qu'on l'aménât en sa présence. Frappé des grâces et de l'éblouissante beauté de Cécile; plus frappé encore de l'esprit et de la fermeté qu'elle déploya dans son interrogatoire, il la traita avec douceur, et se sentait porté à l'absoudre. Mais, ayant appris la sensation miraculeuse que ses paroles avaient produite sur le peuple, il changea de langage et de ton avec la sainte, qu'il essaya d'intimider par des menaces. Cécile ne montra que plus d'intrépidité. « Oubliez-vous, lui dit » Almaque, que j'ai sur vous pouvoir de vie » et de mort? » Cécile répondit à cette question par un discours sublime sur l'absurdité de l'idolâtrie, sur la divinité du rédempteur, et sur l'innocence de Valérien et de Tiburce.

Dieu avait doué Cécile d'une éloquence si persuasive, qu'on ne se lassait point de l'entendre parler. Almaque lui-même l'éprouva.

Ne sachant comment combattre ses argumens, il se contenta de lui dire qu'il fallait obéir à l'empereur, et ne point renverser la religion de l'empire. « On doit obéir avant tout à Dieu, » répliqua sainte Cécile : la volonté de l'empereur n'est pas qu'on adore de vils morceaux de bois ou de pierre. »

Le juge, craignant qu'elle ne poussât trop loin sa défense, ordonna qu'on la reconduisît en prison; et, comme il n'osait la faire mourir publiquement, parce que son supplice aurait pu exciter une émeute, il décida, avec l'avis de ses assesseurs, qu'elle serait étouffée dans une étuve.

Almaque, informé que Cécile ne souffrait aucune incommodité dans l'étuve, envoya un bourreau pour lui couper la tête. Le bourreau lui asséna trois coups de toute sa force avec le tranchant de son cimeterre, sans pouvoir lui abattre la tête. Comme les lois défendaient à l'exécuteur de frapper plus de trois coups, il se retira, laissant la sainte baignée dans son sang.

Elle survécut trois jours à cet événement, et les employa à la gloire de la religion, en ne cessant d'adresser des exhortations pieuses aux nouveaux convertis. Cécile rendit le dernier soupir le 22 novembre 232. La fête de cette sainte, que les musiciens prennent pour

leur patronne, a toujours été célèbre. Les protestans d'Angleterre ont retenu son nom dans le calendrier de leur liturgie (1).

(1) Vies des Saints ; Martyrologe ; manuscrit du Vatican.

SAINTE ANASTASIE. \

(Après Jésus-Christ, 248.)

VALÉRIEN, élu empereur des Romains en 244, ne persécuta point d'abord les chrétiens; mais, vers l'an 247, ce prince, abusé par un Égyptien qui se mêlait de magie, lança les décrets les plus sévères contre les fidèles.

Née à Rome, d'une famille patricienne, douée d'une figure charmante et d'un esprit supérieur, Anastasie, dont la modestie et la piété relevaient encore les charmes, avait résolu, dès la fleur de son âge, de se consacrer à Dieu. Ses parens étant morts, elle se rendit dans une espèce de monastère, où de jeunes vierges du Seigneur vivaient en communauté.

Un jour qu'elles chantaient en chœur les louanges de l'Éternel; les satellites du tyran enfoncent les portes de leur religieux asile, et demandent Anastasie de la part du préfet de Rome. Au nom de Probus, un des plus cruels ennemis des chrétiens, la supérieure du monastère, nommée Sophie, devine le sort affreux qu'on prépare à sa compagne, et lui dit, les yeux baignés de larmes : « Voici l'heure où

» votre divin époux vous appelle : allez, innocent
 » victime, allez vous faire immoler
 » pour la gloire du Dieu de clémence. »

Comme la supérieure achevait de prononcer ces mots, les soldats s'emparent d'Anastasie pour la conduire chez le préfet. La beauté de cette jeune fille le frappe, et sa candeur l'enchanté : il l'aborde avec respect, lui demande avec douceur son nom. « Je m'appelle Anastasie, répond-elle, et j'ai le bonheur d'être chrétienne. Ce titre, réplique Probus, ternit l'éclat de vos perfections ; renoncez, ma fille, croyez-moi, à une religion odieuse, qui attire les plus grands maux sur ceux qui la professent. Votre modestie me plaît, non moins que votre beauté ; je me charge de votre fortune. Venez avec moi, au temple de Jupiter, offrir un sacrifice. N'hésitez pas : un refus m'obligerait de vous livrer aux plus cruels supplices. — Je suis prête à les souffrir pour mon Dieu, réplique Anastasie ; je suis chrétienne, et je garderai ce titre aux dépens de mes jours. Vos menaces ne m'effraient point. Le Tout-Puissant me soutiendra au milieu des plus horribles épreuves. »

Cette noble réponse allumant la fureur du préfet, il ordonna qu'on frappât Anastasie sur les joues, et qu'on la chargeât de fer. Tandis que les témoins de cette scène ne pouvaient

retenir leurs larmes, en voyant les membres délicats de cette jeune fille pliés sous le poids de lourdes chaînes, et son visage inondé de sang, une joie céleste animait son front virginal. Le préfet, indigné de ne pouvoir abattre son courage, la fait mettre à la torture. On lui disloque tous les membres; on lui brûle le côté avec des torches ardentes; on lui arrache l'un après l'autre les ongles des pieds, des mains, et quelques autres parties de son corps, avec des tenailles tranchantes : on lui casse avec un marteau toutes les dents. Néanmoins, Anastasie continuait de chanter les louanges de Dieu. A peine eut-elle été reconduite en prison, que toutes ses plaies furent guéries. Probus, instruit de cet événement miraculeux, et du dédain avec lequel Anastasie traitait les dieux des païens, qu'elle appelait des dieux de métal, de bois, de pierre et de boue, commanda qu'on lui arrachât la langue. Anastasie employa l'intervalle qui précéda l'exécution de cet ordre barbare, à remercier Dieu de la grâce qu'il lui faisait, et à célébrer encore plus haut ses louanges. L'opération ayant été très-douloureuse, Anastasie, près de s'évanouir, fait signe à un chrétien, nommé Cyrille, qui se trouvait près d'elle, de lui donner un peu d'eau; il obéit, et paya de sa vie ce léger service.

Le préfet, ajoutant encore au supplice d'Anastasia, lui fit couper les mains, les pieds, et trancher la tête. Sophie réussit à se procurer le corps de sa sainte compagne, et l'enterra secrètement (1).

(1) Martyrologe.

SAINTE APOLLONIE.

(Après Jésus-Christ, 250.)

Sous le règne de l'empereur Décius, en 248, un mauvais poète, qui se vantait d'exercer l'art de la magie, menaça la ville d'Alexandrie de quelque grand malheur, si l'on ne faisait mourir tous les chrétiens. Cette ridicule prédiction suffit pour allumer la fureur d'un peuple naturellement porté à la barbarie. Excitée par le prétendu devin, la multitude se saisit d'un respectable vieillard, nommé Matran, qui n'avait pas voulu blasphémer contre la religion du Christ. On lui meurtrit tout le corps à coups de bâton ; on lui creva les yeux ; on lui perça le visage avec des roseaux pointus ; et, l'ayant conduit hors de la ville, on l'assomma à coups de pierres.

Les féroces auteurs de cette scène s'emparèrent ensuite d'une chrétienne, qu'ils menèrent au temple de leurs idoles, pour l'obliger à les adorer. Indignés de ses courageux refus, ils la lièrent par les pieds, la traînèrent à travers les cailloux par les rues, en l'accablant d'injures et de coups de bâton.

Sa constance étonna ses bourreaux ; mais,

dans leur rage , oubliant tout sentiment de compassion , ils la transportèrent au même endroit où ils avaient tué Matran , et l'assommèrent à coups de pierres.

Au milieu de ces horreurs , Apollonie se distingua par un courage et une intrépidité qui confondirent alors les idolâtres , et lui méritent l'admiration de la postérité.

Respectable par son grand âge , autant que par sa fervente piété , Apollonie , l'exemple des fidèles d'Alexandrie , vivait dans la retraite , et passait les jours dans la prière , dans le jeûne et dans la pratique de toutes les vertus. Renfermée au fond de son oratoire pendant le massacre de Matran , elle invoquait le ciel pour un peuple aussi aveugle que fanatique , et se recommandait à Dieu , ne doutant pas qu'on ne vînt bientôt l'immoler elle-même. En effet , la rage des païens s'accroît de moment en moment ; ils courent aux maisons des chrétiens , les pillent , les renversent , les brûlent. La ville présente , de tous côtés , l'affreux tableau d'une place prise et saccagée par les ennemis.

Plus altérés du sang des chrétiens à mesure qu'ils en répandaient , les idolâtres se précipitent en foule dans la demeure de sainte Apollonie , résolus de lui faire subir des supplices d'autant plus terribles , qu'elle était , plus que tous les autres chrétiens , en vénération parmi les

fidèles. Ils lui cassèrent les dents avec des cailloux , et lui meurtrirent tout le visage. Irrités de la joie qu'elle montrait de souffrir pour son Dieu, ils exercèrent sur son faible corps des cruautés inouïes. Les menaces , les promesses , les artifices n'ayant pas triomphé de sa foi, ils l'entraînèrent hors de la ville , allumèrent un grand feu , et jurèrent de l'y jeter , poings et mains liés, si elle n'offrait pas de l'encens aux idoles. Animée d'une foi vive, et bravant avec calme la mort la plus effroyable, Apollonie contemple , d'un œil satisfait , le bûcher , se recueille un moment , prie le Seigneur d'agréer son sacrifice , et s'élance au milieu des flammes (1).

(1) Saint Denis , évêque d'Alexandrie.

ZÉNOBIE,

REINE DE PALMYRE.

(Après Jésus-Christ, 260.)

PALMYRE, fondée par Salomon, et située dans cette vaste contrée qui, à l'orient de la Haute-Syrie, s'étend vers l'Euphrate, servait d'entrepôt aux marchands arabes. Placée entre l'empire de Rome et celui des Parthes, la richesse et la défense de cette ville consistaient dans les contrées désertes dont elle était environnée. Les Palmyriens adoraient le soleil. Odenat et Zénobie ont été les seuls souverains connus de ce royaume. Les Romains donnaient à Palmyre le nom de colonie romaine.

On ne sait rien de certain sur l'origine d'Odenat, prince endurci aux fatigues de la chasse et de la guerre, et peint comme le vainqueur des lions et des léopards.

Issue de la maison royale de Ptolomée d'Égypte, Zénobie, la plus belle, la plus savante et la plus chaste des femmes de l'Orient, rivalisait de courage avec son époux, et marchait à ses côtés dans les combats.

L'an 258, époque où la Perse vivait sous le

gouvernement de Sapor , monarque ambitieux et sanguinaire, l'empereur Valérien , prince pacifique, mais d'un génie borné, excité par Macrin , officier de son palais, forme le projet de marcher contre les Perses. Valérien passe l'Euphrate , entre dans l'Osrhoène en 260 ; éprouve une déroute complète , et demande la paix à Sapor , en lui envoyant des sommes considérables d'argent. Sapor exige que Valérien vienne en personne traiter avec lui. L'empereur accepte , et le roi de Perse , violant les droits les plus sacrés, le retient captif.

Gallien , fils de Valérien, lui succède à l'empire, et le délaisse dans son malheur.

Indignés de la mauvaise foi de Sapor, Odenat et Zénobie lèvent des troupes , se joignent aux Romains, et marchent contre le roi de Perse. Avant de livrer le combat, Zénobie prononce une harangue touchante. Sapor, attaqué par les deux armées, est battu , et perd un riche butin. Odenat paraît digne de commander aux Romains. Baliste , leur général , quitte l'armée. Sapor , humilié de se voir vaincu par une femme , abandonne ses conquêtes , et se retire derrière l'Euphrate. Odenat et Zénobie le poursuivent : ils tombent sur son arrière-garde, et passent l'Euphrate avec les Perses. Un gouffre profond, qui se trouvait sur la route que tenaient les Perses, les force à s'arrêter. Sapor ordonne

qu'on massacre les prisonniers qu'il avait amenés de Syrie. On obéit : leurs corps , jetés demivivans dans le gouffre , en remplissent la profondeur , et l'armée des Perses passe en avant.

Toutefois Odenat arrive à la tête de sa cavalerie. Sapor , épouvanté , donne ce qui lui reste d'argent à la garnison romaine d'Émèse , pour qu'elle le laisse continuer sa route. Odenat , cessant de poursuivre les Perses , part avec Zénobie , s'empare de Carres , de Nizibe , et soumet la Mésopotamie. Tous deux prennent alors le titre de rois de Palmyre ; et , pour convaincre Gallien de leur attachement , ils lui envoient l'élite de leurs prisonniers.

Gallien , reconnaissant des procédés du roi de Palmyre , l'établit son vicaire en Orient. Odenat forme la résolution de délivrer l'empereur Valérien ; secondé par Zénobie , il entre sur les terres de Sapor , et attaque la ville de Ctésiphon , située à quelque distance du lieu où brille aujourd'hui la ville de Bagdad. Le siège est poussé avec vigueur ; mais la révolte de Macrin , qui s'était joint à Baliste , contraint Odenat de renoncer à son entreprise. Il repasse promptement en Syrie avec sa femme , et se présente devant Émèse , où Baliste s'était réfugié. Zénobie , aussi admirable par sa prudence que par sa valeur , ne s'expose point aux longueurs d'un siège , accorde aux habitans tout ce qu'ils dé-

sirent , et , par ce moyen , se rend sur-le-champ maîtresse de la place.

Gallien, vivement touché des services qu'Odenat avait rendus aux Romains , l'associe à l'empire , et le déclare auguste l'an 264. Gallien voulut que Zénobie, fidèle compagne des travaux de son époux, et l'âme de ses conseils, partageât ces honneurs suprêmes.

Supérieure à son rang par son génie et par ses vertus , Zénobie , impératrice-reine , gouverna avec la même force et la même sagesse que les plus illustres monarques, et rendit à l'empire son antique splendeur. .

Les Romains applaudirent à l'élévation d'Odenat : il s'en était fait aimer , et les garantissait de toute invasion du côté de l'Orient.

Odenat et Zénobie, ayant pris la résolution de porter une seconde fois la guerre en Perse, pour tirer Valérien de la captivité dans laquelle il gémissait depuis si long-temps , armèrent l'an 266. Les Perses leur opposèrent en vain de nombreuses troupes. La victoire suivit toujours les drapeaux des deux vaillans époux. La ville de Ctésiphon , de nouveau assiégée , se vit sur le point d'être prise ; mais les Goths s'étant tout à coup répandus dans l'Asie-Mineure , l'empereur Odenat leva une seconde fois le siège de Ctésiphon , pour venir les repousser , et s'avança en grande hâte jusqu'à

Héraclée, ville du royaume de Pont. Au bruit de son approche, les Goths mirent en sûreté le butin qu'ils avaient fait, et se rembarquèrent.

Odenat, rentré dans son royaume, punit de quelques jours de prison un de ses parens, nommé Méonius, pour un manque de respect. Méonius profita de sa liberté pour tuer Odenat, d'un coup de poignard, au milieu d'un festin.

Après le meurtre de l'empereur, l'infâme Méonius, qu'appuyait une faction, revêtit la pourpre; mais Zénobie sut bientôt créer des ressources contre le danger qui la menaçait, en gagnant l'affection des soldats. Ils massacrèrent Méonius; et les habitans de Palmyre se dévouèrent aux intérêts de la reine, et à ceux de ses fils.

Gallien, que tant de motifs devaient engager à garder une amitié constante à la reine de Palmyre, entreprit de lui ravir les conquêtes qu'elle avait faites sur les Perses. Dans cette vue, il envoya une armée en Orient, sous la conduite d'Héraclien. Mais, quoiqu'il eût déguisé ses projets avec assez d'adresse, Zénobie, que ne trompa point la lâche dissimulation de l'empereur, rassembla des forces capables de la venger de la perfidie des Romains. Elle se mit à la tête de son armée, s'avança contre Héraclien, lui livra bataille et le défit. Cette

victoire affermit la couronne de Palmyre sur sa tête.

Gallien, étant mort au siège de Milan, par suite d'une imprudence, Claude II, son successeur, s'occupa sagement du soin de repousser les Goths, et laissa à Zénobie l'administration des affaires de l'Orient.

Plus heureuse ou plus habile que le plus grand nombre des empereurs romains, elle parvint à tenir en respect les Perses. Cette reine haranguait ses troupes du haut d'une tribune. Un extérieur rempli de grâce, une voix sonore prêtaient beaucoup de charme et de force à ses discours. Zénobie ne se montrait jamais en public que la tête couverte d'un casque surmonté d'un diadème, et vêtue de la pourpre impériale. Son bras droit restait toujours libre et découvert; son attitude majestueuse inspirait l'enthousiasme. Loin d'imiter les souverains de la Perse, qui n'admettaient à leur table aucune personne de leur suite, Zénobie faisait manger avec elle ses officiers, et même les seigneurs étrangers que l'éclat de sa réputation attirait à sa cour.

L'ordre que la reine apportait dans ses finances lui fournit les moyens d'entreprendre avec succès une expédition contre l'Égypte; elle entretenait depuis long-temps des intelligences dans ce pays, où un parti nombreux s'é-

tait déjà déclaré en sa faveur. Vainement une armée égyptienne essaya de s'opposer à la marche des Palmyriens; le général qui les commandait remporta la plus éclatante victoire, et se rendit maître des principales villes de l'Égypte.

L'empire romain, affaibli par des discordes sans cesse renaissantes, ne pouvait envoyer de secours à l'Égypte. Un chef de pirates, nommé Probatas, homme audacieux et intrépide, lève une petite troupe déterminée, débarque près d'Alexandrie, l'assiège avec le secours des Égyptiens mécontents, et s'en empare.

Ce revers n'abattit point le courage de la reine. A peine a-t-elle appris le péril qui menaçait ses troupes, que déjà elle est en mesure de les secourir. Une seconde armée de Palmyriens a pris le chemin de l'Égypte. Mais Zénobie combat un adversaire digne d'elle. Probatas, accoutumé à ces coups hardis qui se renouvellent si souvent sur les mers, use de la plus grande diligence. A la tête d'une troupe de marins habiles à monter à l'abordage, il marche à la rencontre des Palmyriens, les attaque avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, et les met en pleine déroute.

Ce malheur eût semblé irréparable à un conquérant ordinaire : Zénobie y porta bientôt remède; car, sachant que Probatas avait l'in-

tention de couper la retraite aux Palmyriens, elle donna ses instructions à Timagènes, Égyptien attaché à ses intérêts. Ce brave rallie les fuyards, en forme un corps de deux mille hommes avec lesquels il tombe, pendant la nuit, sur les Romains qui ne s'attendaient point à être attaqués par une armée dispersée. Le carnage fut affreux. Probatius, réduit au désespoir, se donna la mort; et Zénobie, encore une fois maîtresse de l'Égypte, poussa ses armes très-avant dans la Bithynie, et pénétra jusqu'en Chalcédoine. A cette époque, elle fit élever le fort de Zénobie, destiné à résister aux incursions des Perses, et prit des leçons d'éloquence du célèbre Longin, qu'elle nomma plus tard un de ses principaux ministres.

Claude mourut; Aurélien, son successeur, né de parens obscurs, s'était élevé rapidement aux premiers rangs de l'armée par sa bravoure, qui l'avait fait surnommer *Manu ad ferrum* : de la main à l'épée.

Zénobie essaya d'engager ce guerrier redoutable à suspendre les hostilités. Aurélien éluda ses offres, et se prépara, par nombre de batailles qu'il livra aux barbares, à porter la guerre en Orient.

Aurélien, d'un caractère féroce, s'était aliéné le cœur des Romains, par des actes de cruau-

té ; il regagna leur affection en les conduisant contre la reine de Palmyre.

Il défait sur sa route Cannabes, roi des Goths, qui campait sur les bords du Danube, passe le Bosphore, soumet les royaumes de Bithynie et de Pont, traverse rapidement les provinces de l'Asie-Mineure, et s'avance jusqu'à Thyanes. Cette ville lui ferme ses portes ; Aurélien l'assiège avec autant de fureur que d'impétuosité.

Mais les habitans de Thyanes, fidèles à Zénobie qu'ils chérissent, opposent la plus grande résistance aux vives attaques de l'ennemi ; et leur courage eût sauvé la place, sans la trahison d'un de leurs compatriotes nommé Héraclamon. Ce misérable indiqua à l'empereur une issue souterraine par laquelle on pouvait parvenir jusqu'au sommet d'une partie des remparts tellement escarpée qu'on l'avait jugée inattaquable, et négligé d'y établir aucune défense.

Devenu maître de la ville par la perfidie d'Héraclamon, Aurélien livre ce traître à l'indignation du peuple, qui mit son corps en pièces. Le supplice d'Héraclamon, digne récompense de son crime, n'a malheureusement point préservé les siècles suivans d'hommes qui lui ressemblent.

Les troupes apprennent que l'empereur Probus vient de reconquérir l'Égypte ; elles se sentent animés d'une nouvelle ardeur, et Zénobie ;

vaincue sur les bords de l'Oronte, où elle avait marché à la rencontre d'Aurélien, se sauve à Antioche, lieu du dépôt de son trésor militaire.

Pour retirer ce trésor, il fallait que Zénobie cachât ses désastres aux habitans d'Antioche. Employant la ruse, elle couvre du manteau impérial un homme qui ressemblait à Aurélien, et publie qu'elle emmène l'empereur prisonnier. Son stratagème n'est pas soupçonné : elle fait pendant la nuit les préparatifs nécessaires à sa retraite, et, dès le lever de l'aurore, Zénobie, ses troupes, ses trésors sont déjà à plusieurs lieues d'Antioche.

Tandis que la reine cherche à se relever de sa défaite, Aurélien songe à profiter de sa victoire. Il assiège le fort de Daphné, s'en empare, et peu après d'Antioche.

Zénobie avait rassemblé un corps de soixante-dix mille hommes. Instruite par son dernier revers, elle donna les ordres les plus sages. Ils furent mal suivis : l'ardeur des Palmyriens causa leur perte ; ils éprouvèrent une déroute complète. Zénobie se réfugia à Palmyre ; Aurélien l'y poursuivit.

« Étrange vicissitude des événemens ! Une
» ville engagée dans des solitudes immenses,
» de commerçante qu'elle était depuis envi-
» ron douze siècles, devient tout à coup guer-
» rière, triomphe des vainqueurs de Rome,

» et, sous la conduite d'une héroïne, se rend
» maîtresse de l'Orient. Douze ans sont à peine
» écoulés depuis qu'elle s'est armée et qu'elle
» a su vaincre, toute sa puissance vient se ren-
» fermer dans ses remparts. Elle se voit réduite
» à les défendre contre ces Romains qu'elle a
» sauvés (1). »

Zénobie résolut de s'ensevelir sous les murs de Palmyre plutôt que de se déshonorer par une capitulation honteuse. Animée par le désespoir et par sa tendresse pour ses enfans, elle combattit avec un courage héroïque. La ville de Palmyre, située dans un désert, et la plus forte place de l'Orient, était presque imprenable : le siège traîna en longueur. Aurélien, fatigué de ne pas en voir le terme, écrivit à Zénobie la lettre suivante, que Vopisque nous a conservée.

« *Aurélien, empereur du monde romain, qui
» vient recouvrer l'Orient, à Zénobie et à
» ceux que cette guerre a réunis avec elle (2).*

» Vous auriez dû faire, dès long-temps, ce
» que je vous ordonne aujourd'hui. Rendez-
» vous, et vos jours seront en sûreté. Il vous
» sera libre, à vous, Zénobie, de vivre avec toute

(1) Hauteville, p. 253.

(2) *Imperator romani orbis et Orientis receptor.*

» votre maison, là où j'aurai fixé votre résidence, après avoir pris l'avis du sénat. Ne
» détournez rien de ce que vous avez ; or, argent, pierreries, étoffes de soie, chevaux et
» chameaux, tout doit m'être représenté pour en
» tenir compte au trésor romain. Les Palmyriens
» seront maintenus dans leurs anciens droits. »

Indignée de l'insolence d'Aurélien, qui oubliait et les services qu'elle avait autrefois rendus aux Romains, et le respect qu'on doit à l'infortune, Zénobie adressa à l'empereur cette noble réponse :

« Zénobie, reine de l'Orient, à Auguste.

» Avant toi, personne n'a fait une demande
» semblable à la tienne. Ce sont les hauts faits,
» Aurélien, et non de vaines paroles qui décident de tout à la guerre. Tu m'ordonnes de
» me soumettre à ta puissance : ignores-tu que
» Cléopâtre aima mieux mourir avec le titre
» de reine que de survivre à sa dignité ? Nous
» attendons le secours des Perses ; les Arméniens
» se déclarent en notre faveur ; les Sarrasins
» arment pour nous. Si une troupe de brigands
» a pu détruire ton armée dans la Syrie, que
» sera-ce donc quand toutes ces forces seront
» réunies ? tu rabattras alors de cet orgueil avec
» lequel tu me sommes de me rendre, comme
» si tu étais déjà vainqueur. »

Cette réponse, pleine d'une juste fierté, apprenant à l'empereur qu'il ne pourrait réduire Zénobie que par la force, il serra de plus près la place, et renouvela sans cesse des attaques dans lesquelles il perdit beaucoup de monde.

L'armée des Perses ne tarda pas à paraître. Aurélien marche à sa rencontre, l'enveloppe et lui fait mettre bas les armes. Des négociations et de l'or le débarrassent de ses autres ennemis.

Le prompt retour des troupes romaines n'avait pas laissé à Zénobie le temps de renouveler les provisions et les vivres dont Palmyre commençait à manquer. La famine s'y fit sentir. Zénobie forme alors le dessein de quitter la ville, et de passer en Perse pour y rassembler des troupes capables de faire lever le siège, et peut-être de battre l'armée des Romains.

La reine n'embrassait pas une espérance chimérique. Les Perses, pleins d'admiration pour son génie et pour son caractère, attendaient tout de son intrépide constance. Il était d'ailleurs de leur intérêt de s'unir avec elle contre un ennemi qui pouvait les attaquer à leur tour. Zénobie s'échappe et parvient au bord de l'Euphrate; mais, au moment où elle allait entrer dans la nacelle qui devait la transporter à l'autre rive, des cavaliers envoyés à sa poursuite l'atteignirent. Zénobie, voyant que la résistance serait inutile, se rendit prisonnière.

Zénobie parut devant son vainqueur. « Quoi !
» lui dit Aurélien, vous avez eu la hardiesse
» de tenir tête à un empereur romain ! — J'i-
» gnorais, répondit la reine, qu'il existât en-
» core des empereurs qui méritassent de porter
» ce nom, les prenant tous pour des Galliens
» ou des Auréoles ; j'ai cru rendre service à
» l'empire, en partageant le pouvoir souverain
» avec eux. La victoire a long-temps marché
» sous mes étendards : je m'imaginais qu'elle
» était, comme moi, femme et constante : vos
» succès m'ont ouvert les yeux. Vous m'avez
» vaincue, Aurélien, et je vois enfin un em-
» pereur. »

Aurélien fit connaître le sort de cette prin-
cesse aux habitans de Palmyre qui lui ouvrirent
leurs portes, et il les traita avec bonté.

L'empereur condamna à mort les officiers
de Zénobie, entre autres le célèbre Longin,
et réserva la reine pour orner son char de
triomphe. Comme ce prince reprenait la route
de Rome, il apprit que Palmyre s'était révoltée.
Il revient sur ses pas, se présente devant la
ville, la prend et la ruine entièrement. Le mas-
sacre et le pillage furent horribles.

Toutefois le parti de la reine subsistait en-
core. L'Égypte se révolta en sa faveur : Auré-
lien soumit cette province.

De retour à Rome, l'empereur s'occupa de

son triomphe; on n'en avait point encore vu d'aussi magnifique. Il y parut vingt éléphants, deux cents lions, des léopards apprivoisés, quatre tigres, plusieurs élans, girafes, et autres animaux extraordinaires pour les Romains. Suivaient une foule de prisonniers, les mains liées derrière le dos. Enfin, on voyait Zénobie parée d'un grand nombre de bijoux, de pierres, et chargée de chaînes d'or que soutenaient des esclaves.

La lettre qu'Aurélien écrivit dans cette circonstance au sénat renferme le plus bel éloge qu'on puisse faire de Zénobie. Pollion la rapporte en ces termes :

« J'apprends, pères conscrits, qu'on m'accuse de lâcheté parce que j'ai triomphé de Zénobie, et que je l'ai attachée à mon char; mais ceux qui me censurent seraient les premiers à me louer, s'ils connaissaient aussi bien que moi le caractère de cette femme. Qui jamais a montré plus de prudence dans les conseils, plus de fermeté dans ses entreprises, plus d'autorité sur ses soldats, plus de discernement dans sa conduite? Oui, j'ose le dire, si Odenat a vaincu les Perses et les poursuit jusqu'à Ctésiphon, c'est surtout à Zénobie qu'on a dû ces importants succès. La terreur de son nom était si grande en Égypte et dans tout l'Orient, qu'il suffisait pour te-

» nir en respect les Arméniens, les Sarrasins
» et les Arabes. Aucune de ces nations barba-
» res ne lui a jamais causé le moindre embar-
» ras. Hé! lui aurais-je accordé la vie, si je n'a-
» vais été bien convaincu qu'elle a rendu un
» service immortel à l'empire, en ne croyant
» agir que pour elle et pour ses fils? Mes cen-
» seurs prétendent qu'il est peu glorieux pour
» moi d'avoir vaincu et fait paraître une femme
» à mon triomphe. Que faut-il donc penser de
» Gallien, que cette femme a couvert de honte
» en sauvant une grande partie de l'empire
» qu'il laissait périr? Que penser même du di-
» vin Claude, ce prince vénérable dont la mé-
» moire nous est si précieuse? Engagé dans
» des expéditions importantes contre les Goths,
» il crut ne pouvoir en sortir avec honneur
» qu'en abandonnant l'administration de l'O-
» rient à Zénobie, tranquille sur la sûreté de
» ses frontières en Asie, tant que cette femme
» les garderait. »

Aurélien, ayant promis une retraite à la reine de Palmyre, lui donna, aux environs de Tivoli, une habitation agréable et beaucoup de terres. C'est là qu'elle passa le reste de ses jours au sein de sa famille, et qu'elle composa l'histoire d'Alexandrie, ouvrage malheureusement perdu.

Loin du tumulte des armes qu'elle avait tant

aimé, Zénobie trouva dans son amour pour les lettres des ressources contre les regrets de son pouvoir éclipsé : bientôt même elle coula dans son paisible asile les plus doux momens de sa vie.

Saint Jérôme affirme que la famille de cette illustre reine a joui long-temps à Rome d'une haute considération, sous le nom glorieux de Zénobienne, et qu'elle y florissait encore de son temps. On croit que Zénobie, dans sa retraite, s'occupa essentiellement de la religion, et qu'elle mourut chrétienne (1).

(1) Trebellius Pollio, Procope, Tillemont de Hauteville, Vopiscus, Zozime, Odenat, Histoire Byzantine, Eusèbe.

QUATRIÈME SIÈCLE.

SAINTE CATHERINE. —

(Après Jésus-Christ, 310.)

SAINTE CATHERINE, née à Alexandrie, d'une famille noble, fut élevée dans l'idolâtrie. Douée d'une facilité prodigieuse pour l'étude, à vingt ans elle parlait les langues savantes, et possédait la philosophie et la théologie des païens; mais, ayant reconnu l'absurdité de cette dernière science, elle embrassa le christianisme.

Catherine demanda le baptême à la suite d'un songe où elle vit Jésus-Christ qui refusait de la prendre pour épouse, parce qu'elle n'avait point été régénérée par les saintes eaux de ce sacrement. Une seconde vision lui montra le Sauveur l'acceptant pour épouse, et lui passant un anneau au doigt.

Maxime-Valère, surnommé Daza, étant arrivé à Alexandrie en 307, publia un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets, sous peine des plus horribles supplices, de sacrifier aux dieux du paganisme.

Catherine se rend au temple au moment où le sacrifice allait commencer, obtient la permission de parler à l'empereur, lui tient un discours admirable sur la fausseté de sa religion, sur la divinité de celle de Jésus-Christ, et propose de prouver ce qu'elle avance, en face des personnes les plus instruites de l'empire.

Charmé de l'éloquence et des grâces de Catherine, l'empereur consent à sa demande, et fait appeler les plus habiles philosophes. La discussion s'engage entre eux et Catherine. Cette dernière, animée par l'esprit divin, combat ses adversaires, qui, s'avouant vaincus, embrassent le christianisme.

L'empereur invite d'autres philosophes à entrer en lice; tous s'écrient que la fille chrétienne a détruit leurs préjugés, et qu'ils ne reconnaissent maintenant d'autre Dieu que le sien.

Jamais, peut-être, la religion chrétienne ne triompha du paganisme avec autant d'éclat. La ville entière d'Alexandrie retentit du bruit de la victoire de Catherine; mais les prêtres des idoles représentèrent à l'empereur que, s'il ne punissait promptement les lâches qui venaient d'abjurer le culte de leurs pères, comme par enchantement, toute la ville embrasserait bientôt le christianisme. Maxime, effrayé des suites

de cet événement, se retira en ordonnant à un de ses officiers de faire mourir tous les philosophes convertis, s'il ne pouvait les obliger à se dédire.

L'officier, n'ayant pu ébranler la foi de ces nouveaux confesseurs, les massacra; ainsi tous furent baptisés dans leur sang le jour même.

Leur exécution, loin de nuire à la religion chrétienne, augmenta le nombre de ses prosélytes. Chaque heure amenait de nouvelles conversions. Le bruit courut que l'empereur lui-même songeait à se faire chrétien; les officiers, les soldats se répandirent en murmures. Maxime, prince ambitieux et cruel, craignant une sédition générale dans l'armée, ordonna qu'on conduisît Catherine en prison, et que, si on ne pouvait réussir à la faire apostasier, on la livrât aux plus affreux supplices. Cependant la beauté et l'esprit de Catherine avaient allumé une passion si vive dans le cœur de Maxime, qu'il recommanda en secret à un de ses principaux officiers d'offrir à cette jeune fille le titre d'impératrice, espérant qu'une couronne la flatterait plus que la palme du martyre.

Fidèle aux ordres de son maître, l'officier employa, mais inutilement, son éloquence pour engager Catherine à recevoir la main de l'em-

pereur, qui promettait de répudier sa femme Faustine. La réponse de Catherine ayant enlevé toute espérance au tyran, et changé son amour en fureur, il commanda que Catherine fût mise à la torture, et déchirée avec un instrument garni d'ongles de fer. La fermeté, la joie même que la sainte faisait éclater au milieu de ses cruelles souffrances, devint un nouveau triomphe pour la religion.

Maxime, persuadé que Catherine ne tarderait pas à succomber à ses douleurs, la renvoya dans son cachot, dont il confia la garde à Porphyre, un des premiers officiers de l'armée, en lui enjoignant de laisser périr de soif et de faim sa prisonnière. L'empereur partit ensuite pour visiter les places frontières de ses états.

Le cœur profondément touché de ce qu'elle avait entendu raconter de Catherine, l'impératrice brûlait du désir de la connaître. Ce désir s'augmenta encore à la suite d'un songe mystérieux où cette princesse vit Catherine resplendissante de lumière, lui placer une couronne sur la tête, en disant : « Princesse, c'est » Jésus-Christ, mon divin époux, qui vous fait » ce présent. » Faustine pria Porphyre de la mener à la prison où l'on tenait Catherine renfermée. L'officier, n'osant refuser l'impératrice, l'introduisit dans le cachot; ils y

trouvèrent la sainte parfaitement guérie de ses plaies, et brillante de santé. Ce miracle et les discours éloquens de Catherine convertirent à la foi chrétienne Faustine et Porphyre.

Surpris, à son retour, d'apprendre que Catherine vivait encore, l'empereur la fit amener en sa présence. Les nouveaux charmes dont elle lui parut ornée réveillèrent son amour assoupi; il chercha à l'éblouir par des promesses, à l'intimider par des menaces. Catherine demeura ferme dans ses refus. Maxime, croyant abattre son courage, donna l'ordre qu'on apportât sous ses yeux l'instrument de torture qu'on venait d'inventer pour les chrétiens. Il se composait de trois ou quatre roues, armées de tranchans et de pointes de fer qui, en tournant dans une caisse où l'on couchait le martyre, déchirait en lambeaux tout son corps. Catherine examina d'un air calme cet instrument barbare, et dit à Maxime, qu'elle regardait comme une insigne faveur d'en faire l'épreuve la première. Le tyran, cédant à la violence de son courroux, commande aux bourreaux de livrer Catherine à cet épouvantable supplice; mais à peine commencent-ils à tourner les roues, qu'elles se brisent en mille pièces. Les éclats en volent de tous côtés, blessent un grand nombre de personnes que la curiosité

avait attirées à cet affreux spectacle, et tous s'écrient : « Il n'est de Dieu que le Dieu des chrétiens. »

Faustine accourt aussitôt auprès de l'empereur, pour lui représenter que tant de prodiges doivent enfin le convaincre que la seule religion véritable est la religion chrétienne. Porphyre appuie les discours de l'impératrice. Maxime fait sur-le-champ couper la tête à tous les deux ; il sollicite ensuite de nouveau Catherine d'accepter sa main. La sainte témoigne encore plus d'horreur que jamais pour cette proposition. Le tyran, dont la fureur s'accroît à chaque instant, condamne Catherine à perdre la tête sur l'échafaud.

La sainte y marche d'un air triomphant, et demande au Seigneur de lui accorder la grâce de faire cesser la persécution exercée depuis trois cents ans contre les chrétiens, et de dérober son corps à la vue des hommes. Dieu exauça les vœux de Catherine. Les anges emportèrent son corps sur le mont Sinaï, où il reçut la sépulture. Peu de jours après, Maxime, battu par Licinius, collègue de Constantin, fut obligé de fuir sous un déguisement, saisi d'une fièvre ardente qui lui ravit l'usage de la vue et toutes ses autres facultés ; il périt au milieu des souffrances les plus cruelles. Sa mort, que suivit cinq ans après celle de Licinius, éleva

Constantin sur le trône, et rendit la paix à l'église.

Catherine périt à l'âge de dix-neuf ans, vers l'an 310 de l'ère chrétienne (1).

(1) Vie des Saints, par Baillet. Martyrologe.

SAINTE HÉLÈNE,**IMPÉRATRICE ET MÈRE DE CONSTANTIN-LE-GRAND.****(Après Jésus-Christ, 327.)**

HÉLÈNE, devenue célèbre dans l'église par sa piété et par l'éclatant mérite de son fils, naquit vers le milieu du troisième siècle, dans le bourg de Drépane en Bithynie. Ce bourg, qui prit en peu de temps des accroissemens considérables, fut érigé en ville sous le nom d'*Hélénople*.

La naissance d'Hélène était si obscure qu'on a prétendu que son père avait tenu une hôtellerie. L'empereur Constance Chlore, ayant eu occasion d'admirer les nobles qualités de l'âme d'Hélène n'étant encore que simple officier, l'épousa et l'emmena en Dalmatie, province de l'Illyrie. Constance, né dans cette contrée, y possédait de grands biens, et sa famille y tenait un rang distingué. Hélène, à l'âge de vingt-cinq ans, mit Constantin au monde. Constance Chlore aimait tendrement sa femme, et vécut avec elle jusqu'au temps où, créé César, conjointement avec Galère Maximin, il se vit contraint de la répudier, pour obéir

aux ordres des empereurs Dioclétien et Maxilien.

Hélène demeura dans l'ignorance du vrai Dieu jusqu'à l'avènement de Constantin au trône, et dut à ce prince le bonheur d'embrasser la foi chrétienne. Hélène avait alors soixante-quatre ans. Cette princesse eut part à la conversion d'un nombre considérable de païens, et à celle de presque toutes les personnes de la famille impériale. Tendrement attachée à son petit-fils Crispus, que Constantin son père avait créé César, Hélène ne put s'empêcher de se plaindre amèrement de l'injustice avec laquelle l'empereur fit ensuite mourir ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances. Constantin, qui ne s'était jamais éloigné du respect qu'il devait à sa mère, jugeant de la grandeur de son crime par la douleur et les larmes d'Hélène, chercha à la consoler en la décorant du titre d'impératrice. Il fit en outre graver l'effigie de sa mère sur la monnaie d'or de l'empire, et lui laissa la disposition de ses trésors. Hélène ne les ouvrit que pour distribuer des largesses aux indigens, ou pour orner les églises de vases précieux. Modeste dans son élévation, elle ne se montrait jamais en public que vêtue des plus simples habits, et parée seulement des bienfaits qu'elle répandait sur le peuple.

Constantin voulant employer une partie de ses richesses à bâtir de superbes églises, principalement dans la Terre-Sainte, Hélène saisit avec transport cette occasion pour aller visiter les lieux sacrés. Pendant le cours de son voyage, elle ne passa pas un seul jour sans satisfaire à son ardente charité. Ici, elle donnait de l'argent aux pauvres, et là, des vêtemens. Elle délivrait les uns de prison, les autres des travaux pénibles des mines, et d'autres du malheur de l'exil. Arrivée à Jérusalem, Hélène abattit le temple de Vénus, élevé sur le Calvaire; elle découvrit ensuite le tombeau de Jésus-Christ et le bois de la croix, envoya une partie considérable de la croix et plusieurs clous à Constantin, et resta quelque temps en Palestine pour y construire la superbe église du Sépulcre. Elle surveilla les travaux des autres églises que l'empereur ordonna qu'on bâtit à Bethléem et sur le mont des Oliviers, pour honorer le lieu de l'Ascension de Jésus-Christ, et la grotte sanctifiée par sa naissance.

Dans l'intention de témoigner aux vierges consacrées l'estime particulière qu'elle leur portait, Hélène les rassembla toutes avant son départ de la Palestine, les servit à table, et mit elle-même l'aiguïère sur le bassin pour leur donner à laver.

Hélène vint rejoindre l'empereur sur la fin de l'an 327. Peu de temps après elle mourut entre ses bras, environnée de ses petits-fils, parmi lesquels on comptait déjà deux césars. Son corps fut conduit à Rome, et placé dans le tombeau des empereurs. Constantin fit à sa mère des funérailles royales, et éleva un magnifique monument à sa mémoire. Hélène a vécu au delà de quatre-vingts ans (1).

(1) Vie des Saints; Histoire du Bas-Empire; Histoire Ecclésiastique.

SAINTE URSULE,

FILLE DE DIONNANT, ROI DE CORNOUAILLES.

(Après Jésus-Christ, 346.)

URSULE, fille de Dionnant, roi de Cornouailles, et de son épouse Darie, reçut le jour en Angleterre, l'an-364, époque où la religion chrétienne brillait d'un grand éclat dans ce royaume. Ursule montra, dès son enfance, le naturel le plus heureux, l'esprit le plus solide et le plus agréable.

Tout ce qui frappe, éblouit, charme, attache, se trouvait réuni dans Ursule, qui passait, dès l'âge de douze ans, pour une des plus belles princesses de l'Europe. Ses attraits recevaient un nouveau lustre de sa vertu.

Maxime, surnommé Flavius Magnus Clémens, commandant-général des troupes de l'empereur Gratien en Angleterre, s'étant fait proclamer empereur l'an 382, passa la mer, descendit, avec toute son armée, sur les côtes de la partie des Gaules qu'on nommait Armorique, et s'en rendit maître.

Conan, prince breton, s'étant signalé dans cette expédition, obtint, avec le titre de duc,

le gouvernement de cette contrée, depuis appelée la Petite-Bretagne. Conan songeait à se choisir une épouse. La réputation d'Ursule l'engagea à la demander en mariage. Le roi de Cornouailles, qui connaissait le mérite de ce seigneur, consentit à lui donner sa fille. Il lui accorda en même temps la main d'un grand nombre d'autres jeunes filles pour les officiers et pour les soldats de sa suite.

Ursule avait secrètement promis de se consacrer à Dieu, et refusait d'épouser Conan; mais ses prières, ses larmes n'empêchèrent pas le roi de Cornouailles de persister dans sa résolution. Il fallut céder à l'autorité paternelle. Ursule se prosterna aux pieds du Sauveur, et le conjura de la réserver pour son céleste hymen. Cependant on préparait tout pour le départ de la princesse. Déjà on avait réuni les jeunes filles destinées à devenir les épouses des seigneurs et des soldats, compagnons d'armes de Conan. Dès que les vents se montrèrent favorables, on se hâta d'embarquer la princesse et ses compagnes sur une flotte préparée à cet effet. Ursule, pleine de confiance dans le Seigneur, conserva toutefois l'espérance de voir ses vœux s'accomplir; elle ne se trompait pas. A peine la flotte eut-elle perdu de vue les côtes de l'Angleterre, qu'une violente tempête l'assaillit; le naufrage paraissait inévitable. L'in-

trépidité d'Ursule rassura toutes ses compagnes. Les vaisseaux, emportés par les vents jusque sur les côtes de la Gaule-Belgique, à l'embouchure du Rhin, cinglèrent vers Cologne.

L'empereur Gratien avait appelé contre Maxime les Huns, peuple barbare de l'ancienne Sarmatie. Ces idolâtres, d'un naturel féroce, gouvernés par des coutumes cruelles, portaient partout la désolation. Ils attaquèrent les barques bretonnes, et furent saisis d'étonnement quand ils s'aperçurent qu'elles n'étaient chargées que de jeunes filles. Ursule animée d'un zèle héroïque, tint le discours le plus éloquent à ses compagnes, et leur fit promettre de préférer l'honneur à la vie.

Le commandant de l'armée, épris des charmes d'Ursule, usa de tous les moyens pour la séduire et pour l'intimider. La fermeté de la princesse excitant enfin sa fureur, il la massacra sur le corps sanglant de ses compagnes.

Les historiens n'ont pu déterminer le nombre des jeunes filles qui obtinrent alors, avec Ursule, la palme glorieuse du martyre (1).

(1) Martyrologe. Vie des Saints.

SAINTE MONIQUE,

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

(Après Jésus-Christ, 366.)

SAINTE MONIQUE naquit dans une petite ville d'Afrique. Ses parens lui donnèrent une éducation chrétienne; sa piété crut avec l'âge. Malgré les sages instructions qu'elle recevait de la gouvernante respectable à qui elle était confiée, Monique avait du penchant pour le vin. Une servante le lui ayant durement reproché, Monique, honteuse de s'être exposée à rougir devant son inférieure, se corrigea pour toujours de ce goût avilissant.

Elle épousa un riche bourgeois de Numidie, nommé Patrice, homme colère et de mauvaises mœurs. La patience de Monique, sa modestie et sa douceur triomphèrent des vices de son époux. Elle parvint non-seulement à l'en corriger, mais elle lui fit sentir la folie d'adorer les idoles, et le soumit au culte du vrai Dieu.

Monique eut trois enfans de son mariage, une fille et deux fils. L'aîné, nommé Augustin, lui causa de vives alarmes. Ardent, impétueux, il se plongea dans les excès les plus condamnables,

Monique invoquait Dieu jour et nuit pour sa conversion; elle l'obtint.

Augustin, s'étant séparé de sa mère pour aller enseigner la rhétorique à Rome, tomba si dangereusement malade, qu'il fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Monique courut au secours de son fils, et jouit, en le retrouvant, de la douce satisfaction d'apprendre que, revenu de ses erreurs, il menait une vie tout-à-fait chrétienne.

Elle retourna en Afrique avec Augustin, et tous deux se reposèrent des fatigues de leur route à Ostie. Monique eut alors avec son fils un entretien aussi sublime que touchant. Cinq ou six jours après, surprise par un mal aigu, elle annonça sa fin prochaine à ses enfans, les consola du chagrin qu'ils éprouvaient de la voir expirer dans une terre étrangère, et leur dit : « Vous ne devez point être en peine de mon » corps; il importe peu où vous le placiez quand » je ne serai plus. La seule chose que je vous » demande, c'est qu'en quelque lieu que vous » soyez, vous vous souveniez de moi à l'autel » du Seigneur. » Sainte Monique mourut à l'âge de cinquante-six ans (1).

(1) Vie des Saints; Lettres de Saint Augustin.

SAINTE AGNÈS.

(Après Jésus-Christ, 390.)

SAINTE AGNÈS, née à Rome vers la fin du quatrième siècle, de parens nobles, riches et vertueux, reçut une brillante éducation. La rare beauté dont elle était pourvue, donna un grand éclat à sa chasteté. Agnès n'avait encore que treize ans, lorsqu'elle forma le dessein de se consacrer à Dieu.

Procope, fils de Simphrone, gouverneur de Rome, vit Agnès, en devint amoureux, et demanda sa main; mais il employa vainement tous les moyens de lui faire agréer sa recherche. Réduit au désespoir, Procope tomba dans une sombre mélancolie. Simphrone, qui aimait tendrement son fils, résolut de se servir de son pouvoir pour contraindre Agnès et ses parens à l'union désirée par Procope. Dans ce dessein, il les appela devant lui, et leur détailla tous les avantages qu'Agnès retirerait de l'alliance qu'il lui proposait. Agnès répondit à Simphrone d'un air modeste, mais assuré, « qu'elle le re-
» merciait infiniment du choix qu'il voulait faire
» d'elle pour épouse du jeune Procope, mais

» qu'elle avait déjà un époux plus noble et plus
 » puissant. » Le vieux gouverneur ne comprenant rien à ce discours, on lui apprend que l'époux dont parlait Agnès était le Dieu des chrétiens. Alors le gouverneur laisse éclater sa colère, et dit à la jeune vierge : « Je ne vous
 » donne que vingt-quatre heures pour délibérer ; il faut devenir la première femme de
 » Rome , ou , couverte de honte , expirer dans
 » les plus cruels tourmens. — Mon choix est
 » fait , réplique Agnès ; je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. »

La fureur de Simphrone ne connaît plus de bornes ; il commande qu'on charge soudain Agnès de chaînes. A la vue des menottes et des carcans, elle ne change ni de couleur, ni de maintien. On la traîne devant les idoles ; elle confesse hautement Jésus-Christ, en présence d'un peuple nombreux qu'attirait sur ses pas la nouveauté de ce spectacle, et qui ne pouvait refuser son admiration au courage de la vierge, ni des larmes à son malheur.

Simphrone croit abattre la fermeté d'Agnès en la faisant conduire dans un lieu propre à lui inspirer plus d'horreur que la prison et que la mort même. La vierge adresse à Dieu une prière fervente, et tout à coup ce lieu, séjour de l'infamie, brille d'une lumière céleste, et se transforme en un saint oratoire.

Procopé arrive ; il ose oublier le respect qu'il doit à la vertu ; mais la Vierge est sous la protection de la Providence. Procopé tombe aussitôt à terre , privé de tout sentiment. Le gouverneur conjure Agnès de lui rendre son fils ; elle lève les mains et les yeux vers le ciel : Procopé revient à la vie.

Au bruit de ce miracle , accourent les prêtres des idoles : ils crient au sortilège ; ils excitent le peuple contre Agnès. Le gouverneur , craignant une sédition , s'éloigne , et charge son lieutenant de juger Agnès. Le lieutenant , contraint par le peuple , qui regardait la sainte comme une magicienne , la condamne à être brûlée vive.

On dresse le bûcher , le peuple l'environne , impatient de voir en cendres sa victime ; mais le feu la respecte , comme jadis il avait respecté Ananias , Azarias et Mizaël dans la fournaise. Les prêtres et le peuple attribuant encore ce nouveau prodige aux opérations magiques , le lieutenant commande à un des bourreaux de trancher la tête à sainte Agnès. Cet homme hésitait d'obéir : « Ne craignez pas , lui dit la » vierge , de me donner une mort qui sera pour » moi le commencement d'une vie éternelle. » Recevez , Seigneur , s'écria-t-elle , une âme » qui vous a tant coûté , et qui vous est » si chère. » Puis elle présente sa tête au bour-

reau, qui, d'une main tremblante, lui porte le coup fatal.

C'est ainsi, dit saint Jérôme, que sainte Agnès consacra par le martyre sa virginité, et mérita dans le ciel une double couronne. (1)

(1) Vies des Saints ; Martyrologe ; Saint-Jérôme.

PLACIDIE,**FILLE DE THÉODOSE-LE-GRAND.**

(Après Jésus-Christ, 395.)

THÉODOSE-LE-GRAND avait rempli l'univers de sa gloire. Sous son règne brillant, les barbares furent de toutes parts repoussés, et l'administration de l'empire rétablie dans tout son lustre. A sa mort, il laissa trois enfans, Arcadius, Honorius et Placidie.

Arcadius et Honorius, héritiers du sceptre de Théodose et de la bonté de son caractère, n'héritèrent ni de ses talens, ni de ses vertus héroïques, et l'époque de leur règne est celle où la puissance romaine succomba en Occident. La faiblesse de ces monarques accrut la corruption des ministres, la dépravation générale des mœurs, et devint la première cause de l'établissement des peuples barbares dans une partie de l'Europe.

En 396, Alaric, roi des Huns, avait ravagé la Grèce. Proclamé, en 400, par ses troupes, roi des Visigoths, il entra deux fois en Italie, et résolut d'attaquer la ville de Rome. Il appela auprès de lui Ataulfe, son beau-frère,

alors en Pannonie, à la tête d'un corps de Huns et de Goths. Soutenu d'Ataulfe, Alaric assiège Rome, que désolent bientôt la peste et la famine; lui impose de forts tributs, et se retire après un traité conclu avec Honorius.

Ce traité n'ayant pas été observé par l'empereur, Alaric se présente une seconde fois avec Ataulfe devant Rome, défait les troupes envoyées au secours de cette ville, la bloque, la saccage, en abandonne la possession pour aller s'établir en Afrique, et traîne à sa suite beaucoup de prisonniers, au nombre desquels on distinguait Placidie, sœur d'Honorius.

Chargé des dépouilles de toute l'Italie, Alaric espère s'enrichir encore des dépouilles de la Sicile. Il fait construire à la hâte de légers bâtimens, et s'y embarque avec son illustre prisonnière. Une horrible tempête engloutit les trois quarts de ses vaisseaux. Il renonce à son projet, regagne la rive, tombe malade à Cozence, y meurt en peu de jours, et laisse la couronne à son frère.

Ataulfe passe dans les Gaules en 412. Ce vaillant guerrier, d'une petite stature, mais d'une figure noble, avait conçu la plus forte passion pour Placidie, sa captive, qui réunissait aux grâces les plus séduisantes tous les charmes de l'esprit. Ataulfe souhaitait ardemment épouser cette princesse; toutefois, doué

d'un cœur honnête et généreux, il voulait avant tout lui plaire ; et, dans ce dessein, il chercha à procurer à sa nation un établissement qui coûtât peu à l'empire. Il se jeta dans une partie de la Gaule, déjà perdue pour les Romains, se contenta d'exiger quelques impôts de l'Italie, et entama des négociations avec Honorius.

En 413, il s'établit dans les Gaules des Bourguignons ; Constance, consul de Rome, leur accorda une partie du territoire qui porte leur nom ; le consul se déclara l'amant de Placidie, et fit réclamer, par Honorius, la princesse à Ataulfe. Le roi des Goths la refusa, recommença les hostilités, et devint l'époux de Placidie, dont la conquête lui coûta plus de temps et plus de peines que celle d'une portion de la Gaule.

Constance avait employé, à traverser le projet d'Ataulfe, et son crédit et son adresse. Placidie elle-même ne pouvait se décider à s'unir avec le roi d'un peuple barbare. Mais l'amour d'Ataulfe sut renverser tous les obstacles. Les noces de la princesse furent célébrées à Narbonne.

Ataulfe y déploya la plus grande magnificence ; il offrit à sa nouvelle épouse, entr'autres présents, cinquante de ses gens qui portaient chacun deux vastes bassins, l'un rempli de monnaie d'or, et l'autre de pierreries d'un

prix considérable. Ces dons, riches dépouilles de Rome, semblaient présenter réunies et les noces d'Ataulfe et les funérailles de l'empire d'Occident. Les nouveaux époux établirent leur résidence à Héraclée, aujourd'hui Saint-Gilles, ville située entre Arles et Nîmes.

Ataulfe continuait à demander la paix. La naissance d'un fils, nommé Théodose, redoublait en lui l'envie d'unir ses intérêts à ceux de l'empire. Mais Constance, devenu l'ennemi personnel d'Ataulfe, traversait ses plans, et formait celui de le chasser de la Gaule.

Les sollicitations de Placidie déterminèrent son époux à faire un accord avec les Romains, dont il ne put jamais obtenir une paix solide. Il convint de se retirer au-delà des Pyrénées.

La mort du jeune Théodose plongea peu après Ataulfe et Placidie dans une douleur profonde. Ataulfe, assassiné par un de ses gens, ne survécut pas long-temps au fils qu'il pleurait, et recommanda, en mourant, à son frère, de remettre Placidie entre les mains d'Honorius.

Après la mort d'Ataulfe, les Goths nommèrent pour son successeur Sigéric. Ce prince massacra six enfans que son prédécesseur avait eus de sa première femme, traita Placidie en captive, et la força de marcher à pied devant son cheval pendant l'espace de quatre lieues.

Assassiné lui-même huit jours après son élection, on nomma, pour son successeur, Vallia, dont l'invincible courage flattait le caractère belliqueux de la nation.

Vallia ayant rendu Placidie aux Romains pour six cent mille mesures de blé, elle fut conduite à Ravenne.

Honorius voulut récompenser les services importants de Constance en lui donnant la main de Placidie. L'héritier de l'empire devait naître de ce mariage ; mais l'orgueilleuse princesse, fille, sœur, tante d'empereur et veuve d'un roi, refusait de s'unir à un homme qui, né dans une classe obscure, ne tenait sa haute fortune que de son mérite. Certain, de son côté, de la faveur d'un prince dont il était l'appui, Constance, loin de s'assujettir à des complaisances propres à lui gagner le cœur de la princesse, se vengeait avec hauteur de l'opiniâtreté de ses refus sur les personnes de sa suite. L'autorité d'Honorius l'emporta ; Placidie se vit contrainte à recevoir la main de Constance.

Néanmoins les qualités que possédait chacun des deux époux établirent bientôt la confiance entre eux. Placidie, mariée au commencement de 417, accoucha d'une fille avant la fin de cette même année, et mit au monde un fils le 3 juillet 419. Peu de temps après la naissance de ce fils, nommé Placidius Valentinianus, Ho-

norius, cédant aux vives instances de sa sœur, conféra à Placidius le titre de *nobilissime*, titre qui l'appelait à l'empire.

Depuis près de deux siècles, les Francs, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, recommençaient toujours avec opiniâtreté leurs irruptions dans les provinces romaines. L'absence de Constance, retourné avec Placidie à Ravenne pour travailler à se faire décerner le titre d'Auguste, engagea ces peuples à renouveler leurs audacieuses entreprises. Ils s'emparèrent de Trèves : Constance les obligea à repasser le Rhin. Ce prince, dès long-temps seul véritable maître de l'empire qu'il gouvernait sous le faible Honorius, obtint enfin, ainsi que son épouse, le titre d'Auguste, le 8 février 421.

Théodose, empereur d'Orient, refusa de reconnaître pour son collègue un homme né si loin du trône. Constance se préparait à faire plier l'orgueil de ce prince les armes à la main, quand la mort arrêta ses projets.

Placidie, devenue veuve, fut investie par Honorius du pouvoir absolu ; mais des favoris subalternes parvinrent à semer la division entre le frère et la sœur. Honorius, persuadé par leurs faux rapports que Placidie entretenait des intelligences avec les barbares, l'exila de sa cour. La princesse se réfugia auprès de Théodoric, empereur de Constantinople. Entre tous

lés courtisans de Placidie, le seul comte Boniface ne l'abandonna pas.

Douée d'un grand courage et d'un esprit supérieur, cette princesse aurait pu exciter de nouveaux troubles dans l'empire, si la mort d'Honorius n'eût changé la face des affaires.

En l'absence de Placidie, le secrétaire du conseil, nommé Jean, usurpa la couronne. Théodose, déterminé à soutenir Valentinien, appuya ses droits d'une armée considérable. Jean, battu et fait prisonnier, fut envoyé à Placidie, qui ordonna sa mort.

On fiança Valentinien, âgé de cinq ans, à la fille de Théodose, nommée Eudoxie, alors âgée de deux ans. Pendant la minorité de Valentinien, Placidie eut le gouvernement de l'empire.

Elle s'appliqua surtout à inspirer à son fils un grand respect pour l'église, et publia plusieurs lois contre les hérétiques. En même temps, elle chercha à se concilier l'affection des peuples par de sages réglemens; elle imposa silence aux délateurs qui se préparaient à faire retentir les tribunaux d'accusations contre les partisans de l'usurpateur, remit le sénat en possession de ses anciens privilèges; et, comme il offrait en hommage au nouvel empereur une très-forte somme d'argent, Placidie en dis-

tribua une partie aux sénateurs et le reste à la ville de Rome.

A la faveur des titres dont ils s'étaient fait décorer sous le règne d'Honorius, les fermiers des domaines se prétendaient exempts de la juridiction des tribunaux. L'impératrice rendit une loi par laquelle les princes eux-mêmes ne pouvaient se soustraire aux juges ordinaires. Cette loi suffirait seule pour immortaliser Placidie. En voici le texte : « La majesté souveraine se fait honneur en reconnaissant qu'elle est soumise aux lois ; la puissance des lois fait le fondement de la nôtre. Il existe plus de grandeur réelle à leur obéir, qu'à commander seul et sans elles. Par le présent édit, nous sommes bien aises de montrer à nos sujets quelles sont les bornes que nous prétendons mettre à notre autorité. »

Pendant le règne de Placidie, la portion de l'empire romain située en Afrique se trouva livrée, en 427, aux dévastations des Vandales. Le comte Boniface, gouverneur du pays, et le même que nous avons vu demeurer seul fidèle à l'impératrice dans la disgrâce, instruit qu'il était calomnié par Aétius auprès de sa souveraine, et croyant qu'elle voulait le faire mourir, refusa de se rendre à l'ordre qu'il en reçut de revenir à Rome. Pour se mettre en sûreté, il leva des troupes, et appela en Afrique Gense-

ric, roi des Vandales. La princesse se conduisit, dans cette circonstance, avec une sagesse digne des plus grands éloges. Elle envoya un homme de confiance auprès de son ancien ami; un raccommodement s'opéra entre elle et Boniface. Mais, réintégré dans les bonnes grâces de sa souveraine, Boniface pouvait-il jamais se consoler des malheurs qu'il venait d'attirer sur sa patrie! Cette contrée, naguère la plus riante et la plus fertile du monde, cette contrée embellie de toutes parts par des villes florissantes, les Vandales la changèrent tout à coup en un vaste désert. Ces barbares, la flamme à la main, incendiaient les villes, dévastaient les campagnes; plus de moissons, plus de fruits. Les Vandales se privaient eux-mêmes de toutes ressources pour les enlever aux vaincus. Leur férocité ne connaissait plus de bornes; ils arrachaient les enfans des bras de leurs mères, les écrasaient contre les pierres, ou les déchiraient en pièces en écartelant leurs membres. Attaquaient-ils une forteresse jugée imprenable, ils rassemblaient autour une multitude de prisonniers, et les égorgeaient, afin que l'infection de leurs cadavres portât la mort chez les assiégés, et les contraignît de se rendre.

Cependant Aétius, qui commandait dans la Gaule, inspirait de vives inquiétudes à Placidie. Pour lui opposer Boniface, elle comble ce

dernier de faveurs. Aëtius, furieux, revient à Rome, livre bataille à son rival : Boniface est vainqueur; mais, au milieu de son triomphe, il reçoit une blessure dont il meurt quelque temps après.

Placidie ne tarda pas à éprouver le chagrin le plus cruel. Honoria sa fille, âgée de seize ans, déshonora son rang et sa famille par une conduite scandaleuse. Justement irritée, Placidie la bannit de son palais. Honoria porta sa honte à la cour d'Orient, où on lui donna en rougissant un asile. A dater de cette époque, Placidie, tombée dans une noire mélancolie, s'occupa peu des affaires du gouvernement. Cette illustre princesse mourut à Ravenne le 25 novembre 450 (1).

(1) Histoire du Bas-Empire.

SAINTE PULCHÉRIE,

IMPÉRATRICE.

(Après Jésus-Christ, 396.)

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, et petite-fille de Théodose-le-Grand et de l'impératrice Eudoxie, vint au monde le 19 janvier 396. Cette princesse, qui avait à peine cinq ans lorsqu'elle perdit sa mère, et neuf ans lorsqu'elle perdit son père, montra dès son enfance l'esprit le plus distingué et le jugement le plus solide. Sa conduite, ses entretiens, sa modestie et sa piété, faisaient déjà l'admiration de toute la cour.

A quinze ans, Pulchérie entendait parfaitement le latin, le grec, et savait bien l'histoire. Comme elle craignait que, sous prétexte de rechercher sa main, les grands de l'empire ne formassent des intrigues qui troubleraient la paix de l'état, elle résolut de renoncer pour toujours au mariage; voulant ne laisser aucun doute sur ses intentions, elle offrit avec solennité, dans l'église de Constantinople, une table d'autel en or, sur laquelle on inscrivit son vœu de virginité.

L'année suivante, son frère fut couronné empereur, sous le nom de Théodose-le-Jeune. On chargea Pulchérie de l'éducation du jeune empereur et de celle de ses sœurs. La princesse remplit cette fonction difficile avec une sagesse admirable. Elle éleva ses sœurs dans les principes de la plus austère vertu, et s'appliqua surtout à faire naître en son frère des sentimens dignes d'un souverain.

Quand Théodose eut atteint l'âge de quinze ans, il déclara Pulchérie auguste, et l'associa à l'empire. Tout le monde applaudit à cet acte, qui prouvait à la fois et la reconnaissance et le discernement du jeune empereur.

Chargée du gouvernement à l'âge de seize ans, Pulchérie déploya tant de prudence, de fermeté et de lumières, que les ministres, les plus habiles convenaient que personne ne la surpassait dans l'art de régner.

Pour guider son inexpérience, Pulchérie se forma d'abord un conseil composé des personnes les plus estimables et les plus instruites de l'empire. La jeune princesse donnait elle-même les ordres relatifs à l'exécution des délibérations du conseil; mais elle rapportait tout à son frère. Sa grande maxime était de faire fleurir la religion, d'où dépend toujours le bonheur des états. Pulchérie réprima les nombreux abus sous lesquels gémissait le peuple;

prévint les révoltes qui auraient pu troubler le repos de l'empire et celui de l'église; établit et cimentait une paix durable avec ses voisins, et détruisit les restes du paganisme chez tous les peuples soumis à ses lois. Jamais règne ne fut aussi florissant que celui de Théodose, sous le gouvernement de Pulchérie. La cour de cette princesse devint l'asile des vertus; l'honneur et le mérite y recevaient seuls des récompenses. La tendre vénération qu'on portait à l'impératrice ne permettait à personne de s'écarter des règles austères du devoir. Les familles nobles, celles d'une obscure origine, menaient également une vie régulière et pieuse, et, prenant l'impératrice pour modèle, se formaient à l'amour de l'ordre et de la modestie. Les soins assidus que la princesse donnait aux affaires publiques ne l'empêchaient pas de continuer à veiller sur l'éducation de son frère; elle voulait que, jusque dans les plus petites choses qui concernent la bienséance, Théodose parût fait pour commander au monde. Mais elle s'appliquait principalement à lui inspirer une piété solide, persuadée que les plus belles qualités du cœur et de l'esprit ne servent à rien, si elles ne sont pas soutenues par la religion. Le jeune prince, dirigé par sa sœur, apprit à modérer ses passions, à maîtriser sa colère et à pardonner; la clémence faisait ses délices. « Il

» est aisé de faire mourir un homme, disait-il;
» mais il n'est que Dieu seul qui puisse le res-
» susciter. »

Théodose devait son humanité à Pulchérie, et ne lui dut pas moins la longue suite des prospérités de son règne. Cette auguste princesse s'était ménagé un appartement retiré dans son palais, où elle passait avec ses sœurs tout le temps qu'elle pouvait dérober aux affaires. Elle consacrait une partie de ses nuits à la prière, et souvent elle se contentait, pour lit, de quelques planches couvertes d'un simple tapis. Les princesses ses sœurs, animées par son exemple, participaient à toutes ses œuvres de piété, et les historiens affirment que les libéralités répandues par cette noble famille, bannirent la mendicité des états de Théodose-le-Jeune.

Ce prince, songeant à se marier, consulta sa sœur sur le choix d'une épouse. Pulchérie lui conseilla d'épouser Athénaïs, qui l'emportait, sur la plupart des personnes de son sexe, en beauté, en sagesse en esprit. Athénaïs, fille d'un philosophe athénien nommé Léonce, avait reçu de lui une éducation brillante. Elle était venue à Constantinople pour faire casser le testament de son père, qui, la trouvant suffisamment riche de sa beauté et des agrémens de son esprit, la déshéritait pour enrichir ses deux frè-

res. Pulchérie, dont elle réclama la protection, découvrant en elle des qualités supérieures, l'attacha à sa personne, la convertit à la foi chrétienne, et lui fit prendre au baptême le nom d'Eudoxie. Théodose l'aima, l'épousa et la déclara auguste.

Pulchérie n'en conserva pas moins l'autorité souveraine, et continua à faire fleurir la religion, à protéger l'innocence, à secourir les pauvres et à soulager les peuples des impôts onéreux. Sa bonne administration maintint l'abondance dans l'empire, et sa fermeté empêcha les barbares, dont les irruptions avaient si souvent désolé ses provinces, de tenter de nouvelles invasions. Pulchérie, alliant toujours les devoirs de la piété aux autres devoirs imposés aux souverains, engagea son frère d'assembler un concile à Éphèse, pour porter remède à l'hérésie que Nestorius venait d'introduire dans ses états. Nestorius comptait au nombre de ses prosélytes plusieurs personnes d'un rang élevé. Le culte de la Sainte-Vierge, qu'il attaquait, fut maintenu par le concile dans toute sa pureté.

Les hérétiques, furieux de leur disgrâce, répandirent des libelles contre la princesse. Elle dédaigna leurs injures, et ne s'en vengea qu'en faisant bâtir deux temples magnifiques en l'honneur de la mère du sauveur.

Le gouvernement de Pulchérie assurait depuis trente ans le bonheur des peuples de Théodose, lorsque l'eunuque Chrysaphe, favori de l'empereur, résolut de chasser saint Flavien du siège patriarcal de Constantinople. Chrysaphe, sachant qu'il rencontrerait dans Pulchérie un obstacle insurmontable à ce dessein, employa toute son adresse à exciter contre la princesse la jalousie de la jeune impératrice ; il y parvint. Cependant Eudoxie usa de dissimulation jusqu'à l'instant où il se présenta une circonstance favorable à ses vues.

L'empereur, d'un génie peu propre aux affaires, avait contracté la mauvaise habitude de signer aveuglément toutes sortes de requêtes. Les reproches que Pulchérie adressait souvent à son frère à ce sujet ne l'ayant pas corrigé, elle s'imagina, pour le rendre plus circonspect, de lui présenter un placet tendant à obtenir la permission d'acheter l'impératrice Eudoxie en qualité d'esclave. Théodose signa cet écrit sans le lire. Sa sœur en profita pour lui donner une leçon ; mais le prince, au lieu de la recevoir de bonne grâce, ainsi qu'il le devait, montra beaucoup d'humeur. La jeune impératrice saisit cette occasion pour le déterminer à éloigner Pulchérie de la cour, et à la faire consacrer diaconesse par le patriarche, qui avertit la princesse de ce qui se passait. Pulchérie préférait le calme

de la solitude aux honneurs suprêmes; elle prévint sa disgrâce, et se retira dans une maison de campagne pour y jouir des douceurs de la vie privée.

On ne tarda pas à s'apercevoir du préjudice que l'absence de Pulchérie apportait à la prospérité de l'état. Tout le monde la regrettait. L'empereur, s'accusant de son ingratitude, se repentait de s'être privé si légèrement des secours et des conseils d'une sœur qui avait tenu avec tant de gloire les rênes du gouvernement; mais Pulchérie, heureuse au sein de sa solitude, où elle se livrait, sans distraction, à de pieux exercices, ne pouvait se déterminer à reprendre les brillantes chaînes dont elle s'applaudissait chaque jour de plus en plus d'être délivrée. Toutefois sa tendresse pour son frère et l'intérêt de la religion déterminèrent Pulchérie à reparaitre à la cour.

Eutichez, abbé d'un monastère de Constantinople, sous prétexte de combattre l'hérésie de Nestorius, embrassa une erreur non moins pernicieuse à la foi catholique. Dégradé par un concile, Eutichez, fort de la protection de l'eunuque Chrysaphe, continua ses prédications. Théodose, gouverné par son insolent favori, se déclara en faveur de l'hérésiarque. Cette nouvelle, parvenue à Pulchérie, lui fait un devoir de quitter la retraite où elle goûtait

depuis quatre ans la félicité la plus pure. Elle revient à Constantinople : les grands, le clergé, le peuple, la reçoivent comme une divinité bienfaisante. L'empereur lui témoigne plus de confiance encore que par le passé : un seul entretien suffit pour le désabuser sur le compte des courtisans, qui ne le flattent que pour le tromper. Les exactions, les injustices commises par Chrysaphe lui sont dévoilées, et l'eunuque, dépouillé de ses charges et de ses biens, est livré à la justice. L'empereur, guidé par Pulchérie, ferme les plaies faites à la religion et à ses peuples. La paix, l'abondance renaissent ; mais Théodose ne jouit pas longtemps du nouvel éclat répandu sur son règne : il meurt sans enfans à l'âge de quarante-neuf ans. A son dernier soupir, l'empereur conseilla à Pulchérie d'élever sur le trône Marcien, qui, regardé comme le plus grand capitaine et le plus grand administrateur des hommes de son siècle, en était aussi le plus vertueux.

Seule maîtresse de l'empire d'Orient, Pulchérie s'associa Marcien ; et, pour ne point diviser le pouvoir, elle consentit à devenir l'épouse de ce prince, sous condition qu'il la laisserait accomplir son vœu à la Vierge. Marcien, secondant le zèle religieux de l'impératrice, convoqua le fameux concile de Macédoine, et dut aux exemples et aux conseils de

son épouse, d'être placé au rang des plus illustres princes qui aient occupé le trône impérial.

Pulchérie ne cessa, jusqu'à son dernier soupir, de gouverner ses peuples avec sagesse, et de défendre avec fermeté la foi catholique contre les hérésiarques. Cette princesse mourut l'an 453, à l'âge de cinquante-quatre ans.

On dit que Dieu daigna l'avertir du moment où il la retira du monde, et qu'elle ressentit une douce joie aux approches de la mort. Il est certain qu'elle remplit avec la plus grande ferveur les derniers devoirs de la religion, et que l'idée de l'éternité, si redoutable aux méchans, ne pouvait que porter dans son âme pieuse et chaste une céleste espérance.

Pendant sa vie, elle avait employé une portion de ses revenus à bâtir des églises, des monastères, des hôpitaux, et à les doter richement : par son testament, elle laissa tout son bien aux pauvres (1).

(1) Histoire du Bas-Empire; Vies des Saints.

CINQUIÈME SIÈCLE.

SAINTE GENEVIÈVE,**PATRONE DE PARIS.**

(Après Jésus-Christ, 422.)

GENEVIÈVE, fille de Sévère et de Géronce, reçut le jour vers l'an 422, au village de Nanterre, situé à deux lieues de Paris. Un hérésiarque, nommé Pélage, répandait alors ses erreurs en Angleterre, où il faisait beaucoup de prosélytes. Les évêques de l'église de France, alarmés des succès de Pélage, envoyèrent saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes combattre sa doctrine. Pendant leur route, ils couchèrent à Nanterre, et tout le peuple courut recevoir leur bénédiction. Saint Germain aperçut au milieu de la foule Geneviève, qui n'avait que sept ans. Il la fit approcher, et dit à son père et à sa mère : « Cette petite fille » sera grande devant Dieu. » Ensuite il demanda à Geneviève si elle voulait se consacrer à Jésus-Christ, comme son épouse. L'enfant répondit qu'elle le souhaitait avec ardeur, et pria saint Germain d'implorer Dieu pour qu'il

lui fit la grâce d'accomplir son désir. Saint Germain la combla de caresses, la conduisit à l'église, l'instruisit des premières vérités de la religion, et recommanda à ses parens de la ramener le lendemain à l'église : ils obéirent. Saint Germain prit l'enfant à part, et lui demanda si son intention était toujours de se consacrer à Dieu. Geneviève répondit qu'elle souhaitait embrasser l'institut des vierges chrétiennes. Saint Germain, trouvant à ses pieds une médaille de cuivre où l'on voyait la figure de la croix, la ramassa, la donna à Geneviève, et lui commanda de la porter à son cou comme un signe de sa fidélité à Jésus-Christ, son céleste époux : « Ne souffrez pas, dit-il à cette enfant, » que votre cou, vos oreilles et vos doigts » soient chargés d'or, d'argent ou de pierres ; car, si vous aimez de vaines parures, » vous serez éternellement privée des ornemens célestes. » Après ce discours, saint Germain prit congé de Geneviève, en lui enjoignant de se souvenir de lui dans ses prières.

Peu de temps après le départ des saints évêques, il survint une fête solennelle. Geneviève, qui montrait une vive ardeur pour les exercices de piété, supplia sa mère de permettre qu'elle l'accompagnât à l'église. Geronce s'y refusa. La petite fille, les yeux baignés de larmes, rappela vainement ses promesses à saint

Germain. Sa mère, fatiguée de ses instances, la frappa sur la joue. Mais à peine Géronce s'était-elle livrée à son courroux impie, qu'elle perdit l'usage de la vue. Demeurée aveugle pendant vingt mois, Géronce guérit enfin de sa cécité en se lavant les yeux avec une eau sur laquelle sa fille avait fait le signe de la croix.

Quelques années plus tard, Geneviève fut consacrée en grande pompe par l'évêque de Paris. Son père et sa mère étant morts, Geneviève se retira à Paris, chez sa marraine, où elle tomba dans une asphyxie qui dura trois jours. Les révélations extraordinaires qu'on assure qu'elle reçut de Dieu pendant ces trois jours, et dont elle parla à des personnes indiscretes, lui attirèrent, de la part de ses envieux, les plus horribles persécutions.

Elle en était victime depuis dix-sept ans, lorsque saint Germain, envoyé une seconde fois en Angleterre, passa par Paris et s'informa de Geneviève. Indigné des calomnies qu'on répandait sur son compte, il embrassa hautement sa défense, et la recommanda aux principaux personnages de la ville.

Cependant Geneviève ne goûta pas longtemps les douceurs du repos que la protection de saint Germain venait de lui rendre. Attila, roi des Huns, entre en France à la tête de ses

troupes , et détruit tout sur son passage. Les Parisiens épouvantés s'apprêtent à fuir de la capitale ; Geneviève leur annonce que les lieux où ils voulaient se retirer seraient ravagés par les barbares , tandis que Dieu préserverait la ville de Paris de leur présence. Les prophéties de Geneviève ranimèrent la fureur de ses ennemis, ils l'accusèrent de sortilège , et déjà l'on délibérait sur le genre de supplice par lequel on devait la faire périr, quand l'archidiacre d'Auxerre, arrivant à Paris, montra au peuple les eulogies (1) qu'il apportait à Geneviève de la part de saint Germain , et dissipa la sédition.

Dieu exauça les prières de la vierge. Les Huns n'approchèrent point de la capitale, et Geneviève, sortie victorieuse des attaques que lui livrait la haine, devint l'objet de la vénération particulière des Parisiens.

Geneviève jeûnait cinq jours de la semaine, et ne mangeait que le dimanche et le jeudi. Sa nourriture se composait seulement de pain d'orge et de fèves cuites. Sa boisson était de l'eau. Toutefois, les évêques ayant employé leur autorité pour lui faire rompre une aussi rigoureuse abstinence, elle commença, à l'âge de

(1) Présens de choses bénites que l'on s'envoyait réciproquement comme un gage d'amitié et d'union.

cinquante ans, à manger un peu de poisson et à boire du lait. Chaque jour elle inventait de nouveaux moyens d'affliger son corps. La pureté incomparable de son cœur et de son esprit, la parfaite innocence de ses mœurs, une foi vive, une confiance merveilleuse en Dieu, prêtaient des forces à Geneviève pour soutenir les dures privations qu'elle s'imposait. Sa vie se passait en des prières continuelles, qu'elle n'interrompait que pour remplir des œuvres de charité. Elle portait une dévotion particulière à saint Denis, saint Rustique et saint Éleuthère, apôtres de Paris, et la communiqua aux fidèles, qui leur firent bâtir une église dans le lieu où s'est élevée de nos jours la ville de Saint-Denis. Geneviève se rendait souvent dans ce saint temple, accompagnée des vierges qu'elle dirigeait, sans être jamais arrêtées dans les saisons les plus rigoureuses ni par les ténèbres de la nuit, ni par les injures de l'air.

On attribue à cette sainte un nombre considérable de miracles. Ceux qu'on rapporte qu'elle accomplit à Troyes, à Orléans, à Tours, à Meaux et dans tous les pays qu'elle parcourut, portèrent sa réputation jusqu'en Orient. Elle y devint l'objet du respect de saint Simon-Stylite, qui lui-même obtint l'admiration de l'univers. Geneviève se renfermait chaque année, depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques, pour

se préparer à cette grande fête par la plus austère pénitence.

Les Parisiens, se trouvant réduits à la plus cruelle famine, Geneviève s'exposa à toutes sortes de dangers pour les en délivrer. Elle alla chercher des blés en Champagne, les fit conduire à Paris, et distribua du pain à ceux qui en avaient besoin. Childéric, roi des Français, quoique païen, conçut pour Geneviève un si grand respect, qu'il n'osait lui rien refuser.

Clovis accorda toujours la liberté aux prisonniers, et même aux criminels, pour qui cette sainte l'intercéda. Sa mort arriva le 3 janvier de l'année 512, cinq semaines après la mort de Clovis, le premier de nos rois chrétiens. Geneviève vécut 89 ans.

On porta son corps en grande cérémonie près du corps de Clovis, dans l'église que ce prince, sur la demande de Geneviève, avait commencé à faire bâtir en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et qui fut achevée par la reine Clotilde. Cette église subsistait encore de nos jours, et portait le nom de sainte Geneviève (1).

(1) Vies des Saints,

SIXIÈME SIÈCLE.

AMALAZONTE,

FILLE DE THÉODORIC, ROI DES OSTROGOTES.

(Après Jésus-Christ, 510.)

AMALAZONTE, fille de Théodoric, et mère d'Athalaric, roi des Ostrogoths, possédait toutes les qualités qu'on admire chez les grands monarques. Son génie, son courage, son instruction illustrèrent son règne. Amalazonte maintint la paix dans ses états, y fit fleurir les arts et les sciences, appela les savans auprès d'elle, les combla de bienfaits et d'honneurs, et préserva les Romains de la férocité des Goths.

Cette princesse, digne de régner sur un peuple policé, donna à son fils l'éducation que recevaient les Romains d'un rang distingué, ce qui excita les murmures de ses sujets, encore ensevelis dans l'ignorance.

Amalazonte savait parfaitement les diverses langues de tous les peuples qui s'étaient rendus maîtres de l'empire, et traitait avec eux sans interprètes. Les Goths, persuadés qu'un



prince accoutumé à plier sous le pouvoir d'un gouverneur, n'aurait ni la force ni l'audace d'affronter le trépas sur le champ de bataille, exigèrent qu'on substituât au sage gouverneur d'Athalaric, trois jeunes officiers pris dans la nation. Ceux-ci, de mœurs grossières et corrompues, non contents d'entraîner le jeune prince dans une vie scandaleuse, se liguèrent avec les ennemis de la reine mère, afin de l'éloigner du gouvernement. Athalaric, succombant à ses excès, mourut en 534, à l'âge de dix-sept ans.

Pour déjouer le projet formé contre elle, Amalazonte, qui ne possédait pas moins de prudence que d'habileté, envoya les trois principaux chefs des mécontents sur les frontières, sous prétexte de leur en confier la garde. Leur éloignement de la cour n'ayant pas mis un terme à leurs cabales, elle les fit assassiner. Ce crime politique, commis dans l'intention de prévenir la guerre civile, n'en souillera pas moins la gloire d'Amalazonte. Le sang versé par les souverains affermit rarement leur puissance, et la fait toujours haïr. Celui que répandit Amalazonte, loin de les calmer, redoubla ses inquiétudes. Elle crut, pour se maintenir, devoir prendre un époux; elle choisit Théodat son cousin.

Quoique Théodat fût instruit dans la litté-

rature des Grecs et des Latins, et dans la philosophie de Platon, il ne montrait ni élévation dans l'âme, ni courage. Il redoutait les périls de la guerre, et son insatiable avarice le portait à s'enrichir des dépouilles de ses voisins.

Amalazonte l'avait épousé dans l'espoir que son impéritie et sa paresse lui ôteraient le goût des affaires, et que, seule, elle jouirait, comme par le passé, de l'autorité absolue. Mais souvent il suffit d'être incapable de régner, pour être jaloux d'exercer la puissance. Théodat voulut gouverner, et ce prince ingrat et cruel récompensa les bienfaits d'Amalazonte en la faisant étrangler dans un bain. Cet assassinat fut exécuté dans une île située au milieu de la Bolséna.

Les peuples d'Amalazonte la pleurèrent, et Justinien, informé de la perfidie de Théodat, en tira vengeance (1).

(1) Histoire des Goths.

SAINTÉ CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

(Après Jésus-Christ, 549.)

CLOTILDE, fille de Chilpéric, et petite-fille de Giondoche, roi des Bourguignons, perdit, très-jeune encore, son père, sa mère et ses deux frères, assassinés par Gondebaud son oncle, roi de Bourgogne. Clotilde réunissait à beaucoup d'esprit une figure enchanteresse, un air noble et modeste, une douceur majestueuse, un cœur humain et généreux : toutes ces rares qualités étaient relevées par une piété encore plus rare.

Clotilde, élevée au sein d'une cour livrée aux erreurs de l'arianisme, fut néanmoins instruite dans la religion chrétienne, et se pénétra le cœur de ses touchantes et sublimes vérités. Cette princesse employait une partie de ses jours à la prière, et l'autre à la pratique des bonnes œuvres. Elle consacrait ses heures de loisir à faire des vêtemens pour les pauvres, ou des parures pour les saints autels. Les vertus, le caractère et la beauté de Clotilde

la rendirent bientôt l'objet de l'estime et de l'admiration générales.

Le cœur touché des éloges qu'on faisait sans cesse de cette princesse, Clovis, roi des Francs, chargea Aurélien, un des plus grands seigneurs de sa cour, d'aller offrir sa main à Clotilde. Retenue dans une espèce de captivité par son oncle Gondebaud, la jeune princesse ne pouvait parler à personne; mais telle vigilante que soit la tyrannie, on parvient toujours à la tromper. Aurélien, revêtu des livrées de la misère, se rendit à l'église où chaque jour Clotilde distribuait, de ses propres mains, des aumônes à tous les pauvres qui s'y présentaient, et, tandis qu'il recevait le tribut de la charité, il dit d'une voix basse à Clotilde qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. La princesse, le regardant avec attention, devina facilement que le costume porté par Aurélien cachait un homme d'un rang élevé, et le fit venir secrètement au palais. Aurélien l'ayant instruite des motifs de son voyage, elle répondit : « La proposition du roi Clovis m'honore » et me flatte. Mais je suis chrétienne, et je » préférerais rester toujours dans la triste position où je me trouve; je préférerais même la » plus cruelle prison à la grandeur souveraine » partagée avec un prince idolâtre. — Princesse, répondit Aurélien, que savez-vous si

» Dieu ne veut point se servir de vous pour
 » amener à lui un grand roi et un grand peu-
 » ple? » A ces mots, Clotilde, enflammée d'un
 saint zèle, répliqua : « Hé bien, je me donnerai
 » à Clovis, pourvu que Clovis se donne à Jé-
 » sus-Christ. » Aurélien, qui professait la reli-
 gion chrétienne, assura Clotilde que Clovis
 avait l'esprit trop solide et trop élevé pour
 croire encore long-temps à des divinités de
 bois et de pierre. Il ajouta que ce prince lais-
 sait déjà, dans tous ses états, le libre exercice
 de leur religion aux chrétiens, et qu'il espé-
 rait que sa conversion serait l'ouvrage de Clo-
 tilde.

Remplie d'un doux espoir, Clotilde accepta
 la main de Clovis, et reçut la bague d'or que
 ce prince lui envoyait en signe de fiançailles.

Aurélien ne resta que trois jours près de
 son maître, et, décoré du titre d'ambassa-
 deur, il se rendit vers Gondebaud, pour lui
 demander la princesse sa nièce en mariage.

Malgré l'éloignement que le roi des Bour-
 guignons sentait pour une alliance qui four-
 nirait à sa nièce les moyens de venger la
 mort de ses parens, il n'osa cependant refu-
 ser Clovis, dans la crainte de provoquer le
 courroux d'un aussi puissant monarque. Clo-
 tilde, chargée de présens, partit, dans un su-
 perbe équipage, pour se rendre en France. Clo-

vis alla recevoir la princesse à Soissons, où leur mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence.

Clotilde, se voyant passionnément aimée du jeune roi, chercha à porter la lumière dans son esprit, et la foi dans son cœur. « Le seul » Dieu qui mérite d'être adoré, lui répétait-elle souvent, est le Dieu qui, d'un seul acte » de sa liberté, a tiré du néant le ciel, la terre, » la mer, fait luire le soleil, et pare l'horizon » de brillantes étoiles; ce Dieu qui seul, par » sa sagesse et sa toute-puissance, a établi » l'ordre merveilleux des saisons, le retour régulier des jours et des nuits. C'est ce Dieu » unique, tout-puissant, éternel, qui seul mé- » rite nos adorations et notre confiance. Rien » n'est plus opposé aux lumières de la raison » et du bon sens, que la pluralité des » Dieux (1). »

Le roi, touché de ces discours, regarda un jour la reine en souriant, et lui dit avec bonté : « Vous pouviez ajouter, Clotilde, que je vous » ai promis de n'avoir d'autre religion que la » vôtre; je vous tiendrai parole; mais il n'est » pas encore temps. »

Clovis goûtait une félicité parfaite. Il découvrait à chaque instant de nouveaux char-

(1) Saint Grégoire de Tours.

mes dans son épouse, et disait : « Quand » je n'aurais d'autre preuve de la vérité et » de l'excellence du christianisme que la ver- » tu de la reine, il ne m'en faudrait pas » plus pour m'inspirer le désir de me faire » chrétien. »

En effet, jamais aucune princesse ne mérita mieux que Clotilde l'hommage des peuples. Sa douceur, sa modestie, sa bonté, lui gagnèrent tous les cœurs ; son active charité lui fit donner, dès le commencement de son règne, le plus beau de tous les titres, celui de *Mère des pauvres*.

Clovis, quoique pourvu d'ailleurs des qualités qui font les héros et les grands rois, avait l'humeur farouche. Il conservait quelque chose de l'âpre fierté des peuples dont il tirait son origine. Clotilde, étudiant avec soin le caractère de son époux, parvint à en adoucir la rudesse. Elle n'exerça son ascendant sur le roi que pour la gloire de la religion et pour le soulagement des infortunés. Sans cesse occupée à remplir les devoirs que lui imposaient les titres de chrétienne et de reine, elle obtint de son époux la diminution des impôts qui pesaient sur les Francs, et l'accoutuma à les combler de faveurs.

Les libéralités de Clotilde s'étendaient à tous. Sa tendresse particulière pour les indigens l'as-

sociait, en quelque sorte, à leurs besoins. D'un accès toujours facile, toujours prête à secourir les opprimés, les vieillards, les veuves et les orphelins, elle comptait chacun de ses jours par de nombreux bienfaits.

La reine avait dans le palais une chapelle où elle faisait dire chaque matin plusieurs messes pour la conversion du roi; elle les entendait l'une après l'autre avec une piété qui édifiait les assistans, et ne laissait échapper aucune occasion de rappeler au roi ses promesses. Clotilde ayant mis au monde un fils qui fut nommé Ingomer, elle obtint du roi qu'il serait baptisé. Dieu, qui voulait sans doute éprouver sa foi, permit que l'enfant mourût subitement après le baptême. Le roi, encore esclave des superstitions de sa jeunesse, s'imagina que la mort d'Ingomer était un effet de la vengeance de ses dieux, et dit à sa femme, d'un ton de reproche : « Mon fils aurait vécu si je l'eusse placé » sous la protection de mes dieux; vous l'avez » fait baptiser au nom du vôtre, il lui en a » coûté la vie. » Clotilde répliqua : « Loin de » m'affliger de la mort de mon fils, je rends » grâce à Dieu de ce qu'il a daigné recevoir » dans son royaume l'enfant premier né de » notre hymen. »

L'année suivante, la reine accoucha d'un second fils qu'on nomma Clodomir. Dieu, dans

cette circonstance, soumit Clotilde à une nouvelle épreuve; car l'enfant n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'il tomba si dangereusement malade que les médecins ne répondirent pas de sa vie. Clovis, au désespoir, s'emporta contre les chrétiens, qu'il rendait responsables de son malheur, et menaça de les bannir de son royaume. Clotilde, fondant en larmes, tomba aux pieds du crucifix : « Seigneur, » s'écria-t-elle du fond de l'âme, je vous » demande la vie de mon fils, et vous savez » que c'est pour votre gloire que je vous la » demande. » A peine achevait-elle cette prière, qu'on vint lui apprendre la guérison de Clodomir.

Frappé de ce prodige qui le rendait au bonheur, le roi voulut prouver sa satisfaction à Clotilde, en augmentant son douaire par la donation de plusieurs domaines. « Seigneur, » lui dit la princesse, ne me faites aucun présent; mon seul désir est qu'il me soit permis » de vous parler quelquefois de la sainteté de » ma religion, ainsi que de la gloire infinie de » mon Dieu. » Clovis, enchanté du désintéressement de la princesse, lui renouvela la promesse d'embrasser le culte du vrai Dieu. Il aurait même abjuré sur-le-champ l'idolâtrie, sans la crainte d'exciter à la révolte les Francs, encore presque tous païens. Les délais que le

roi apportait à sa conversion causaient une vive douleur à Clotilde; l'Éternel exauça enfin ses vœux.

Les Allemands, peuples belliqueux qui habitaient les provinces situées entre le Mein, le Rhin et le Danube, se répandirent, l'an 498, sur le bord du Rhin, du côté de Cologne, dans le dessein de faire une irruption en France. Clovis rassembla des troupes, et se disposa à marcher à leur tête contre les ennemis. Avant son départ, il prit un tendre congé de la reine. « Seigneur, lui dit-elle, vous allez combattre; » songez à vaincre, et pour cela, invoquez le » nom du Dieu des chrétiens, car c'est le seul » maître de l'univers; il s'appelle le Dieu » des armées. Si vous implorez son secours, » les ennemis fussent-ils cent fois plus nombreux que vos soldats, vous remporterez la » victoire. »

Arrivé à Tolbiac, dans le duché de Juliers, Clovis en vint aux mains avec les Allemands. Les premiers bataillons de son armée plièrent, le reste fut soudain accablé par la multitude des ennemis. Le roi essaya en vain de rallier les fuyards; lui-même se vit près de tomber au pouvoir des vainqueurs. Il se rappelle alors le discours de son épouse, s'arrête, lève les yeux et les mains vers le ciel, et, s'adressant au Dieu de Clotilde, « Seigneur, lui dit-il, dont

» on m'a cent fois élevé la puissance au-dessus
 » de toutes les puissances des dieux que j'ai
 » adorés jusqu'ici, daignez m'en donner une
 » marque dans l'extrémité où je me trouve ré-
 » duit. Si vous m'accordez cette grâce, je me
 » fais baptiser au plus tôt pour n'adorer plus
 » désormais que vous, et je n'aurai d'autre re-
 » ligion que celle de la reine Clotilde. »

Il dit et se précipite au milieu des bataillons
 allemands qui s'avançaient pour l'envelopper.
 Il les charge, les enfonce, les défait. Les offi-
 ciers, les soldats de Clovis, enflammés d'une
 nouvelle ardeur et d'une force extraordinaire,
 secondent leur vaillant monarque; un seul
 moment a tout changé. Les Allemands, saisis
 d'une terreur soudaine, croient voir descendre
 de toutes les montagnes voisines d'épais ba-
 taillons qui viennent au secours des Francs.
 Clovis, avec une poignée de braves, dissipe
 cette nuée d'ennemis, poursuit les fuyards
 l'épée dans les reins, et demeure maître du
 champ de bataille.

Le roi alors, se prosternant à terre au milieu
 des cadavres amoncelés de ses ennemis, s'a-
 dresse en ces mots à l'Éternel : « Seigneur, il
 » n'est de Dieu que vous, et je n'en adorerai
 » jamais d'autre. »

Clovis instruit Clotilde de son vœu, et de
 la résolution où il était de s'en acquitter promp-

tement. La reine, enivrée de joie de cet événement, en fit rendre des actions de grâces dans tout le royaume, par les évêques, par les prêtres, par les moines, par les vierges consacrées. Ne se bornant point à honorer Dieu par des prières, elle répandit de grandes largesses sur les pauvres et sur les prisonniers; ensuite elle alla retrouver Clovis, appela auprès de lui saint Remi, évêque de Reims, qui, après avoir instruit le monarque des sublimes vérités de la religion, lui conféra solennellement le baptême dans l'église de Saint-Martin, le jour de l'anniversaire de la naissance du Sauveur. Plus de trois mille seigneurs de la plus haute distinction suivirent l'exemple du roi. Sa sœur, Alboflède, partagea leur bonheur, et renonça pour toujours à l'hymen, pour prendre rang parmi les vierges consacrées.

Clovis, plus pénétré que jamais d'estime et d'admiration, montra une déférence entière aux volontés de la reine. Clotilde en profita pour faire acquérir et pratiquer à son époux toutes les vertus d'un roi chrétien. Elle l'engagea, peu de temps après son abjuration, à publier un édit tendant à exhorter les Francs à renoncer au culte des idoles. Le pape saint Athanase écrivit au roi une lettre de félicitation, dans laquelle il le décorait du titre de fils aîné de l'église. Clovis fut le premier roi chré-

tien; tous les autres monarques de son siècle étaient idolâtres ou hérétiques.

A la sollicitation de Clotilde, le roi fit bâtir à Paris la célèbre église appelée aujourd'hui Sainte-Geneviève, ainsi qu'un grand nombre d'hôpitaux et de monastères.

Clovis étant mort vers l'an 511, à l'âge de quarante-cinq ans, la trentième année de son règne et la dix-huitième de son mariage, la reine, après avoir rendu les derniers devoirs à son époux, laissa le gouvernement de l'état à ses enfans, et se retira à Tours, pour y achever sa vie auprès du tombeau de saint Martin. Elle y passait les jours et les nuits en prières, ne se détournant de cette pieuse occupation que pour aller porter des secours aux pauvres, aux malades, ou pour travailler de ses royales mains aux ornemens de l'église et des autels. Cependant elle s'arracha quelquefois à son religieux séjour, pour venir à Paris rétablir l'union et la paix entre les rois ses enfans, et pour les maintenir dans leur pouvoir.

Clotilde ayant eu le malheur de voir Thibaud et Gonthaire, ses deux petits-fils, massacrés par leur oncle Clotaire, s'éloigna tout-à-fait de la cour et du monde, et ne vécut que pour pleurer sur les assassinats commis par ses enfans, et pour tâcher de fléchir en leur faveur le courroux d'un Dieu vengeur du crime

L'inimitié que se portaient ses deux fils Childebert et Clotaire, les arma l'un contre l'autre. Clotilde, avertie du danger que courait ce dernier, supplia l'Éternel de lui prêter sa victorieuse assistance. Dieu exauce toujours la prière du juste. Au moment où Childebert s'apprêtait à fondre avec toute son armée sur son frère, un tonnerre épouvantable, mêlé d'horribles éclairs, assaillit ses soldats, et porta l'effroi dans leur cœur. Childebert, frappé d'un événement qu'il devait regarder comme un miracle, puisque le camp de Clotaire n'était pas atteint par l'orage, se décida à demander la paix à son frère.

Clotilde mourut à Tours, le 3 juin de l'an 549, peu de temps après l'époque où elle avait opéré, par sa sagesse, la réconciliation de ses deux fils. Cette illustre reine fut vivement regrettée. Tous les Francs perdaient en Clotilde une mère, et le clergé une protectrice zélée et puissante. On transporta son corps à Paris, pour l'enterrer dans l'église de Sainte-Geneviève. On raconte que Dieu daigna honorer son tombeau de quelques miracles; ce qui donna lieu à l'exhumation de ses restes, qu'on offrit à la vénération des peuples.

La vie de sainte Clotilde nous apprend qu'une femme vraiment chrétienne et vertueuse exerce un empire éternel sur son époux, et parvient

à l'arracher aux mauvais penchans qu'il reçut de la nature ou de l'éducation. Le véritable pouvoir de notre sexe consiste dans la douceur, dans la patience, dans la modestie et dans la bonté (1).

(1) Histoire de France. Vies des Saints.

SAINTE RADEGONDE,**REINE DE FRANCE.**

(Après Jésus-Christ, 590.)

RADEGONDE, quatrième femme de Clotaire I^{er}., dit le Vieux, roi de France, était fille de Berthaire, et petite-fille de Bazin, roi de Thuringe. Radegonde, également célèbre comme sainte, comme reine et comme savante, honora le siècle barbare et corrompu qui la vit naître, régner et mourir.

Bazin, son grand-père, avait laissé ses états à partager entre ses trois fils, Baderic, Hermenfroï et Berthaire. La femme d'Hermenfroï, nièce de Théodoric, roi des Goths d'Italie, princesse fière, ambitieuse et cruelle, ne pouvant souffrir que son mari eût des égaux dans ses frères, lui persuada de les faire mourir. Hermenfroï fit assassiner Berthaire, père de Radegonde et de deux princes. Bientôt après s'être souillé de ce crime, Hermenfroï périt dans une bataille avec toute sa famille, et Radegonde, âgée d'environ huit ans, échut en partage à Clotaire.

Les yeux de Radegonde, dont l'éclat était

modéré par une extrême douceur, la blancheur éblouissante de son teint, les grâces de son sourire, la fraîcheur et la forme de sa bouche, le coloris de ses lèvres, la régularité de ses traits, l'élégance de sa taille et de sa démarche, le son enchanteur de sa voix, et son heureux caractère, tout la faisait admirer et chérir.

Quelques écrivains prétendent que Clotaire et Thierry conçurent également de l'amour pour Radegonde à son premier aspect, quoiqu'elle ne fût pas encore sortie de l'enfance, et qu'ils recoururent à la voie du sort pour savoir à qui des deux cette princesse appartenait. Quoi qu'il en soit, conduite, par l'ordre de Clotaire, au château d'Athiez, en Vernois, Radegonde épousa ce monarque, qui, venant de faire massacrer le prince de Thuringe, réunissait, par cet assassinat, et par son hymen avec elle, tous les droits de sa maison sur sa tête. Radegonde n'avait pas encore seize ans lorsque son mariage s'accomplit à Soissons, en 538.

Née païenne, Radegonde n'eut pas plus tôt étudié la religion du vrai Dieu, qu'elle abjura le culte des idoles. Montée sur le trône, elle ne se laissa point éblouir par l'éclat qui l'environnait, et pratiqua les humbles vertus recommandées aux chrétiens. Protectrice de la veuve, de l'orphelin, du pauvre, elle les secourait

dans leur infortune , et les servait de ses mains royales dans leurs maladies. Le roi témoignait beaucoup de respect pour sa femme ; mais , soit que les mœurs austères de cette princesse ne s'accordassent point avec les goûts de Clotaire , soit qu'elle n'eût que de l'indifférence pour l'époux barbare qui avait donné l'ordre de massacrer un frère qu'elle aimait tendrement , Radegonde se retira de la cour trois ans après son mariage , et s'adressa à saint Médard , évêque de Noyon , pour lui demander le voile. Saint Médard ne crut pas d'abord devoir la satisfaire , parce qu'elle faisait cette démarche sans le consentement du roi son époux ; néanmoins , ne pouvant résister long-temps à ses vives sollicitations , il finit par lui donner l'habit monastique , et la fit même diaconesse.

Radegonde , au comble de ses vœux , alla à Tours visiter le tombeau de saint Martin , et se retira à Sais en Touraine , dans un domaine dont le roi lui avait fait présent ; plus tard , elle fixa sa demeure à Poitiers , où elle fonda l'abbaye de Sainte-Croix.

L'amour de Clotaire pour sa femme s'étant rallumé , ce prince vint jusqu'à Tours , dans le dessein de l'arracher à son pieux asile ; mais les prières de Radegonde , unies à celles de saint Germain , évêque de Paris , triomphèrent des désirs du roi.

Les entretiens de quelques hommes pieux et savans, et la société d'une jeune fille nommée Agnès, qu'elle avait élevée, qu'elle aimait beaucoup, et qui fut consacrée abbesse par saint Germain, charmaient sa retraite.

Fortunat, et Grégoire, évêque de Tours, la visitaient très-souvent. Radegonde avait vécu à la cour comme une religieuse, et vécut en reine dans le monastère. Le roi son époux lui fournissait avec magnificence les moyens de satisfaire sa générosité. Quoique éloignée de la cour, son crédit s'y soutenait; les infortunés ne cessaient de trouver en elle une protectrice aussi puissante que zélée : ils lui durent souvent leurs biens, leur liberté, et même leur vie.

Radegonde n'entendait jamais, sans éprouver une vive peine, parler de guerres et de divisions entre les souverains. Adressant à son mari, à ses ministres, aux évêques, des conseils de paix, elle n'épargnait ni lettres, ni vœux, ni prières pour soustraire les peuples à ces fléaux. Cette princesse chérissait et cultivait les muses. Née fière et sensible, Radegonde, quel que fût le rang où elle se voyait élevée, ne put jamais oublier celui dont sa maison était déchue. Plus affligée de ses anciens revers que satisfaite de sa nouvelle fortune, elle ne songeait qu'avec la douleur la plus amère aux désastres de sa patrie et de sa famille. Elle entre-

tenait un commerce de lettres avec Fortunat, et lui envoyait en présent des fleurs, des fruits, du lait, de la crème, des pruneaux et des marrons. Ces présents, faits par une souveraine, nous donnent une idée touchante de la frugalité chrétienne et de la simplicité des mœurs de ces anciens temps. Fortunat répondait à ces dons par de semblables présents, qu'il accompagnait toujours de petites pièces de vers.

Radegonde mourut à Poitiers le 13 août 590, à l'âge de soixante-huit ans. Saint Grégoire de Tours se rendit dans cette ville, après la mort de la reine, pour prendre soin de ses funérailles; il l'enterra sans couvrir son cercueil, réservant à l'évêque Marone, qui se trouvait absent, le droit d'achever la cérémonie à son retour.

On raconte qu'il s'opéra des miracles sur la tombe de cette illustre princesse, et qu'une personne qui y recouvra la vue, laissa une somme suffisante pour y bâtir une église sous son nom, en témoignage de sa reconnaissance (1).

(1) Duchesne, 4^e. vol. de sa collection; Hidelbert *in vitâ Radeg.* Boetius Volfinus; Fortunat; Grégoire de Tours, liv. 3, ch. 7. Dom Rivet, *Hist. littéraire*; le père Anselme, *in Gallia Christiana*.

THÉODELINDE,

REINE DES LOMBARDS.

(Après Jésus-Christ, 592.)

LES torrens qui s'élancent avec impétuosité des montagnes dans la plaine et la ravagent, attirent nos regards et les frappent bien plus que le ruisseau qui, dans son cours égal et paisible, l'arrose et la fertilise. Telle la gloire des rois conquérans, plus éclatante que celle des rois pacifiques, frappe davantage, produit plus d'événemens, fournit plus de matériaux à l'histoire : « Heureux, fait observer » un écrivain, heureux le peuple dont les annales ne contiennent que peu de faits. » Le bonheur remplit peu de pages.

Nous n'avons point à peindre dans Théodelinde de hauts faits militaires, à peine les historiens ont-ils parlé d'elle. Ses vertus ne firent aucun bruit ; on ne s'empressa point de lui offrir les éloges qu'on prodigue aux héroïnes, mais elle assura tout le temps de son règne la félicité des peuples de la Lombardie, et sa mémoire leur sera toujours chère.

Théodelinde, fille de Garibaut, roi de Ba-

vière, quoique née dans un siècle d'ignorance et de barbarie, avait néanmoins une instruction aussi solide qu'agréable. La culture des lettres élevait son âme, et la portait à l'exercice de la bienfaisance.*

Authare, roi de Lombardie, ayant entendu parler de l'esprit supérieur et de la beauté de Théodelinde, conçut de l'amour pour elle, sans l'avoir vue. Il envoya une ambassade magnifique au roi son père, pour la demander en mariage. Aussitôt qu'il eut la nouvelle que Garibaut acceptait son alliance, Authare se rendit secrètement à la cour de Bavière pour juger par lui-même, sans en être connu, du mérite de la princesse. Il trouva que la renommée n'avait loué que faiblement la vertu, l'esprit, et les charmes de Théodelinde; et sa passion s'en accrut. Il avança le moment des noces, qui furent célébrées avec pompe à Milan. Les époux goûtèrent un parfait bonheur; mais, comme toutes les joies de la terre, leur bonheur ne dura que peu de temps.

Childebert, à la tête des Francs, envahit le territoire des Lombards. Anthare marcha contre l'ennemi et remit à Théodelinde les rênes du gouvernement. La jeunesse de cette princesse, étrangère d'ailleurs aux coutumes des Lombards, faisait craindre qu'elle ne s'acquittât difficilement de la régence. Toutefois, elle dé-

ploya tant de sagesse, de fermeté et de justice, qu'elle obtint l'approbation et des grands et du peuple.

Authare périt avant la fin de la guerre. Sa mort affligea les Lombards, surtout parce qu'elle affligeait Théodelinde. Ils songeaient à lui déferer le pouvoir; néanmoins ils traitèrent avant de la paix avec le roi des Francs, le plus honorablement qu'ils purent.

La mort d'Authare, qui n'avait point eu d'enfans de son mariage, laissait le trône vacant. La Lombardie presque entière souhaitait placer la couronne sur la tête de Théodelinde. On jugeait que Théodelinde pouvait seule le remplir avec dignité; cependant les lois du pays et les prétentions de quelques ambitieux s'opposaient à l'élévation de cette princesse, et on agita de la renvoyer en Bavière. Mais ses vertus lui soumettaient tous les cœurs, et ses talens tous les esprits; elle seule saurait enchaîner l'ambition des grands et ménager avec adresse et prudence les intérêts de la nation.

Après de mûres délibérations on déféra solennellement la couronne à Théodelinde, et, persuadé que le pouvoir ne serait en ses mains qu'une arme propre à assurer le repos et la félicité publique, on le lui conféra d'une voix unanime; seulement les Lombards lui déclarèrent que, si elle voulait partager le sceptre, ils

souhaiteraient qu'elle n'épousât pas un étranger.

Théodelinde, par l'avis de son conseil, se décida à se marier au duc de Turin Algilulfe. Ce prince, d'une figure agréable, d'une taille imposante, et vaillant guerrier, lui parut propre à l'aider dans les fonctions du gouvernement, et à défendre l'indépendance des Lombards. L'intérêt de ses peuples prescrivait ce choix à la reine, parce qu'il était à craindre qu'Algilulfe ne projetât de conquérir le trône de la Lombardie.

Théodelinde développa dans le cœur d'Algilulfe le germe des qualités nécessaires à former un grand roi. Elle chercha ensuite à lui faire abjurer l'arianisme pour en faire un roi chrétien. Sa conversion lui coûta de longs et de pénibles soins ; cependant son amour, son éloquence, ses larmes et surtout sa ferveur dans la foi, lui assurèrent la conquête qu'elle désirait. Algilulfe embrassa la religion chrétienne ; les principaux seigneurs de la Lombardie, et la plus grande partie du peuple suivirent l'exemple du roi. Il leur paraissait aussi doux que juste de professer le même culte que professait leur souveraine adorée. Algilulfe avait accru son domaine de terres usurpées sur l'église, et chassé de leurs sièges les évêques catholiques. Théodelinde ne prit aucun re-

pos jusqu'au moment où l'église se vit rétablie dans ses biens et dans ses honneurs. Saint Grégoire, en reconnaissance de la piété de la reine, lui dédia ses dialogues, et, dans sa préface, lui éleva pour ainsi dire un monument.

Peu de temps après, l'exarque de Ravenne (1) fit une excursion sur le territoire d'Algilulfe et s'empara de quelques places mal gardées. Le roi des Lombards courut à la vengeance; une guerre sanglante allait s'allumer: Théodelinde prévint ce fléau; sans attenter à la liberté de la patrie, à la majesté du trône, elle rendit la paix aux ministres de la religion romaine. Les plus belles églises de la Lombardie furent élevées par Théodelinde (2).

(1) Celui qui commandait en Italie pour les empereurs de Constantinople. L'exarchat, dans l'église grecque, est une dignité ecclésiastique au-dessus de celle de patriarche.

(2) Histoire lombarde.

.....
SEPTIÈME SIÈCLE.

AYESHA,

FEMME DE MAHOMET.

(Après Jésus-Christ, 678.)

MAHOMET, fondateur d'un empire dont le démembrement forma trois grandes monarchies, d'une religion qui, depuis long-temps florissante, règne encore du détroit de Gibraltar jusqu'au delà du centre de l'Afrique, et de l'empire de Maroc jusqu'au Gange ; Mahomet, né de parens obscurs, commença sa carrière par s'engager dans les caravanes qui transportaient des marchandises de la Mecque à Damas. Ces voyages, peu favorables à sa fortune, lui donnèrent des connaissances utiles. De retour à la Mecque, il devint d'abord le commis de la veuve d'un négociant, ensuite son époux. Riche des biens que cette femme lui laissa à sa mort, il conçut le projet de se rendre le chef des peuples de l'Arabie, en établissant un culte nouveau. La diversité des sectes religieuses existantes alors en Égypte et en Syrie, lui fournirent les moyens d'atteindre à son

but. Il se dit prophète; des miracles simulés appuyèrent ses discours. Contraint de quitter le lieu de sa naissance, où il était poursuivi comme visionnaire, il profita, avec habileté, de la persécution exercée contre lui, pour passer les premiers fondemens de sa secte et de son empire. Une fois parvenu à se faire un petit nombre de disciples fanatiques, il leur défendit de disputer sur sa doctrine autrement que le glaive à la main. Son courage et sa fortune le rendirent maître des places fortes occupées par les Arabes. Vainqueur de ces peuples, il en fit périr un grand nombre, vendit les autres comme esclaves, et distribua le bien de tous à ses soldats.

Une victoire qu'il remporta en 627, fut suivie d'un traité qui lui procura le libre accès de la Mecque. Fier de cet important succès, il se déclara roi. Bientôt, violant la trêve qu'il avait conclue avec les habitans de la Mecque, il met le siège devant la ville, l'emporte d'assaut, et, le fer et la flamme à la main, donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort. Devenu maître de l'Arabie, il étendit ses conquêtes et ses dogmes chez les Grecs et chez les Perses, attaqua la Syrie, soumit quelques villes de cette province, et rendit tributaires les princes de Dauma et de Dégla. Ses généraux, non moins braves, non moins heu-

reux que lui, rangèrent à son pouvoir quatre cents lieues de pays, tant au levant qu'au midi de Médine.

Mahomet, un des plus puissans monarques de l'Asie, jouit pendant douze ans d'une grandeur établie sur le mensonge, et mourut dans sa soixante-deuxième année.

Le livre contenant les dogmes et les préceptes de sa religion s'appelle le *Koran* ou l'*Alcoran*. Le prophète y prescrit aux femmes de ne jamais paraître que voilées aux regards des hommes, et permet aux hommes la pluralité des femmes. En conséquence de cette dernière loi, Mahomet prit neuf épouses, et fit bâtir à chacune d'elles une superbe maison à côté de la sienne; mais la seule de ses épouses qu'il aima tendrement fut Ayesha. Il lui donna des maîtres de toute espèce. Douée d'un esprit naturel, et de beaucoup d'application à l'étude, Ayesha apprit avec succès le calcul, l'éloquence, la musique et les arts d'agrément, qui assurent le plus d'empire à la beauté. Quand Mahomet entreprenait une expédition, il laissait au sort le choix de celle de ses femmes qui devait l'accompagner. Le sort tomba sur Ayesha lorsqu'il porta la guerre contre les Mostaleskites. Ayesha fit le voyage la tête voilée, et portée sur un chameau, dans une litière bien fermée. L'entreprise heureusement ter-

minée, on se mit en route pour retourner à Médine.

Une nuit, que Mahomet venait de donner l'ordre de la marche, et que chacun se disposait à obéir, Ayesha fut obligée de mettre pied à terre. Au moment où elle s'apprêtait à remonter sur son chameau, elle s'aperçut qu'il lui manquait un superbe collier de perles de Dhafar, qu'elle portait toujours à son cou; Ayesha retourna sur ses pas pour le chercher. Dans cet intervalle, plusieurs gens de sa suite soulevèrent sa litière qu'elle avait laissée à terre; et, croyant qu'elle contenait Ayesha, la remirent sur le chameau, et continuèrent leur route. Ayesha ayant retrouvé son collier, revint pour monter sur son chameau; mais, ne le voyant plus, elle s'avança vers le premier endroit où l'armée devait faire une station, et là, cédant à la fatigue, elle s'endormit.

Pendant son sommeil, un jeune Arabe s'approcha d'elle, et prononça ces paroles de l'Alcoran : « Nous appartenons à Dieu, et nous » devons retourner à lui. » Ayesha entendant la voix d'un homme, se couvrit précipitamment le visage de son voile. Le jeune Arabe descendit à terre, plaça en silence Ayesha sur son chameau, le conduisit par la bride, et rejoignit ainsi l'armée avec sa compagne.

Cet incident exposa Ayesha aux attaques de la calomnie ; mais le roi prophète prétendit que le ciel même lui avait révélé l'innocence de sa femme , et, pour la disculper des torts qu'on lui attribuait , il composa , en sa faveur , le trente-quatrième chapitre de l'Alcoran , dans lequel il déclara , au nom de Dieu , que tout discours portant atteinte à l'honneur d'Ayesha doit être un jour puni des peines de l'enfer.

Mahomet mort , deux de ses généraux , Ali et Omar , prétendirent à lui succéder , et se disputèrent le pouvoir religieux et civil. Leur querelle divisa la religion mahométane en deux sectes qui portent leur nom.

Ayesha se déclara contre Ali , le combattit les armes à la main , et, victorieuse , fit proscrire sa famille. On consultait souvent Ayesha sur divers points de l'Alcoran , et ses décisions ont souvent formé loi.

Elle mourut l'an 678 , à l'âge de soixante-sept ans , sous le califat de Moavie , et son corps fut inhumé à Médine (1).

(1) Vie de Mahomet.

SAINTE BATHILDE,

REINE DE FRANCE

(Après Jésus-Christ, 680.)

BATHILDE, descendue de ces rois saxons qui composaient l'heptarchie d'Angleterre, demeura pendant quelque temps esclave des Danois. Archambauld, maire du palais sous Clovis II, acheta cette princesse à vil prix, et la donna à sa femme pour la servir. Belle, adroite, sage, modeste, douce, agréable, obligeante, Bathilde gagna tous les cœurs. Archambauld, devenu veuf, lui offrit sa main; mais elle la refusa; et, pour échapper à ses instances, se réfugia dans une obscure retraite. Cependant, lorsqu'Archambauld eut contracté un second mariage, Bathilde revint dans sa maison reprendre son emploi. Elle devait bientôt sortir de cet humble état pour occuper le trône.

Les vertus de Bathilde, son esprit, ses charmes, ses grâces touchantes et modestes, en faisaient la personne la plus accomplie du royaume de France; et, quand il fut question de marier Clovis, toute la nation se déclara en

faveur de Bathilde. Clovis, alors seulement âgé de dix-sept ans, avait déjà perdu, au sein des plaisirs, cette vigueur d'esprit nécessaire aux monarques. Il ne prenait aucun soin du gouvernement, et passait ses jours dans la mollesse. Bathilde, chargée de l'administration des affaires publiques, entretenait la paix et l'union parmi les peuples, rendit la religion florissante, et veilla avec une prudence admirable sur les besoins des particuliers, comme sur ceux du royaume. Elle diminua les impôts, bâtit un grand nombre d'églises et de monastères, fit divers réglemens en faveur des pauvres, des veuves, des orphelins, et s'occupait surtout d'assurer l'existence aux jeunes filles que la misère pourrait entraîner hors du sentier de la vertu.

Bathilde eut trois fils, Clotaire III, Childéric II et Thierry III, qui régnèrent successivement.

Clovis II, mort très-jeune, laissa Bathilde tutrice de son fils Clotaire, et régente du royaume. Elle soutint ces fonctions importantes avec un talent qui inspira de l'admiration à tout le monde, même aux meilleurs ministres. Néanmoins le temps qu'elle donnait aux affaires ne l'empêchait pas de se livrer aux exercices que commande la religion; elle y employait constamment quelques heures du jour et de la nuit.

Bathilde parvint à faire monter sur le trône d'Austrasie Childéric son second fils, et, par ce coup d'état, réunit les Austrasiens et les Bourguignons aux Francs, dont les divisions avaient causé de grands maux au royaume.

Bathilde, ayant pacifié les troubles et rétabli la concorde entre les grands et le peuple, rendit de sages lois, et réforma les nombreux abus qui s'étaient glissés dans l'état et dans l'église. Elle abolit l'esclavage en France, et, plus habile que tous les conciles soutenus des foudres de Rome, elle vint à bout d'éteindre la simonie.

Depuis long-temps Bathilde soupirait après le repos. Les grands du royaume l'avaient toujours suppliée de garder la régence, tant à cause de ses connaissances supérieures en administration, qu'à cause de l'estime et de l'amour que lui portaient le clergé, la noblesse et le peuple; mais l'indignation qu'elle ressentit des violences exercées par quelques grands, violences que ne purent réprimer les lois, au-dessus desquelles ils avaient su se placer, la détermina à descendre du trône pour suivre son penchant religieux. Elle se retira à l'abbaye de Chelles, dont elle était fondatrice, y prit le voile, se soumit à la règle avec autant d'exactitude que les autres religieuses, exerça, comme elles, les emplois les plus fatigans et

les plus désagréables, et donna l'exemple d'une entière obéissance à la supérieure, qu'elle-même avait constituée abbesse lors de l'établissement de ce monastère.

La charité de Bathilde éclatait surtout envers les sœurs infirmes ou malades. Elle se plaisait à les servir, à les consoler, et, dit un historien : « Elle s'estima infiniment plus heureuse dans ce dernier changement de son état, qui la faisait passer de la souveraineté à la servitude, qu'elle ne l'avait paru aux yeux du monde, en passant de l'esclavage à la royauté (1). »

Bathilde mourut en janvier 680. On raconte que Dieu honora son tombeau de divers miracles. L'empereur Louis-le-Débonnaire fit transporter avec beaucoup d'éclat le corps de cette illustre reine, de la petite église de Sainte-Croix, où il avait été inhumé, dans l'église de la Sainte-Vierge. Il reposait, à la fin du siècle dernier, sous l'autel principal de l'abbaye de Chelles (2).

(1) Baillet, Vie des Saints.

(2) Daniel, Mézerai, Anecdotes des reines de France.

.....
HUITIÈME SIÈCLE.

VENDA,

REINE DE POLOGNE.

(Après Jésus-Christ, 750.)

DE mauvais rois avaient inspiré aux Polonais le désir de changer la forme de leur gouvernement. Ils se constituèrent en république sous l'autorité de douze palatins ou woiewodes, généraux de l'armée. Le peuple se montra indocile aux ordres de ses nouveaux maîtres, et les woiewodes de leur côté songèrent à s'emparer du trône. Le bien public servit de prétexte à diverses factions, mais l'excès des désordres décida les Polonais à rétablir leur ancienne forme de gouvernement. Les grands cherchèrent un homme capable de régner sur le peuple sans le tyranniser, d'abattre son orgueil sans le blesser, et d'imposer à ses passions sans affaiblir son courage.

Un des woiewodes déposés, Cracus, leur parut réunir, aux grandes qualités qui peuvent exciter la jalousie, la modestie et la modération

qui la forcent au silence, et le pouvoir suprême lui fut déferé. Sa conduite justifia le choix des Polonais. Cracus maintint avec dignité sa puissance, il sut contenir les factions, et se faire respecter des états voisins. Il mourut à Cracovie, laissant deux fils. Le puîné, nommé Leck, pour s'ouvrir un chemin au trône, assassina son frère dans le fond d'un bois, et il attribua sa mort à un accident. Les larmes feintes de Leck, les honneurs funèbres qu'il rendit à son frère, trompèrent la nation, qui lui décerna unanimement la couronne. Toutefois, il venait à peine de monter sur le trône, qu'on découvrit son crime. Les Polonais, quoique barbares encore, ne voulurent point être gouvernés par un assassin : ils déposèrent Leck, et le bannirent du royaume. Cependant la vénération qu'ils portaient à la mémoire de Cracus les engagèrent à confier le pouvoir à une fille de ce héros. Ils espéraient que cette princesse, nommée Venda, choisirait pour époux un homme capable d'assurer à la fois, la gloire et la tranquillité de la Pologne.

Venda réunissait de grandes vertus à la beauté la plus parfaite; elle avait beaucoup d'ambition et de courage, mais peu de prudence et de politique.

Ritiger, prince allemand, conçut pour Venda une passion violente, et lui demanda sa

main : la reine le refusa. Ritiger, au désespoir, recourut à la vengeance, déclara la guerre à la reine, et ne tarda point à conduire ses troupes sur les frontières de la Pologne. Néanmoins il défendit le pillage, et se présenta plutôt comme un amant irrité, que comme un ennemi jaloux de faire des conquêtes. Il souhaitait surtout de prouver qu'il ne méritait pas les dédains de Venda, et il se flattait d'obtenir, par des raisons d'intérêt public, ce qu'il n'avait pu obtenir par son amour.

Venda marcha contre lui à la tête des Polonais. Lorsque les armées se trouvèrent en présence, et qu'elles s'apprêtaient à combattre, Ritiger envoya supplier la reine d'avoir moins de rigueur pour lui, et de se laisser toucher par la constance de sa tendresse. Venda répondit, « qu'elle connaissait le prix du trône sur lequel on l'avait élevée : qu'aucun homme ne le partagerait jamais avec elle, et qu'elle ne consentirait point à devenir l'esclave d'un époux qui serait toujours plus amoureux de son autorité que de sa femme. »

Ce discours, rapporté dans le camp des Allemands, y souleva les officiers contre Ritiger. Ils excusaient sa passion, ils l'approuvaient même, mais ils regardaient comme injuste à ce prince d'exposer deux armées à se battre sans aucune utilité. « Si les Polonais sont vaincus,

» disaient-ils , la reine pardonnera-t-elle leur
» défaite à Ritiger ; et , s'ils remportent la vic-
» toire , en sera-t-elle mieux disposée à l'aimer. »
La révolte de l'armée allemande suivit bientôt
celle de ses officiers : d'ailleurs , les soldats
étonnés de la valeur de Venda , qui courait de
rang en rang pour animer les siens , et dont
l'action prêtait encore plus d'éclat à sa beauté ,
éprouvèrent pour cette reine une sorte d'en-
thousiasme , et mirent bas les armes.

En vain Ritiger essaya de rallier ses troupes ,
elles ne l'écoutèrent point. Il se plaignit alors
de n'avoir plus d'amis pour le secourir , ni d'en-
nemis pour lui ôter la vie : il s'enfonça son
arme dans le sein , et son dernier regard , tourné
vers l'armée polonaise , exprimait encore la pas-
sion dont il brûlait pour la reine.

Venda n'éprouva dans le premier moment
que la joie d'avoir triomphé sans combat de ses
ennemis , et retourna à Cracovie , où elle sacri-
fia à ses dieux , en actions de grâce. Mais le der-
nier regard de Ritiger avait vaincu son orgueil
et la poursuivait partout. Elle se reprochait de
n'avoir point répondu à l'amour d'un prince ac-
compli , et qui l'aimait avec tant d'ardeur. Elle
ne goûtait plus de repos ni le jour ni la nuit , et,
réduite à la douleur d'éprouver désormais une
passion sans espoir , elle se précipita dans la
Vistule.

Parmi les écrivains de ce temps, les uns rapportent que Venda crut trouver dans le fleuve la guérison de son amour, les autres prétendent qu'elle eut l'intention de périr, afin d'éviter qu'un amour semblable à celui de Ritiger, ne troublât encore son repos et celui de ses peuples.

Les grands du royaume enterrèrent Venda au-dessous d'un bourg qu'on nomma *Mogila*, mot qui, en polonais, signifie monument ou tombeau. La race de Cracus se trouvant éteinte en Venda, le peuple ne voulut plus confier le gouvernement à un seul homme, et rétablit la république, confiée à douze palatins (1).

(1) Histoire de Pologne.

ABASSA,

SŒUR D'AARON RASCHILD.

(Après Jésus-Christ, 798.)

ABASSA, douée de beaucoup d'esprit et d'une figure charmante, était sœur d'Aaron Raschild, cinquième calife de la race des Abassides.

Aaron avait soumis à ses armes une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Vaillant guerrier, protecteur des arts et des sciences, il rendit son nom illustre, et ne trouva dans son siècle de rival en gloire que Charlemagne. Aaron portait une tendre amitié à son visir Giaffar, fils de Barmec, surnommé le Barmécide. La société de ce ministre et celle d'Abassa occupait agréablement toutes les heures qu'il pouvait dérober aux affaires. Néanmoins les mœurs de son pays ne lui permettaient pas de goûter à la fois la douceur et l'entretien des deux personnes qu'il chérissait le plus : près d'Abassa, il regrettait Barmécide; près de Barmécide, il regrettait Abassa. Il n'existait qu'un moyen de lever l'obstacle qui empêchait Barmécide de paraître aux yeux de la sœur du calife : c'était de la lui donner en mariage. Cependant,

comme il attachait son honneur à ce que le sang d'Ali qui coulait dans ses veines, sang sacré chez les Arabes, ne se mêlât au sang d'aucun de ses sujets, il exigea, en formant l'hymen d'Abassa avec Barmécide, la promesse qu'il ne verrait qu'une sœur dans son épouse. Pénétré de reconnaissance pour les bienfaits et pour l'attachement du calife, Barmécide contracta, sans hésiter, l'obligation qu'il lui imposait. Alors Giaffar n'avait pas vu Abassa; mais les attraits de cette jeune personne, mais le doux accent de sa voix, mais les charmes de sa conversation allumèrent dans le cœur du jeune visir un invincible amour. Aaron lui parut injuste et cruel. Abassa portait le nom de son épouse, elle brûlait des mêmes feux que lui, et, comme lui, gémissait d'un engagement contraire aux lois de la nature. Les âmes des deux époux s'entendaient, leurs plaintes se confondirent. Ils oublièrent, pleins d'une tendresse légitime, tout ce qu'ils avaient à redouter de la fureur d'un maître despotique : l'amour viola le serment exigé par l'orgueil.

Abassa devint mère. Le calife, d'un naturel ombrageux et porté à la vengeance, s'indigna du manque de foi de Giaffar; il le condamna à mort, ainsi que toutes les personnes de sa famille.

L'officier chargé de l'exécution de cet ordre

barbare alla en prévenir Barmécide. Celui-ci ne perdit pas d'abord toute espérance ; il connaissait le caractère impétueux de son maître , mais il le savait généreux , et le croyait capable d'un retour sur lui-même. Rempli de cette idée , « Va , » dit-il à l'officier , va dire au calife que Barmécide n'est plus. Si , touché de mon sort , il se reproche son injustice envers un sujet qu'il a tant aimé , tu lui diras que Barmécide est vivant. Tu lui auras épargné un crime et des remords , et je ne doute pas que , dans sa joie , il ne te comble de bienfaits. S'il ne révoque pas son arrêt , s'il te demande ma tête ; viens la chercher , elle est toute prête. »

L'officier suit les instructions de Giaffar ; il se présente devant le calife , et lui annonce que son ministre n'existe plus. Aaron demande sa tête ; l'officier va la chercher , et l'apporte aux pieds de l'implacable monarque. Ce même jour vit égorger quarante Barmécides. Abassâ , sœur du calife , fut enfermée dans un cachot.

Cependant Aaron sentit bientôt le remords descendre dans son âme ; il s'était privé de sa sœur chérie et de son ami le plus fidèle : leur perte lui semblait à chaque instant plus douloureuse. Tombé dans une profonde mélancolie , il voulut éloigner un souvenir trop funeste ; il défendit qu'on prononçât devant lui le nom de Barmécide , ou que la mémoire de son beau-

frère fût consacrée par des éloges ou par des monumens.

Barmécide n'avait usé de son crédit que pour combler le peuple de largesses. Les impôts diminués, les arts encouragés, l'infortune secourue, lui assuraient des titres à la gratitude publique. Barmécide, surnommé pendant sa vie *le Généreux*, laissa de longs souvenirs après sa mort.

Indigné de son trépas et de l'insulte faite à ses mânes, un poète, qui devait tout à Barmécide, vint chanter des vers en son honneur à la porte même du palais d'Aaron. Ce prince était à table, il entendit le poète, et commanda qu'on le fît venir en sa présence : « Pourquoi, lui de-
» manda-t-il, oses-tu braver mes ordres? — Sei-
» gneur, lui répondit le poète, le roi des rois est
» bien puissant, mais il est quelque chose au-
» dessus de lui. — Eh! quoi donc? — Les bien-
» faits! »

Aaron, frappé de cette réponse, prit une superbe coupe d'or, et la donna au poète : « Puis-
» que tu es si reconnaissant, lui dit-il, c'est moi
» que tu dois désormais célébrer; Aaron est de-
» venu ton bienfaiteur. Remplace dans tes vers
» le nom de Barmécide par le mien. » L'Arabe reçoit la coupe, lève les mains au ciel, et dit :
« O Barmécide! comment veut-on que je t'ou-
» blie? voilà encore un présent que je te dois! »

Les historiens ne sont pas d'accord entre eux

sur le sort qu'éprouva Abassa. Les uns affirment qu'on la jeta dans un puits qui fut aussitôt comblé; d'autres prétendent que, bannie du palais, et réduite à la plus cruelle indigence, elle fut reconnue, quelques années après la mort de son mari, par une femme qui, sensible à son malheur, lui fit don de cinq cents dragmes d'argent (1). Abassa est recommandable par ses vertus, par ses infortunes et par la protection qu'elle accorda aux poètes : elle-même faisait fort bien des vers (2).

(1) La dragme ou drachme était la huitième partie d'une once. La dragme vaudrait environ 75 centimes; 500 dragmes valent 375 francs.

(2) Histoire des califes,

NEUVIÈME SIÈCLE.

THÉODORA D'ESPUNA;

IMPÉRATRICE D'ORIENT.

(Après Jésus-Christ, 820.)

LA mort de Michel-le-Bègue laissa l'empire d'Orient à son fils Théophile. Euphrosine, belle-mère du nouvel empereur, le voyant déterminé à prendre une épouse sans que son cœur eût fait aucun choix, rassembla les plus jolies filles de l'empire, pour qu'il prît entre elles une compagne. Théodora d'Espuna fixa les regards de l'empereur.

Théodora, née à Éblisse en Paphlagonie, devait le jour à un tribun militaire, nommé Marin. La nature lui avait donné une beauté parfaite et un génie supérieur, que développa une excellente éducation. Théophile, élevé par son père dans l'hérésie des iconoclates (1), exerçait la plus sanglante persécution contre tous les chrétiens restés fidèles à la pureté de la foi. Loin de partager les erreurs de Théo-

(1) Mot qui signifie briseurs d'images.

phile , Théodora rendait un culte assidu aux images. Devenue mère de cinq filles , elle les exhortait sans cesse , en secret , à ne point partager l'aveuglement de leur père. Les reproches de l'empereur , la crainte d'allumer contre elle son courroux , ne purent jamais l'engager à renoncer à ses principes.

A cette époque , les Musulmans établis à Bagdad étendaient leur domination sur la plus grande partie de l'Asie-Mineure. Théophile , plein du désir d'éloigner ces dangereux voisins , s'avança dans la Syrie , et assiégea Sozopétra , lieu de la naissance du calife Moutazem. Sourd aux prières de ce calife , Théophile , maître de la ville , la détruisit entièrement , massacra une partie de ses habitans , et emmena le reste en captivité. Moutazem , indigné d'une conduite aussi barbare , rassembla une armée nombreuse , et fit graver sur le bouclier de ses soldats le mot *Armorium* , nom de la ville où l'empereur avait reçu le jour. Théophile , instruit par l'inscription de ce mot , des projets de vengeance du calife , confia la défense d'Armorium à des troupes aguerries , qui repoussèrent avec tant de valeur les attaques des assiégeans , que ceux-ci perdirent soixante-dix mille hommes. Mais , sur les renseignemens d'un habitant d'Armorium , assez lâche pour trahir sa patrie , les Musulmans montèrent à l'assaut par un endroit faible des

fortifications, et emportèrent la ville, l'an 838. Ils en exterminèrent tous les habitans, et envoyèrent prisonniers à Bagdad les officiers supérieurs de l'armée.

Le calife leur fit mettre les fers aux pieds, et les plongea dans un cachot obscur, où ils eurent pour alimens du pain et de l'eau, et la terre pour lit.

Les promesses les plus séduisantes, les souffrances les plus cruelles, une captivité de sept ans, n'ébranlèrent pas la foi de ces courageux chrétiens. Ils refusèrent constamment de se soumettre à la loi de Mahomet, et lorsque la mort devint le prix de leur fidélité au culte de leurs aïeux, la fermeté qu'ils déployèrent étonna leurs bourreaux.

Théophile éprouva un si grand chagrin du désastre de la ville d'Armorium, et du refus que fit le calife de consentir au rachat des prisonniers, qu'il tomba malade d'une inflammation d'entrailles, dont il mourut le 20 janvier 842. Les cruautés exercées sous son règne rendirent sa mémoire odieuse. Son fils, Michel, encore enfant, lui succéda sous la régence de sa mère, et d'un conseil composé de l'eunuque Théoctiste, de Bardas, frère de l'impératrice, et de Manuel son oncle.

Manuel et les autres tuteurs de Michel proposèrent à la régente de rétablir le culte des

images. Forte de leur appui, Théodora envoya sommer le patriarche Jean-le-Conomante d'abjurer son hérésie. Jean s'ouvrit une veine, par laquelle il pouvait perdre beaucoup de sang, sans s'exposer à perdre la vie, et fit répandre la nouvelle qu'il avait été assassiné par l'ordre de l'impératrice. La fausseté de son accusation reconnue, on lui fit son procès, et ses juges le condamnèrent à être chassé de l'église.

Théodora assembla un concile qui lança des anathèmes contre les iconoclastes, et donna le siège patriarcal à Méthodius. Pour perpétuer la mémoire de cet heureux événement, l'impératrice établit une fête annuelle, nommée la fête de *l'Orthodoxie*.

Théodora renouvela à cette même époque le traité de paix conclu par Théophile avec les Bulgares, et rendit à leur roi Bogoris sa sœur, alors captive, qui, pénétrée des vérités de la religion chrétienne, employa tous ses efforts à convertir son frère.

L'impératrice, illustre par sa piété, par ses talens, et par son énergie, souilla néanmoins sa gloire en excitant une horrible persécution contre les manichéens. Elle avait gémi sur les cruautés de son mari; un zèle religieux poussé à l'excès la rendit non moins coupable. Tous deux, aveuglés par un fanatisme opposé, commirent les mêmes horreurs.

Le manichéisme naquit vers le troisième siècle. Cette hérésie, mélange des principaux dogmes du christianisme et de ceux de la philosophie des Perses, se répandit en Asie, en Bulgarie, en Italie, en Languedoc, en Provence, en Allemagne, en Angleterre, et subsista jusqu'au treizième siècle.

Théodora, résolue de convertir ou d'exterminer les manichéens dans tous les lieux soumis à sa puissance, envoya contre eux des troupes, qui en firent périr environ cent mille. Ce pieux carnage ne servit qu'à propager leurs erreurs. Un d'entre eux, nommé Carbéas, homme d'une naissance distinguée, s'enfuit auprès du calife. Accueilli avec bonté par ce prince, il bâtit une ville dans un lieu situé entre l'Arménie et les provinces soumises aux Romains. Il fit la guerre à ces derniers, rendit aux Musulmans les prisonniers qui tombaient entre ses mains, et fournit une retraite à tous ceux de sa secte que la proscription bannissait de leurs foyers. Ainsi les fausses et barbares mesures de Théodora accrurent les forces de l'hérésie, en même temps qu'elles prêtèrent aux Musulmans une nouvelle puissance contre l'empire.

Cependant Michel contracta des inclinations vicieuses. Parvenu à l'âge de sa majorité, il se livra aux excès les plus honteux. Suivi d'une troupe de jeunes débauchés, son cortège ordi-

naire, qu'il prenait plaisir à revêtir des ornemens pontificaux, il tournait en dérision les plus saintes cérémonies. Un jour même il poussa l'effronterie jusqu'à engager un d'eux, ainsi déguisé, à remplir auprès de sa mère les fonctions augustes d'un ministre du ciel, dans le sacrement de la pénitence. L'impératrice, d'abord abusée, ne reconnut la profanation avec laquelle on se jouait de sa bonne foi, qu'aux rires insolens de la troupe impie. Indignée d'un acte qui outrageait ensemble la dignité maternelle, la majesté royale et la religion, Théodora maudit son fils, et lui prédit qu'il serait maudit de Dieu.

Michel avait insulté à sa mère; il l'obligea à déposer l'autorité. Il lui fit couper les cheveux, ainsi qu'à ses propres sœurs, et voulut les contraindre à prendre l'habit monastique; mais Ignace, patriarche de Constantinople, s'y opposa. « Je ne puis vous obéir, dit-il à l'empereur. Quand j'ai pris le gouvernement de » cette église, j'ai juré de ne rien faire contre » votre service et contre votre honneur; je ne » me prêterai point à une action qui vous couvrirait de honte. »

Michel, craignant de compromettre son autorité s'il persistait dans sa résolution, se contenta de donner à sa mère et à ses sœurs un palais pour prison.

En quittant les rênes de l'empire, qu'elle eût toujours sagement gouverné, et dont elle aurait assuré la tranquillité si elle eût joint la tolérance à ses autres vertus, Théodora laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait amassées, sans faire peser sur ses sujets aucun impôt onéreux (1).

(1) Histoire Ecclésiastique de Fleury; Histoire du Bas-Empire, par Le Beau.

ISABELLE DE CASTILLE,

PRINCESSE DE GALLES.

(Après Jésus-Christ, 826.)

LE prince Édouard revenait , couvert de gloire , de la Terre-Sainte ; mais une flèche empoisonnée lui avait fait une blessure qu'on jugeait ne pouvoir guérir. Les médecins appelés à son secours , après lui avoir prodigué les plus grands soins , déclarèrent qu'il n'avait plus que peu d'heures à vivre , à moins d'un miracle.

La nation entière s'affligeait du coup qui menaçait de conduire le prince Édouard au tombeau. Une consternation profonde régnait parmi le peuple : il se rappelait la haute vaillance d'Édouard , sa douce piété , sa tolérance et la générosité de son âme. Il plaignait le roi son père , qui allait perdre le soutien de ses états ; il plaignait surtout Isabelle , la tendre et vertueuse épouse d'Édouard : Isabelle , répétait-on de toutes parts , Isabelle ne survivra pas à cet affreux malheur.

Le morne désespoir de la princesse , et les larmes du roi , plongeaient les médecins dans

la plus vive douleur. Un d'eux , frappé d'une idée nouvelle , examine encore la blessure d'Édouard , et dit : « Une espérance , quoiqu'incertaine , reste peut-être : si une personne courageuse s'exposait à la mort en suçant le venin de la blessure du prince , il pourrait être sauvé. » Si mon époux doit recouvrer la vie , c'est à moi à la lui rendre , pense aussitôt Isabelle. L'espoir a ranimé son cœur , ses larmes s'arrêtent , la sérénité reparaît sur son front.

La nuit arrive : le sommeil ferme les paupières d'Édouard ; Isabelle s'avance vers le lit de son époux , se penche sur son épaule , découvre sa plaie ; qu'elle presse de ses lèvres. Son action est aperçue ; les témoins de cette scène fondent en larmes , éclatent en sanglots. Le roi , resté dans la chambre d'Édouard , est aussi épouvanté qu'attendri de l'amour héroïque d'Isabelle.

Cependant , l'épouse d'Édouard tremblait , mais à la seule idée que le prince se réveillât. Elle savait qu'il ne souffrirait pas son dévouement : elle savait qu'il n'accepterait de personne un semblable service. Tandis qu'Isabelle suce doucement la plaie , qu'elle rejette tout ce qu'elle en tire , et qu'elle la suce encore , jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien , le prince a senti des lèvres brûlantes s'y attacher. Il se réveille , voit Isabelle à ses côtés , et les personnes

qui l'entourent fixer sur la princesse des regards d'admiration et de douleur. Il ne doute plus qu'elle n'ait extrait le venin de sa blessure. Résolu de suivre sa femme au tombeau, si elle est victime de son amour, il serre avec ardeur sa main, et son éloquent silence lui prouve qu'il partagera sa destinée. Mais l'amour conjugal a triomphé de la mort. Le poison n'a point agi sur Isabelle, et le prince est rendu à sa tendresse. Tous deux, plus attachés que jamais l'un à l'autre, jouissent d'une félicité parfaite, et l'Angleterre est heureuse de leur bonheur (1).

(1) Histoire d'Angleterre. Galerie des femmes fortes du père Lemoine.

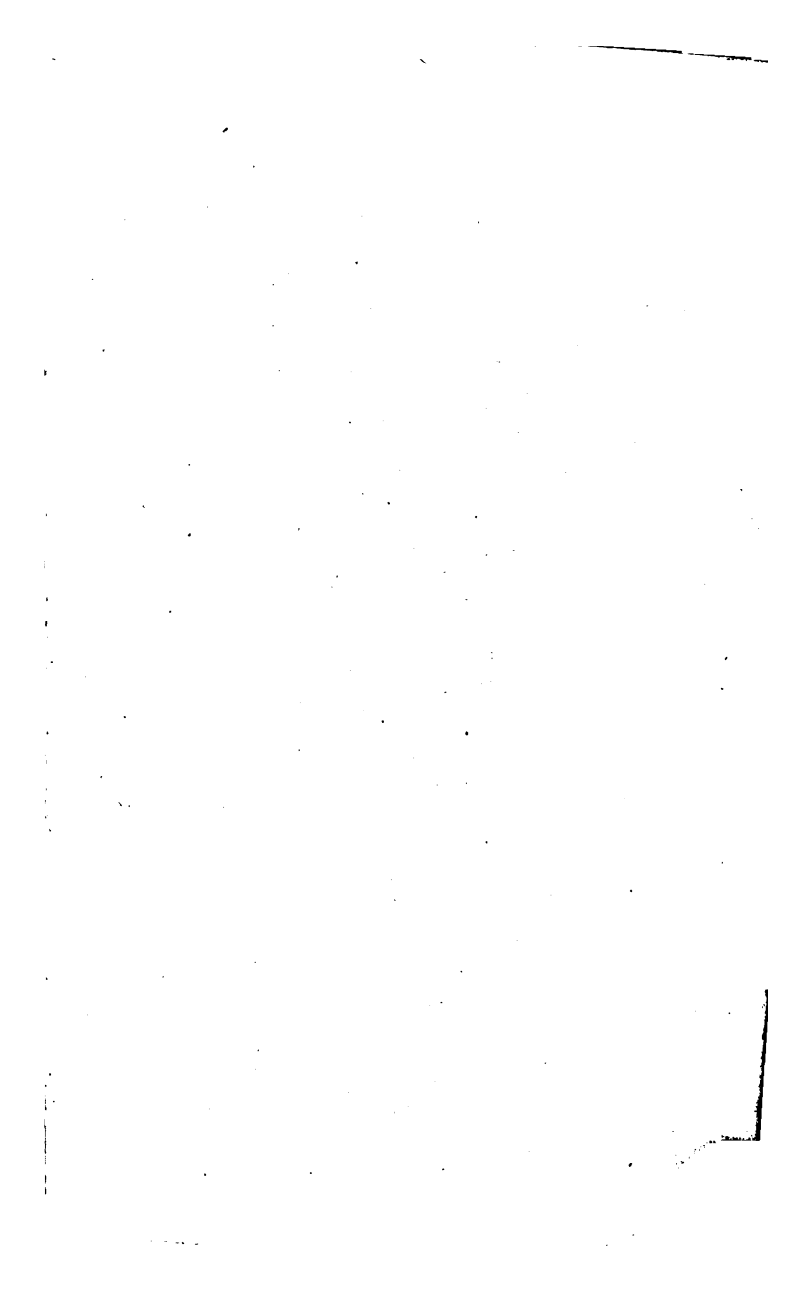
TABLE

DES FEMMES CÉLÈBRES

ONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	PAGE	I
SARA.		5
Rachel.		10
Ruth.		17
Sémiramis.		24
Argie.		31
Antigone.		37
Suzanne.		42
Débora.		50
Panthée.		60
Télésile.		63
Clélie.		66
Agnodice.		68
Véturie.		74
Artémise.		80
Sisygambis		91
Esther.		100
Virginie.		109
Chélonide.		114
Artémise II.		117
Cornélie.		121
Monime.		126
Alexandra.		131
Amage.		

Cléopâtre.	134
Porcie.	154
Hortensia.	162
Mariamne.	167
Agrippine.	177
Éponine.	189
Arrie.	195
Plotine.	199
Sainte Félicité.	207
Sainte Cécile.	212
Sainte Anastasie.	223
Sainte Apollonie.	227
Zénobie.	230
Sainte Catherine.	247
Sainte Hélène.	254
Sainte Ursule.	258
Sainte Monique.	261
Sainte Agnès.	263
Placidie.	267
Sainte Pulchérie.	277
Sainte Geneviève.	286
Amalazonte.	292
Sainte Clotilde.	295
Sainte Radégonde.	308
Théodelinde.	313
Ayesha.	318
Sainte Bathilde.	323
Venda.	327
Abassa.	332
Théodora d'Espuna.	337
Isabelle de Castille.	344





THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

